



<36623702670017

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.



Viens Lâche, et reçois Justice de ma main.

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLOIS

sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.



Viens Lâche, et reçois Justice
de ma main.

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLOIS

sur la troisième édition,

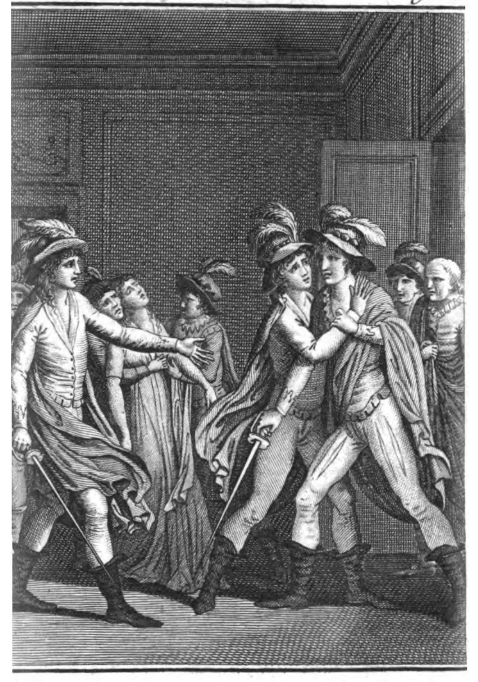
PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.



Viens Lâche, et reçois Justice de ma main.

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLOIS

sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.



Viens Lâche, et reçois Justice de ma main.

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLOIS

sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.



Viens Lâche, et reçois Justice de ma main.

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLOIS
sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.

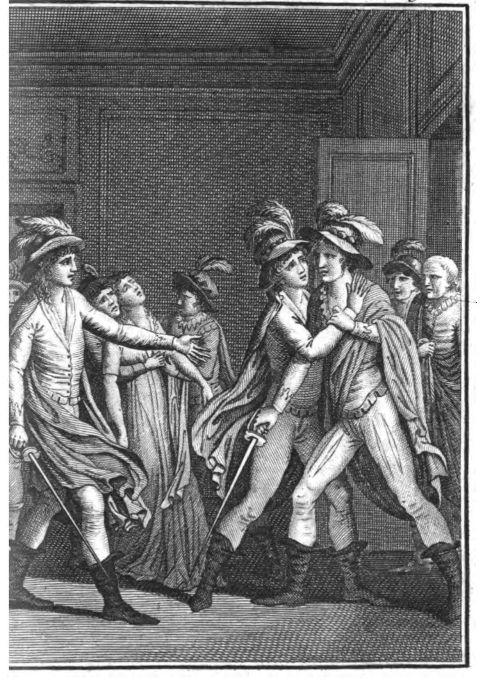






<36623702670017

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.



Viens Lâche, et reçois Justice de ma main.

LES

MYSTÈRES D'UDOLPHE,

PAR ANNE RADCLIFFE:

TRADUIT DE L'ANGLOIS

sur la troisième édition,

PAR VICTORINE DE CHASTENAY.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

La lumière du jour chassa de l'esprit d'Emilie les vapeurs de la superstition, mais non pas celles de la crainte. Le comte Morano fut la première image qui se présenta à son réveil. Elle y joignit une suite de chagrins anticipés, et tels qu'elle ne pouvoit ni les éviter ni les prévoir. Elle se leva, et pour distraire son esprit de ces importunes idées, elle se força à s'occuper des objets extérieurs. Elle contempla de sa fenêtre les sauvages grandeurs qui s'offroient à sa vue. Les montagnes qui s'entassoient l'une sur l'autre, ne laissoient entrevoir que d'étroites vallées qu'ombrageoient d'épaisses forêts. Les vastes remparts du château, ses servitudes, ses bâtimens divers, s'éten-

doient le long d'un roc escarpé, au pied duquel un torrent jaillissant avec bruit, se précipitoit sous de vieux sapins, dans une gorge profonde. Un léger brouillard occupoit le fond des vallées lointaines ; et se dissipant par degrés aux rayons du soleil, découvroit l'un après l'autre les arbres, les coteaux, les troupeaux et leurs conducteurs.

C'étoit en contemplant ces admirables aspects, qu'Emilie cherchoit à se distraire ; et ce ne fut pas sans succès. La fraîcheur du matin contribuoit à la ranimer. Elle éleva ses pensées vers le ciel ; elle s'y sentoit toujours plus disposée, quand elle goûtoit la sublimité de la nature, et que son esprit recouvroit ses forces.

Quand elle se retira de la fenêtre, ses yeux se tournèrent sur la porte qu'elle avoit, la nuit précédente, assurée avec tant de soin. Elle se détermina à en examiner l'issue ; mais en se rapprochant pour écarter les chaises, elle s'apperçut que déjà elles l'étoient un peu. Sa surprise ne peut s'imaginer quand, l'instant d'après, elle vit la porte toute fermée. Elle fut frappée comme si elle eût vu une apparition. La porte sur le corridor étoit fermée comme elle l'avoit laissée ; mais l'autre porte qu'on ne pouvoit assujettir qu'à l'extérieur, avoit nécessai-

rement été verrouillée pendant la nuit. Elle s'affecta sérieusement de l'idée de coucher encore dans une chambre où il étoit si facile de pénétrer, et si loin de tout genre de secours. Elle se décida à en faire part à madame Montoni, et à demander à changer de chambre.

Après quelque difficulté, elle retrouva son chemin jusqu'au grand vestibule et à la salle du soir précédent, dans laquelle étoit servi le déjeûner. Sa tante étoit seule. Montoni étoit à parcourir les environs du château, à voir l'état des fortifications, et à causer avec Carlo. Emilie remarqua que sa tante avoit pleuré, et son cœur s'attendrit pour elle, avec un sentiment qui se montra dans ses manières encore plus que dans ses paroles. Elle évitoit soigneusement de paroître s'appercevoir que sa tante fût malheureuse. Elle saisit le moment où Montoni étoit absent pour parler de la porte, demander un autre logement, et s'informer des motifs du voyage. Sur le premier point, sa tante la renvoya à Montoni, et refusa très-positivement de s'en mêler; sur le second, elle témoigna la plus entière ignorance.

Dans le dessein de réconcilier madame Montoni avec sa propre situation, Emilie se mit alors à louer la grandeur du châ-

teau, le pays qui l'environnoit, et s'efforça d'adoucir tout ce qui pouvoit le rendre odieux. Si le malheur avoit en quelque sorte rompu la dureté du caractère de madame Montoni, et lui avoit appris dans ses souffrances à compatir à celles des autres, le caprice, la domination que la nature avoit mise dans son cœur, n'en étoient point encore bannis. Elle ne put se refuser au plaisir de tyranniser l'innocente et triste Emilie, en jetant du ridicule sur un goût qui n'étoit pas le sien.

Son discours satirique fut néanmoins interrompu par l'arrivée de Montoni; et sa physionomie prit un mélange de ressentiment et de crainte. Montoni se mit à table, sans paroître s'appercevoir qu'il y eût quelqu'un autour de lui.

Emilie qui l'observoit en silence, vit dans ses traits une expression plus sombre et plus sévère que de coutume. Oh! si je pouvois savoir, se disoit-elle, tout ce qui roule dans cet esprit; si je pouvois découvrir les pensées qu'il médite, je ne serois pas condamnée à des doutes si accablans! Le déjeûner se passa dans le silence, jusqu'au moment où Emilie risqua de demander un autre appartement, et rapporta les motifs de sa demande.

Je n'ai pas le temps de m'arrêter à de pareilles misères, dit Montoni ; cette chambre vous a été destinée, et vous devez vous en contenter. Il n'est pas vraisemblable que personne ait pris la peine d'aller monter un escalier pour l'intérêt de fermer une porte. Si elle ne l'étoit pas quand vous entrâtes, le vent a fort bien pu faire glisser les verroux. Mais je ne sais pas pourquoi je m'occuperois d'une circonstance ausssi frivole.

Une semblable explication ne pouvoit nullement satisfaire Emilie. Elle avoit remarqué que les verroux étoient fort rudes, et conséquemment n'avoient pu facilement se mouvoir. Elle s'interdit cette représentation ; mais elle renouvela sa demande.

Si vous voulez rester esclave de pareilles craintes, dit Montoni avec sévérité, abstenez-vous du moins d'en fatiguer les autres. Sachez vaincre toutes ces misères, et travaillez à fortifier votre ame. Il n'y a pas de plus méprisable existence que celle qu'empoisonne la frayeur. En prononçant ces mots, il regarda fixement madame Montoni : elle rougit excessivement, et garda toujours le silence. Emilie, offensée et fortement déconcertée, trouvoit alors ses craintes trop naturelles pour mériter de tels sarcasmes. Mais s'appercevant que son cha-

grin ne l'empêcheroit pas de les souffrir, elle fit effort pour s'en distraire.

Carlo, bientôt après, entra avec des fruits : Votre Excellence est fatiguée d'une si longue promenade, dit-il en mettant les fruits sur la table. Mais après déjeûner vous en aurez bien plus à voir : il y a une place, dans le passage voûté, qui conduit à....

Montoni fronça le sourcil, et lui fit signe de se retirer. Carlo s'arrêta, baissa les yeux ; puis s'approchant de la table et prenant la corbeille, il ajouta : Je me suis donné la hardiesse, Votre Excellence, d'apporter quelques cerises pour ma très-honorée dame et ma jeune maîtresse : madame voudroit-elle les goûter, dit Carlo ? Madame Montoni, en lui présentant la corbeille, elles sont belles, quoique je les aie cueillies moi-même et sur un vieil arbre ; mais il est au midi. Elles sont grosses comme des prunes.

— C'est très-vrai, vieux Carlo, dit madame Montoni, je vous en suis fort obligée.

— Et la jeune Signora aussi, elle les aimera peut-être, reprit Carlo, en offrant la corbeille à Emilie ? Cela me fera bien plaisir de lui en voir manger quelques-unes.

— Je vous remercie, Carlo, dit Emilie,

en prenant quelques cerises, et lui souriant avec bonté.

— Venez, venez, dit Montoni impatiemment, c'est assez. Sortez et attendez-moi, je vais avoir besoin de vous.

Carlo obéit, et Montoni partit bientôt après pour examiner plus en détail l'état exact de son château. Emilie resta près de sa tante, endurant sa mauvaise humeur, et s'efforçant d'adoucir sa peine au lieu d'en remarquer l'effet.

Quand madame Montoni se fût retirée à sa toilette, Emilie tâcha de se distraire en examinant le grand château. Elle ouvrit une porte battante, et passa de la grande salle sur les remparts, qui, de trois côtés, bordoient les précipices. La quatrième face étoit gardée par les hautes murailles des cours, et par la voûte sous laquelle elle avoit tourné la veille. La grandeur de ces larges remparts, et le paysage varié qu'ils dominoient, excitèrent son admiration. L'étendue des terrasses étoit telle, que, présentant le pays sous autant d'aspects différens, elle offroit comme autant de vues nouvelles. Elle s'arrêtoit souvent pour contempler la gothique magnificence d'Udolphe, son orgueilleuse irrégularité, ses hautes tours, ses fortifications, ses fenêtres

étroites et enfoncées, enfin ses beffrois nombreux placés au coin de chaque tourelle. Elle s'appuya sur le mur de la terrasse, et mesura de l'œil le gouffre effroyable d'un précipice, dont les noirs sommets des forêts déroboient encore la profondeur. Par-tout où elle portoit ses regards, c'étoient des pics de montagnes, des bois de sapin, et d'étroits défilés, qui s'enfonçoient dans les Apennins, et disparoissoient à la vue dans ces régions inaccessibles.

Elle étoit dans cette situation, quand elle vit Montoni, accompagné de deux hommes, qui gravissoit un sentier taillé dans le roc vif. Il s'arrêta sur une éminence, considérant le rempart, et s'adressant à sa suite, il s'exprima avec un air et des gestes fort énergiques. Emilie s'apperçut que l'un de ces hommes étoit Carlo, que l'autre avoit le costume d'un paysan, et qu'à lui seul s'adressoient les ordres de Montoni.

Elle se retira de la muraille et continua sa promenade. Tout-à-coup elle entendit le bruit de plusieurs carrosses, bientôt le retentissement de la grosse cloche, et il lui vint à l'esprit que le comte Morano arrivoit; elle traversa rapidement les portes de la terrasse, reprenant à la hâte le chemin

de son appartement. A ce moment plusieurs personnes entrèrent dans la salle par la porte opposée : elle les vit à l'extrémité des arcades, et recula sur-le-champ ; mais l'agitation de ses esprits, l'étendue de l'obscurité de la salle, l'avoient empêchée de distinguer les étrangers. Toutes ses craintes n'avoient qu'un objet ; cet objet se présenta à elle ; elle crut qu'elle avoit vu le comte Morano.

Quand elle les vit hors de la salle, elle hasarda d'y rentrer, et remonta chez elle sans rencontrer personne ; elle resta dans sa chambre, agitée de mille frayeurs, et prêtant l'oreille au moindre bruit. Entendant, à la fin, des voix sur le rempart, elle courut à sa fenêtre, et reconnut Montoni qui se promenoit avec le signor Cavigni : ils s'arrêtoient souvent, se regardoient l'un et l'autre, et leur conversation paroissoit fort animée.

De plusieurs personnes qu'elle avoit remarquées dans la salle, elle ne voyoit que le seul Cavigni ; ses alarmes s'augmentèrent bientôt en entendant marcher dans le corridor : elle s'attendoit à un message du comte. Annette parut.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-elle, voilà le signor Cavigni arrivé. Que je suis donc

contente de voir un visage chrétien dans cet endroit ! il est si bon, il a toujours pris tant d'intérêt à moi ! Le signor Verezzi y est aussi. Et qui croiriez-vous bien encore, mademoiselle ?

— Je ne sais pas deviner, Annette ; dites-moi vîte.

— Devinez une fois, mademoiselle.

— Alors, dit Emilie en essayant de se contenir : Le comte Morano, je suppose.

— Sainte Vierge ! s'écria Annette, vous vous trouvez mal, mademoiselle, vous allez vous évanouir ! je vais vous aller chercher de l'eau.

Emilie tomba sur sa chaise. — Restez, Annette, dit-elle languissamment, ne me laissez point. Je vais me remettre.... ouvrez la fenêtre.... Le comte, dites-vous ? Est-il en bas ?

— Qui ? moi ? le comte ? Non, mademoiselle, je n'en ai pas parlé ; il n'est pas ici. Non, mademoiselle.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Dieu soit béni ! reprit Annette, vous êtes bien vîte revenue. En vérité, je vous croyois mourante.

— Mais le comte, vous êtes bien sûre qu'il n'est pas là ?

— Oh ! oui, bien sûre, mademoiselle. Je

regardois par une grille dans la tourelle du nord, quand les voitures sont arrivées; je ne m'attendois pas à une vue si desirée dans cette affreuse citadelle. Mais à présent il y a des maîtres, des domestiques; on peut encore voir un peu de mouvement. Oh! j'étois prête à m'élancer à travers ces vieux barreaux serrés; j'étois si joyeuse! Oh! qui auroit pensé à revoir un visage chrétien dans cette maison perdue? J'aurois baisé les chevaux qui nous avoient amené tout ce monde.

— C'est bon, Annette; je me trouve déjà beaucoup mieux.

— Oui, mademoiselle, je vois cela. Oh! tous les domestiques vont mener joyeuse vie! Nous irons danser et chanter dans la petite salle, parce que là, monsieur ne pourra pas nous entendre. Et puis les drôles d'histoires! Ludovico est arrivé, mademoiselle; Ludovico est venu avec eux. Vous vous souvenez de Ludovico, mademoiselle? un grand jeune homme, bien fait, le domestique du signor Cavigni. C'est lui qui porte toujours son manteau avec tant de graces, replié autour du bras gauche; c'est lui qui met son chapeau si cavalièrement, tout d'un côté, et...

— Non, dit Emilie, fatiguée de son bavardage.

— Quoi ! mademoiselle, vous ne vous rappelez pas Ludovico, celui qui manœuvroit la gondole du cavalier à la dernière régate, et qui gagna le prix? celui qui chantoit de si jolis vers sur Roland, sur les Maures et Charle..... Charle..... magne....? oui, c'étoit le nom; et toujours sous ma jalousie, au portique d'occident, au clair de lune à Venise. Oh ! comme je l'écoutois !

— Je crains pour toi, ma bonne Annette, dit Emilie. Il me semble que ses vers ont emporté ton cœur. Mais laissez-moi vous conseiller, s'il est ainsi, de bien garder le secret, et sur-tout ne pas le lui laisser savoir.

— Ah ! mademoiselle, comment peut-on garder un secret comme celui-là ?

— A présent, Annette, je me trouve tout-à-fait remise, et vous pouvez me laisser.

— Oh ! mais, mademoiselle, j'ai oublié de vous demander comment vous aviez pu reposer dans cette vieille et affreuse chambre la nuit dernière. — Comme à l'ordinaire. — Vous n'avez donc entendu aucun bruit? — Aucun. — Ni rien vu? — Rien

du tout. — Cela est surprenant. — Pas le moins du monde. Mais vous, dites-moi, à quel propos de pareilles questions?

— Oh, mademoiselle ! je ne voudrois pas vous le dire pour l'or du monde, ni tout ce que j'ai ouï raconter sur cette chambre : cela vous effraieroit trop.

— Si c'est pour cela, vous m'avez déjà effrayée. Vous pouvez me dire tout ce que que vous en savez, sans charger en rien votre conscience.

— Oh, Seigneur ! on dit qu'il revient dans cette chambre, et cela, depuis bien long-temps.

— S'il y revient, c'est un esprit qui sait bien fermer les verroux, dit Emilie en s'efforçant de sourire malgré ses craintes. J'ai laissé hier au soir cette porte ouverte, et ce matin je l'ai trouvée fermée.

Annette devint pâle, et ne dit mot.

Avez-vous entendu dire que quelque domestique ait fermé cette porte ce matin, avant que je me levasse ?

— Non, mademoiselle, je vous jure qu'on ne me l'a pas dit : mais je ne sais. Iraï-je le demander, mademoiselle, dit Annette en se précipitant du côté du corridor.

— Restez, Annette, j'ai d'autres questions à vous faire. Dites-moi ce que vous

savez sur cette chambre, et sur l'escalier qui y conduit.

— Je m'en vais tout de suite le demander, mademoiselle ; je suis bien sûre, d'ailleurs, que madame aura besoin de moi. Je ne peux pas rester, mademoiselle.

Elle sortit aussi-tôt, sans attendre aucune réponse. Emilie, soulagée par la certitude que Morano n'étoit pas arrivé, ne put s'empêcher de sourire de la terreur superstitieuse qui tout-à-coup avoit saisi Annette : et quoique par intervalles elle s'en trouvât elle-même frappée, elle souroit cependant à celle que lui manifestoient les autres.

Montoni avoit refusé à Emilie une autre chambre : elle se détermina à supporter, avec résignation, le mal qu'elle ne pouvoit pas éviter. Elle s'efforça de rendre son habitation aussi commode qu'il lui étoit possible ; elle rangea tous ses livres, les délices de ses jours heureux et la consolation de ses instans de mélancolie. Mais il étoit des momens où ces remèdes manquoient leur effet ; où le génie, le goût, l'enthousiasme des plus sublimes écrivains lui devenoient tout-à-fait insipides.

Sa petite bibliothèque fut placée sur un grand coffre, qui faisoit partie de l'ameu-

blement. Elle prépara ses crayons, se trouvant assez tranquille pour songer à tracer l'esquisse du sublime point de vue que sembloit encadrer sa fenêtre. Soudain elle suspendit la jouissance de ce plaisir; elle se rappela combien de fois elle avoit entrepris un amusement de ce genre, et combien de fois de nouveaux malheurs imprévus l'avoient empêchée de s'y livrer.

Comment puis-je, se disoit elle, me laisser tromper par l'espoir? le comte n'est pas arrivé, et cela me rendroit heureuse. Hélas ! que m'importe qu'il vienne aujourd'hui ou demain? Il viendra enfin ; ce seroit s'aveugler que d'en vouloir douter.

Pour échapper à ces pénibles réflexions, elle essaya de se mettre à lire; mais son attention ne pouvoit se fixer sur la page qui étoit sous ses yeux; elle finit par jeter le livre, et résolut de parcourir le château. Son imagination se ranimoit à la vue de cette grandeur antique : une sorte de crainte respectueuse ébranloit toutes ses idées à mesure qu'elle avançoit à travers tant d'appartemens obscurs, isolés, et où depuis tant d'années personne, sans doute, n'avoit porté ses pas. Elle se rappeloit l'étrange histoire de l'ancienne propriétaire; ce souvenir réveilla en elle celui du

tableau voilé, elle résolut de le découvrir. En traversant toutes les pièces qui y conduisoient, elle se sentit vivement troublée : les rapports de ce tableau avec la dame du château, la conversation d'Annette, la circonstance du voile, le mystère qui enveloppoit le tout, excitoient dans son ame un léger mouvement de terreur ; mais de cette terreur qui s'empare de l'esprit, qui l'élève à de grandes idées, et, par une sorte de magie, à l'objet même qui nous la cause.

Emilie marchoit en tremblant ; elle s'arrêta un moment à la porte avant de se résoudre à l'ouvrir. Elle s'avança vers le tableau, qui paroissoit d'une dimension extraordinaire, et qui se trouvoit dans un coin obscur de la chambre. Elle s'arrêta encore ; enfin d'une main timide elle leva le voile, mais elle le laissa retomber. Ce n'étoit pas une peinture qu'elle avoit vue, et avant de pouvoir quitter la chambre, elle s'évanouit sur le plancher.

Quand elle eut recouvré ses sens, le souvenir de ce qu'elle avoit vu l'en priva presque une seconde fois ; elle eut à peine la force de sortir de la chambre et de gagner la sienne. Quand elle y fut, elle n'eut pas le courage d'y rester seule. L'horreur dominoit son esprit ; elle n'éprouvoit ni le

sentiment de ses maux passés, ni la crainte des maux futurs. Elle s'assit auprès de sa fenêtre, parce que de là elle entendoit des voix, quoique éloignées, et qu'elle voyoit du monde passer sur les terrasses. Quelque frivoles que fussent ces circonstances, elles suffisoient pour la ranimer : quand ses esprits furent un peu remis, elle réfléchit si elle rendroit compte à madame Montoni de ce qu'elle avoit vu. De nombreux, de puissans motifs l'en pressoient, et le moindre de tous, c'étoit l'espoir du secours qu'un esprit trop préoccupé trouve à parler de ce qui le remplit : cependant l'effroi des conséquences terribles qu'une pareille confidence ne pourroit manquer d'avoir, la crainte de l'indiscrétion de sa tante, la déterminèrent à la fin à s'armer d'une force nouvelle et à garder le plus profond silence. Montoni et Verezzi, bientôt après, passèrent sous les fenêtres; ils causoient gaîment : leurs voix lui rendirent un peu de vie. Les signors Bertolini et Cavigni les rejoignirent sur la terrasse. Emilie, supposant alors que madame Montoni se trouvoit seule, sortit pour aller la trouver : la solitude de sa chambre, le voisinage du lieu où elle avoit reçu un coup si accablant, suffisoient bien d'ailleurs pour l'agiter encore.

Elle trouva sa tante à sa toilette, et se préparant pour le dîner. La pâleur, la consternation d'Emilie, alarmèrent jusqu'à madame Montoni ; mais Emilie eût assez de force pour se taire sur un tel sujet, quoique ses lèvres, à tout moment, se trouvassent prêtes à le trahir. Elle resta dans l'appartement de sa tante jusqu'à l'heure où l'on descendit pour dîner : elle y trouva les étrangers. Ils avoient un air d'occupation qui ne leur étoit pas ordinaire, et sembloient trop remplis d'un intérêt majeur pour faire quelque attention à Emilie ou à madame Montoni elle-même : ils parlèrent peu, Montoni encore moins : Emilie frémit en le voyant. L'horreur de la chambre s'offrit à elle plusieurs fois, elle changea de couleur, et craignit que la souffrance ne découvrît son émotion, et ne l'obligeât à sortir ; mais l'empire qu'elle prit sur elle-même surmonta la foiblesse de sa constitution. Elle s'efforça de se mêler de la conversation, et même de paroître gaîe.

Montoni paroissoit évidemment réfléchir à quelque grande opération. Un esprit moins nerveux, un cœur plus susceptible, en eussent sans doute été plus accablés ; mais la fermeté de sa contenance indiquoit

uniquement le développement et l'énergie de ses facultés.

Le repas fut silencieux. La tristesse du château sembloit influer sur la gaîté ordinaire de Cavigni; mais aux nuages de sa physionomie se mêloit alors une fierté que rarement on y distinguoit. Le comte Morano ne fut pas nommé. La conversation roula toute sur les guerres qui, dans ce temps, déchiroient l'Italie, sur la force des armées vénitiennes et le caractère des généraux.

Après dîner, quand les domestiques furent partis, Emilie sut que le cavalier sur lequel Orsino avoit assouvi sa vengeance, étoit mort par suite de ses blessures, et qu'on cherchoit avec soin le meurtrier. Cette nouvelle parut alarmer Montoni; mais il dissimula promptement, et s'informa où Orsino s'étoit caché. Tous ses hôtes, excepté Cavigni, ignoroient que Montoni eût, à Venise, favorisé sa fuite. Ils lui répondirent qu'Orsino s'étoit échappé la même nuit avec tant de précipitation et de secret, que même ses plus intimes amis n'en avoient rien appris. Montoni se blâma lui-même d'avoir fait une pareille question. Une seconde réflexion lui persuada qu'un homme aussi soupçonneux qu'Orsino

ne pouvoit confier à personne le mystère actuel de son asyle. Il croyoit cependant qu'il mettroit moins de réserve à son égard, et que bientôt, sans doute, il entendroit parler de lui.

Emilie se retira avec madame Montoni bientôt après qu'on eut ôté le couvert, et laissa les cavaliers occupés de leurs conseils secrets. Déjà Montoni, par des signes expressifs, avoit averti son épouse de s'éloigner. Elle passa aux remparts, et se promena en silence. Emilie ne l'interrompoit pas; son esprit étoit absorbé. Elle eut besoin de toute sa résolution pour s'empêcher d'en communiquer le terrible sujet à madame Montoni. Tous ses nerfs en étoient ébranlés; elle étoit prête à tout lui dire, pour le seul intérêt de se soulager un moment : mais elle n'ignoroit pas à quel point elle étoit soumise à Montoni; et considérant qu'une indiscrétion de sa tante réussiroit à les perdre toutes deux, elle se contraignit à endurer un mal moindre, quoique présent, plutôt que de s'en attirer dans l'avenir un plus fâcheux et plus redoutable encore. Elle éprouvoit en ce jour de singuliers pressentimens. Il lui sembloit que son destin l'attachât à ce lieu, et que

d'invisibles nœuds l'eussent unie désormais à celui du château.

Ne précipitons rien, disoit-elle en elle-même ; à quelques maux que je me trouve réservée, j'éviterai du moins d'avoir aucun reproche à me faire.

En regardant les murailles massives de l'édifice, sa mélancolie lui représenta qu'elles enfermoient sa prison. Elle tressaillit comme à une idée nouvelle, en considérant à quelle distance elle étoit de sa patrie, de sa modeste et paisible demeure, et sur-tout de son unique ami. Qu'il étoit éloigné, l'espoir de son bonheur ! qu'elle étoit foible, l'attente de le revoir encore ! Néanmoins, l'idée de Valancourt, sa confiance parfaite dans son fidèle amour, avoient fait jusques-là sa seule consolation. Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux; elle se détourna pour les cacher.

Tandis qu'elle s'appuyoit sur le parapet du rempart, elle vit, à peu de distance, quelques manœuvres examinant une brèche, et devant cette brèche un amas de pierres qui sembloient destinées à des réparations. Elle vit aussi un vieux canon qui paroissoit être tombé de sa place. Madame Montoni s'arrêta pour parler à ces ouvriers, et leur demander ce qu'ils alloient faire.

Réparer les fortifications, madame, dit l'un d'eux. Elle fut surprise que Montoni pensât alors à ce travail, d'autant plus que jamais il n'avoit parlé du château comme d'un lieu qu'il comptât habiter long-temps. Elle avança vers une arcade élevée qui conduisoit du rempart de l'est à celui du sud, et qui, d'une part, joignant au château, supportoit de l'autre une petite tour d'observation qui commandoit à toute la vallée. En approchant de cette arcade, elle vit de loin descendre des bois une longue troupe de chevaux et d'hommes, qu'elle reconnut pour des soldats au seul éclat de leurs lances et de leurs autres armes, car la distance ne permettoit pas de juger exactement leurs couleurs. Pendant qu'elle regardoit, l'avant-garde sortit des bois, mais la file continuoit de s'étendre jusqu'aux extrémités de la montagne. L'uniforme militaire se distingua dans les premiers rangs. Le commandant s'avançoit à la tête; et paroissant diriger les colonnes qui le suivoient, il approchoit de plus en plus du château.

Un tel spectacle, dans ces contrées solitaires, surprit et alarma singulièrement madame Montoni. Elle courut à la hâte à quelques paysans qui relevoient un bastion

devant le rempart du sud, et où le roc étoit moins escarpé qu'ailleurs. Ces hommes ne purent répondre à ses questions d'aucune manière satisfaisante; et surpris eux-mêmes, ils regardèrent cette cavalcade avec un étonnement stupide. Madame Montoni, jugeant nécessaire de communiquer le sujet de ses alarmes, envoya Emilie pour dire qu'elle desiroit parler à Montoni. Sa nièce n'approuvoit pas ce message; elle craignoit le mécontentement qu'il alloit produire. Elle obéit pourtant sans répliquer.

En s'approchant de l'appartement où Montoni s'entretenoit avec ses hôtes, elle entendit une violente et bruyante dispute. Elle s'arrêta tremblante du courroux extrême où son entrée peu attendue alloit nécessairement le jeter. Le moment d'après, il se fit un silence. Elle osa alors ouvrir la porte. Montoni se retourna vivement, et la regarda sans parler. Elle s'acquitta de sa commission.

Dites à madame Montoni que j'ai affaire, dit-il.

Emilie crut utile de lui détailler la cause de son message. Montoni et ses compagnons se levèrent au même instant, et furent aux fenêtres; mais ne découvrant pas les troupes, ils se rendirent sur les remparts; et

Cavigni conjectura que ce devoit être une légion de *Condottieri*, alors en marche pour Modène.

Une partie de la cavalcade étoit alors dans la vallée, l'autre remontoit dans les montagnes vers le nord, et quelques traîneurs restoient encore au bord des précipices où d'abord ils avoient tous paru. On auroit cru voir une armée nombreuse. Pendant que Montoni et les autres regardoient cette marche militaire, on entendit sonner la trompette et frapper les cymbales dans le vallon. D'autres leur répondirent à l'instant. Emilie écouta avec émotion, de la hauteur, ces sons aigus qui réveilloient les échos des montagnes. Montoni expliqua les signaux, dont il parut très-bien connoître l'usage, et en conclut qu'ils n'avoient rien d'hostile. L'uniforme des soldats et le genre de leurs armes confirmèrent pour lui la conjecture de Cavigni. Il eut la satisfaction de les voir s'éloigner sans s'arrêter pour examiner le château. Il ne quitta pas les remparts que les bases des montagnes ne les eussent tous dérobés à sa vue, et que le dernier murmure des trompettes ne se fût évanoui dans les airs. Cavigni et Verezzi parurent animés de ce spectacle, qui sem-

bloit exciter leur courage. Montoni revint au château, pensif et silencieux.

L'esprit d'Emilie n'étoit pas assez remis de son dernier choc pour supporter la solitude de sa chambre. Elle resta seule sur les remparts. Madame Montoni ne l'avoit point invitée à la suivre dans son cabinet, qu'elle regagnoit avec un évident chagrin. Emilie, depuis l'expérience qu'elle avoit faite, avoit perdu tout desir d'examiner les ténébreuses et mystérieuses retraites du château. Les remparts lui servirent d'asyle ; elle y resta jusqu'au moment où les brouillards grisâtres du soir se furent répandus sur la perspective.

Les hommes soupèrent entre eux. Madame Montoni se tint chez elle. Emilie fut l'y joindre avant que de se retirer. Elle trouva sa tante tout en pleurs, et dans une grande agitation. La tendresse d'Emilie étoit naturellement si insinuante, qu'elle manquoit rarement de consoler un cœur affligé. Celui de madame Montoni l'étoit ; mais les plus doux accens de la voix d'Emilie perdirent leur effet auprès d'elle. Elle feignit, avec sa délicatesse ordinaire, de ne pas observer la douleur de sa tante ; mais elle mit dans toutes ses manières une grace si touchante, une sollicitude si tendre dans tout son

maintien, que madame Montoni fut offensée de l'appercevoir. Exciter la pitié de sa nièce, étoit un cruel affront pour son orgueil. Elle la congédia dès qu'elle le put. Emilie ne lui parla point de son extrême répugnance à se trouver dans l'isolement de sa chambre. Elle demanda seulement qu'il lui fût permis de garder Annette jusqu'à l'instant où elle se coucheroit. On y consentit avec quelque peine; et comme Annette étoit alors avec les domestiques, il fallut bien qu'Emilie se retirât seule.

Elle traversa les longues galeries d'un pas léger. La lueur vacillante de la lampe qu'elle portoit, ne servoit qu'à lui rendre plus sensible l'obscurité qui l'environnoit, et l'air, à tout moment, menaçoit de la souffler. Le silence morne qui régnoit dans cette partie du château, la glaçoit totalement. Pourtant elle entendoit, par intervalle, les éclats de rire qui partoient de la salle reculée où les domestiques s'étoient réunis. Mais le même silence succédoit : il ne restoit qu'un calme absolu. En passant devant l'enfilade qu'elle avoit visitée le matin, ses regards tombèrent avec effroi sur la porte. Elle crut presqu'entendre quelques sons; mais elle se garda de s'arrêter pour en devenir plus certaine.

Elle atteignit sa chambre; il n'y avoit pas une étincelle dans le foyer. Elle s'assit, et prit un livre pour occuper son attention jusqu'à ce qu'Annette vînt auprès d'elle, et qu'elle pût lui demander du feu. Elle continua de lire; mais à la fin sa lampe lui parut prête à s'éteindre. Annette ne venoit point. La solitude, l'obscurité de sa chambre l'affectèrent de nouveau, et avec d'autant plus de force, qu'elle étoit près du théâtre d'horreur qu'elle avoit découvert le matin. Des images sombres et fantastiques assaillirent son esprit. Elle regardoit en tremblant la porte de l'escalier, et voulant voir si elle étoit encore fermée, elle s'apperçut qu'elle l'étoit effectivement. Incapable de prendre sur elle de coucher encore dans cet appartement écarté, et dans lequel, la nuit précédente, il étoit certainement entré quelqu'un, elle attendoit Annette avec une impatience pénible, et vouloit savoir d'elle une multitude de circonstances. Elle desiroit aussi la questionner sur cet objet d'horreur, dont Annette la veille lui avoit paru informée, et dont elle voyoit bien que la pauvre fille n'avoit reçu qu'une notion fausse. Ce qui l'étonnoit le plus, c'est que la chambre qui le contenoit, restât ouverte aussi indiscrètement. Une telle

négligence surpassoit l'imagination. Mais sa lumière étoit prête à s'éteindre. La foible lueur qu'elle jetoit sur les murs ajoutoit aux terreurs de son esprit. Elle se leva pour retourner dans la partie habitée du château, avant que l'huile de sa lampe fût tout-à-fait consumée.

En ouvrant la porte, elle entendit quelques voix; bientôt après elle apperçut une lumière qui paroissoit au bout du corridor. C'étoit Annette et une autre servante. Je suis bien aise que vous soyez venues, dit Emilie; qui vous a donc arrêtées si long-temps? Je vous prie, faites-moi vîte du feu.

— Madame avoit besoin de moi, mademoiselle, reprit Annette un peu embarrassée. Je vais aller chercher du bois.

— Non, dit Catherine, c'est mon affaire. Elle sortit à l'instant. Annette vouloit la suivre: mais Emilie la rappela, et Annette se mit à parler haut, à rire, comme si elle eût eu peur de garder le silence un moment.

Catherine revint avec du bois. Quand la flamme pétillante eut enfin réchauffé cette chambre, et que la servante se fut retirée, Emilie demanda à Annette si elle avoit pris les informations dont elle l'avoit chargée.

— Oui, mademoiselle, reprit Annette; mais pas une ame ne sait un mot de cela. Pour le vieux Carlo, je l'observois avec soin, parce qu'on dit qu'il sait de singulières choses. Le vieux Carlo avoit un air que je ne pourrois pas exprimer. Il m'a demandé plusieurs fois si j'étois sûre que la porte ne fût pas fermée. Seigneur! lui dis-je, si j'en suis sûre! comme je suis vivante. En vérité, mademoiselle, j'en suis tellement abasourdie, que je ne puis moi-même le dire. Je ne voudrois pas plus dormir dans cette chambre que sur le canon de ce rempart là-bas.

— Et pourquoi moins sur ce canon, qu'à tout autre endroit du château? dit Emilie en souriant. Je crois bien que le lit seroit dur.

— Oui, mademoiselle, mais on ne peut en trouver d'aussi mauvais. Le fait est que dans la nuit on a vu quelque chose auprès de ce canon, et qui s'y tenoit comme pour le garder.

— C'est fort bien, ma chère Annette; les gens qui font de telles histoires sont bien heureux que vous les écoutiez. Vous les croyez au premier mot.

— Ma chère demoiselle, je vous ferai voir le canon même. Vous pouvez le voir de vos fenêtres.

— C'est vrai, dit Emilie ; mais cela prouve-t-il qu'un fantôme le garde ?

— Quoi ! si je vous montre le canon, ma chère demoiselle, vous ne croirez rien ?

— Non, rien probablement sur ce sujet, que ce que je verrois moi-même, dit Emilie.

— Eh bien ! mademoiselle, vous le verrez, si vous voulez seulement approcher de la fenêtre.

Emilie ne put s'empêcher de rire, et Annette parut étonnée.

Appercevant son extrême facilité à croire le merveilleux, Emilie crut devoir s'abstenir de lui parler du sujet dont elle s'étoit proposé de l'entretenir. Elle craignit de la faire succomber à tant de terreurs idéales. Elle lui parla d'un objet plus gai : les regattes de Venise.

— Oui, mademoiselle, lui dit Annette, ces flambeaux tournans et les belles nuits au clair de lune, voilà tout ce qu'il y a de beau à Venise ; la lune, soyez-en sûre, est plus belle là que par-tout ailleurs. On entend une si douce musique ; Ludovico chantoit si souvent, si souvent auprès de ma jalousie, sous le portique du couchant ; mademoiselle, ce fut Ludovico qui me parla de ce tableau que vous aviez tant d'envie de voir hier.

— Et quel tableau ? dit Emilie, desirant de faire parler Annette.

— Oh! ce terrible tableau avec le voile noir!

— Vous ne l'avez jamais vu? dit Emilie.

— Qui, moi! non, mademoiselle, jamais; mais ce matin, continua Annette en baissant la voix et regardant autour d'elle, ce matin, comme il faisoit grand jour, vous savez, mademoiselle, que j'avois une extrême fantaisie de le voir, et que j'avois entendu de singulières choses à ce sujet, j'allai jusqu'à la porte, et je serois entrée, si je ne l'avois trouvée fermée.

— Emilie s'efforçant de lui cacher l'excès de son émotion, lui demanda à quelle heure elle avoit été à la chambre, et apprit que c'étoit peu de momens après elle. Elle fit ensuite d'autres questions, et s'assura qu'Annette, et sans doute celui qui l'avoit instruite, ignoroient l'affreuse réalité; cependant, il se trouvoit dans ses récits des vérités mêlées à des mensonges. Emilie commença à craindre qu'on n'eût remarqué sa visite, puisque la porte avoit été fermée si peu de temps après sa sortie de la chambre; elle frémissoit que sa curiosité n'attirât sur elle toute la vengeance de Montoni: son inquiétude se portoit aussi sur le but des

rapports trompeurs qu'on avoit faits à Annette, et qui sans doute avoient un principe, quoiqu'il semblât que Montoni eût dû chercher à maintenir à cet égard un silence absolu. Elle sentit néanmoins que le sujet étoit trop affreux pour s'en occuper à une pareille heure. Elle s'efforça de l'éloigner de sa pensée, et de s'entretenir avec Annette, dont la conversation simple et naïve lui sembloit préférable à une solitude absolue.

Elles restèrent là jusqu'à près de minuit, mais non pas sans qu'Annette eût plusieurs fois voulu se retirer. Le bois étoit presque entièrement brûlé. Emilie entendit de loin retomber les portes de la salle, comme si on les eût fermées pour la nuit. Elle se prépara à se mettre au lit; mais elle vouloit encore qu'Annette ne la quittât pas; à cet instant, la cloche de la porte sonna : elles écoutèrent avec effroi. Après une très-longue pause, on l'entendit sonner encore; bientôt on reconnut le bruit d'un carrosse dans la cour; Emilie se jeta presque sans vie sur sa chaise : c'est le comte, dit-elle.

— Quoi, à cette heure! mademoiselle, dit Annette; non, ma chère demoiselle; mais en tout cas, c'est prendre un singu-

lier moment pour arriver dans une maison.

— Je t'en supplie, ma chère Annette, ne perdons pas le temps à causer, dit Emilie d'un ton effrayé; va, je t'en supplie, va voir qui ce peut être.

— Annette sortit de la chambre, et emporta la lumière. Elle laissa Emilie dans une obscurité qui l'auroit effrayée quelques minutes auparavant; mais en ce moment, elle n'y prenoit pas garde; elle écoutoit, attendoit, sans presque respirer; elle entendoit quelque bruit éloigné; mais Annette ne revenoit pas. Sa patience se lassa, elle essaya de gagner le corridor; elle fut long-temps avant d'en retrouver la porte, et quand elle l'eut ouverte, il y faisoit trop noir pour qu'elle osât y faire un pas. On entendit alors des voix: Emilie crut qu'elle distinguoit celle du comte Morano et celle de Montoni. Elle entendit ensuite des pas, une foible lueur se fit voir dans l'obscurité; Annette parut, et Emilie alla au-devant d'elle.

— Oui, mademoiselle, dit-elle, vous aviez raison: c'est le comte.

— C'est lui, s'écria Emilie levant les yeux au ciel, et s'appuyant sur le bras d'Annette!

— Bon dieu ! ma chère dame, remettez-vous, ne pâlissez donc pas ainsi : nous en apprendrons davantage.

— Oui, nous en saurons davantage, dit Emilie, en s'acheminant le plus vîte possible vers son appartement. Je ne suis pas bien : donnez-moi un peu d'air. — Annette ouvrit la fenêtre, et lui apporta de l'eau. — Emilie se remit assez promptement ; mais elle pria Annette de ne la point quitter qu'elle n'eût entendu parler de Montoni.

— Ma chère demoiselle, il ne vous troublera pas à cette heure, il croira que vous dormez.

— Restez avec moi jusqu'à ce que je dorme, dit Emilie, un peu soulagée par cette idée qui lui parut très-vraisemblable, quoique ses craintes multipliées ne lui eussent pas permis de s'y arrêter encore. — Annette ne consentit qu'avec une secrète répugnance. — Emilie se trouvoit assez calme pour lui renouveler ses questions, et la première fut de savoir si elle avoit reconnu le comte.

— Oui, mademoiselle, je l'ai vu très-distinctement ; je suis allée d'ici à la grille de la tour du nord qui, comme vous le savez, donne sur la cour intérieure. J'ai vu

le carrosse du comte où il étoit encore ; il attendoit à la grande porte, car le portier venoit justement de se coucher ; il y avoit beaucoup d'hommes à cheval qui portoient tous des flambeaux allumés. Quand la porte s'est ouverte, le comte a dit quelque chose que je n'ai pas pu entendre, et alors il est entré, et un autre avec lui. Je croyois, moi, que monsieur étoit couché, et je courois au cabinet de madame pour entendre ce que je pourrois : j'ai rencontré en chemin Ludovico ; il m'a dit que monsieur n'étoit pas couché, et qu'il tenoit conseil avec les autres Signors au bout de la galerie du nord. Ludovico a levé son doigt et l'a mis sur ses lèvres avec un air, comme pour me dire : Il y en a plus que vous ne pensez, Annette ; mais taisez-vous. Aussi je me suis tû, mademoiselle, et je suis tout de suite revenue à vous.

— Emilie demanda quel étoit l'homme qui accompagnoit le comte, et comment Montoni les avoit reçus ; mais Annette ne put le lui dire.

— Ludovico, ajouta-t-elle, alloit justement appeler le valet-de-chambre de monsieur Montoni, pour qu'il l'informât de cette arrivée, lorsque je l'ai trouvé moi-même.

— Emilie resta quelque temps dans cet état d'incertitude ; il devint enfin si violent, qu'elle pria Annette d'aller rejoindre les domestiques dans la salle, et de découvrir, s'il étoit possible, quelle étoit l'intention du comte en se rendant au château.

— Oui, mademoiselle, répondit vivement Annette ; mais comment trouverai-je mon chemin, si je vous laisse avec la lampe ?

Emilie dit qu'elle alloit l'éclairer, et elles sortirent aussi-tôt. Quand elles furent auhaut de l'escalier, Emilie réfléchit qu'elle pourroit être vue par le comte ; et pour éviter la grande salle, Annette la conduisit à travers quelques petits passages, à un escalier dérobé qui descendoit à la salle des domestiques.

En remontant à la chambre, Emilie craignit de s'égarer dans tous les détours de ce château, et d'être encore effrayée par quelque mystérieux spectacle. Quoique troublée dans tous les corridors, elle frémissoit d'ouvrir une seule des portes. Pendant qu'elle étoit seule, arrêtée et pensive, elle crut entendre un sanglot assez près d'elle ; elle resta immobile, et en entendit un second distinctement. Il y avoit plusieurs portes à

la droite du passage ; elle avança et écouta. A peine fut-elle à la seconde, qu'elle entendit une voix et un accent de plainte ; elle écoutoit toujours et ne vouloit ni ouvrir la porte ni s'en éloigner. Elle reconnut des soupirs convulsifs et les plaintes d'un cœur au désespoir. Emilie pâlit, et considéra dans une pénible attente les ténèbres qui l'entouroient ; les lamentations continuoient ; la pitié vainquit la terreur : il étoit possible que ses soins pussent être utiles à l'infortuné qui gémissoit, ou que du moins sa compassion pût le consoler. Elle posa la main sur la porte ; tandis qu'elle hésitoit, elle crut reconnoître cette voix qu'altéroient les tons de la douleur. Elle posa sa lampe dans le passage, et ouvrit la porte sans bruit : tout étoit sombre, excepté un cabinet reculé où paroissoit une seule lumière. Elle se glissa doucement ; elle vit madame Montoni appuyée sur sa toilette, et fondant en larmes, un mouchoir sur les yeux : elle resta immobile d'étonnement.

Il y avoit un homme assis auprès du feu, mais elle ne put le distinguer ; de temps en temps, il disoit d'une voix basse, quelques mots, et Emilie ne pouvoit les entendre. Mais alors madame Montoni pleuroit encore bien plus. Trop occupée de sa douleur, elle

n'apperçut point Emilie ; cette dernière eût bien desiré deviner la cause de cette scène , et reconnoître celui qui se trouvoit à cette heure dans le cabinet de sa tante : elle ne voulut pourtant point ajouter à ses douleurs en surprenant son secret , et profiter de la circonstance pour écouter son entretien. Elle se retira avec précaution ; et , quoiqu'avec difficulté , retrouva son appartement , où des intérêts plus directs lui firent oublier sa surprise.

Annette revint cependant sans avoir de réponse satisfaisante. Les domestiques qu'elle avoit vus ignoroient ou feignoient d'ignorer le temps que le comte devoit rester au château : ils ne parloient que des mauvais chemins qu'ils venoient de parcourir, des dangers qu'ils avoient courus, et exprimoient leur étonnement de ce que leur maître faisoit une pareille route au milieu de la nuit ; ils assuroient que toutes leurs torches n'avoient servi qu'à distinguer l'horreur de ces montagnes. Annette , qui n'en pouvoit rien tirer , prit le parti de les laisser parler et demander à grands cris plus de bois dans la cheminée et plus de mets sur la table.

— A présent , mademoiselle , ajouta-t-elle , je suis si endormie ! Si vous l'étiez au-

tant que moi, vous ne me feriez pas rester, j'en suis sûre.

Emilie s'apperçut qu'il y auroit de la cruauté à l'exiger : elle avoit attendu si long-temps sans recevoir d'ordres de Montoni, qu'il ne paroissoit pas avoir le dessein de la troubler si tard. Elle se détermina à congédier Annette : cependant, quand elle regarda sa triste et vaste chambre, et qu'elle se souvint de différentes choses, la crainte s'empara d'elle, et elle hésita.

— Oui, dit-elle à Annette, il seroit cruel de vous prier de rester jusqu'à ce que je fusse endormie ; je crois que cela sera long.

— Je le crois aussi, mademoiselle, reprit Annette.

— Mais avant de me laisser, dit Emilie, dites-moi, le signor Montoni avoit-il quitté le comte Morano lorsque vous êtes sortie de la salle ?

— Oh ! non, mademoiselle ; ils étoient encore ensemble.

— Êtes-vous entrée dans le cabinet de ma tante, après m'avoir quittée ?

— Non, mademoiselle, j'ai été à la porte en passant ; mais elle étoit fermée, et j'ai pensé que madame dormoit.

— Qui donc tout-à-l'heure étoit avec votre maîtresse, dit Emilie qui oublioit sa prudence ordinaire ?

— Personne, je crois, mademoiselle, reprit Annette. Personne, je pense, n'a été avec elle depuis que je vous ai laissée.

Emilie n'en parla plus, et après avoir lutté pendant un moment contre ses craintes imaginaires, sa bonté l'emporta, et elle laissa partir Annette. Elle resta seule, songeant à sa situation et à celle de madame Montoni : ses yeux enfin s'arrêtèrent sur le portrait qu'après la mort de son père elle avoit trouvé dans les papiers qu'il lui avoit ordonné de brûler. Il étoit sur sa table avec quelques dessins qu'Emilie, peu d'heures auparavant, avoit tirés d'une petite boîte : cette vue la ramena à de tristes réflexions, mais l'expression touchante de ce portrait en adoucissoit l'amertume : c'étoit la même physionomie que celle de son père ; elle crut trouver du rapport dans ses traits, et cette idée le lui fit regarder avec attendrissement ; mais la tranquillité de sa rêverie fut tout-à-coup troublée par le souvenir des mots du manuscrit qu'elle avoit trouvé avec cette miniature, et qui dans ce temps l'avoient remplie d'incertitude et d'horreur. Elle sortit enfin de ses profondes ré-

flexions ; mais quand elle se leva pour se déshabiller, le silence, la solitude où elle se trouvoit à cette heure avancée, loin de tout bruit, l'impression enfin que lui avoit laissée le sujet sur lequel elle venoit de méditer, tout se réunit pour lui ôter le courage. Les ouvertures d'Annette, toutes frivoles qu'elles étoient, n'avoient pas laissé de l'affecter ; elles venoient à la suite d'une circonstance épouvantable, dont elle-même avoit été témoin, et dont le théâtre étoit près de sa chambre.

La porte de l'escalier étoit peut-être le sujet d'une frayeur mieux fondée ; elle commença à craindre que cet escalier ne communiquât à la chambre dont le souvenir la faisoit trembler. Déterminée à ne point se déshabiller, elle se jeta toute vêtue sur son lit ; le chien de son père, le fidèle Manchon, couché à ses pieds, lui servoit de sentinelle.

Ainsi préparée, elle essaya de bannir ses réflexions ; mais son esprit occupé erroit encore sur les points qui l'intéressoient, et l'horloge du château sonna deux heures avant qu'elle eût fermé les yeux.

Elle succomba pourtant à un léger sommeil ; elle en fut arrachée par un bruit qui lui parut s'être élevé dans sa chambre.

Tremblante, elle écoute, tout étoit dans le silence : croyant avoir été éveillée par ces bruits qu'on entend en songe, elle se reposa sur l'oreiller.

Bientôt le même bruit recommença ; il sembloit venir de la partie de la chambre qui se rapprochoit de l'escalier. Elle se rappela le désagréable incident de la nuit précédente, pendant laquelle une main inconnue avoit fermé sa porte. Ses dernières alarmes sur le lieu auquel tenoit cette porte lui revinrent aussi dans l'esprit. Son cœur se glaça de terreur. Elle se souleva de son lit ; et écartant doucement le rideau, elle regarda la porte de l'escalier. La lampe, qui brûloit dans la cheminée, répandoit une si foible lueur, que les coins de l'appartement se trouvoient perdus dans l'ombre. Le bruit qu'elle croyoit venir de cette porte continua de se faire entendre. Il lui sembloit qu'on en tiroit les verroux. On cessoit quelquefois; on reprenoit fort doucement, comme si l'on avoit craint de se faire entendre. Pendant qu'Emilie fixoit ses yeux de ce côté, elle vit la porte se mouvoir, s'ouvrir lentement, et vit entrer quelque chose dans sa chambre, sans que l'obscurité lui permît de rien distinguer. Presque mourante d'effroi, elle eut pour-

tant assez d'empire sur elle pour retenir le cri prêt à lui échapper, et laisser retomber son rideau. Elle observoit avec silence cet objet mystérieux. Il sembloit se glisser dans les parties les plus sombres de la chambre, s'arrêter quelquefois ; et quand il s'approcha de la cheminée, Emilie vit à la lumière que c'étoit une figure humaine. Un souvenir, qui frappa son esprit, acheva presque de la faire succomber. Elle continua cependant à observer cette figure, qui resta long-temps sans mouvement, et qui, s'avançant jusqu'auprès du lit, s'arrêta doucement vers le pied. Les rideaux, un peu entr'ouverts, permettoient bien à Emilie de la suivre de l'œil ; mais la terreur dont elle étoit saisie la privoit de toute faculté, et ne lui laissoit pas la force de faire un mouvement.

Après un instant de repos, la figure revint à la cheminée, prit la lampe, l'éleva, considéra la chambre, et se rapprocha lentement du lit. La lumière, à ce moment, éveilla le chien, qui dormoit aux pieds d'Emilie ; il aboya fortement, et, sautant par terre, courut à l'étranger. On le repoussa avec une épée couverte de son fourreau ; on s'avança vers le lit. Emilie reconnut le comte Morano.

Elle le regardoit, muette d'effroi. Pour lui, à genoux auprès d'elle, il la conjuroit de ne pas craindre ; et, jetant son épée, il voulut lui prendre la main ; mais recouvrant alors les forces dont la terreur lui avoit d'abord ôté l'usage, Emilie s'élança du lit toute vêtue ; et sûrement une frayeur prophétique lui avoit inspiré une pareille précaution.

Morano se leva, et la suivit vers la porte par laquelle il étoit entré ; il la retint, lorsqu'elle arrivoit à la première marche ; mais déjà elle avoit, à la lueur d'une lampe, reconnu un autre homme au milieu de l'escalier. Elle fit un cri de désespoir ; et, se croyant livrée par Montoni, elle ne vit plus aucune ressource.

Le comte, qui avoit pris sa main, l'entraîna dans la chambre.

Pourquoi tout cet effroi, dit-il d'une voix tremblante ? Ecoutez-moi, Emilie, je ne viens pas pour vous troubler ; non, par le ciel, je vous aime trop, sans doute, pour mon repos.

Emilie le regarda un moment avec l'incertitude de la peur.

Laissez-moi, monsieur, lui dit-elle ; laissez-moi donc, et sur-le-champ.

Ecoutez-moi, Emilie, reprit Morano,

écoutez-moi : je vous aime, et je suis au désespoir, oui, au désespoir. Puis-je vous regarder, puis-je penser que c'est peut-être pour la dernière fois, et ne pas éprouver toutes les fureurs du désespoir ? Non, il n'en sera pas ainsi. Vous serez à moi en dépit de Montoni, en dépit de toute sa bassesse.

En dépit de Montoni ! s'écria Emilie avec vivacité. O ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

Vous entendez que Montoni est un infâme, s'écria Morano dans toute sa véhémence, un infâme qui vous vendoit à mon amour ; qui....

Et celui qui m'achetoit l'étoit-il moins, dit Emilie en jetant sur le comte un regard de mépris ? Sortez, monsieur, sortez à l'instant. Puis elle ajouta d'une voix émue par l'espoir et la crainte, ou je donnerai l'alarme à tout le château, et j'obtiendrai du ressentiment de M. Montoni ce que j'ai vainement imploré de sa pitié. Emilie savoit pourtant bien qu'elle ne pourroit être entendue par ceux qui pourroient la secourir.

N'espérez rien de sa pitié, dit Morano ; il m'a trahi avec indignité ; toute ma vengeance le poursuivra : et quant à vous, Emilie, il a sans doute quelque projet plus

lucratif pour lui que le premier. Le rayon d'espérance que les premières paroles du comte avoient rendu à Emilie, fut presque étouffé par celles-ci. Sa physionomie peignit aussi-tôt son émotion, et Morano s'efforça d'en tirer quelque avantage.

Je perds du temps, dit-il ; je ne suis pas venu pour déclamer contre Montoni ; je suis venu solliciter, implorer Emilie ; je suis venu lui dire tout ce que je souffre, la conjurer de nous sauver tous deux, moi de mon désespoir, elle de sa perte. Emilie! les projets de Montoni sont tels, que vous ne pouvez les concevoir ; je vous l'annonce, ils sont terribles. Il n'a aucun principe, quand l'intérêt ou l'ambition le conduisent. Puis-je vous adorer, et vous laisser en son pouvoir ? Fuyez, fuyez cette prison sinistre, avec l'amant qui vous adore. J'ai gagné un domestique ; les portes vont s'ouvrir ; demain, à l'aube du jour, vous serez presque à Venise.

Emilie étoit accablée du coup affreux qu'elle avoit reçu dans l'instant même où l'espérance avoit voulu renaître en son cœur. De tous côtés, elle se voyoit perdue. Incapable de répliquer, presque incapable de penser, elle se jeta sur une chaise, pâle et sans voix. Il étoit probable que Montoni

l'avoit, dans l'origine, vendue à Morano. Il étoit clair qu'ensuite il avoit rétracté sa promesse, et la conduite du comte le prouvoit. Il étoit presqu'aussi certain qu'un projet plus avantageux avoit seul décidé l'égoïste Montoni à abandonner le plan qu'il avoit si vigoureusement pressé. Ces réflexions la firent frémir des ouvertures que lui suggéroit Morano, et qu'elle n'hésitoit point à croire. Mais tandis qu'elle tressailloit à l'idée des malheurs et de l'oppression, qui l'attendoient dans le château d'Udolphe, il lui fallut considérer que l'unique moyen d'échapper étoit la protection d'un homme avec qui des malheurs plus certains, et non moins terribles, ne pouvoient manquer de l'assaillir ; des maux, enfin, dont elle ne pouvoit soutenir la pensée.

Son silence encouragea l'espoir de Morano. Il l'observoit avec une vive impatience, il reprit, malgré elle, la main qu'elle avoit retirée ; il la pressa contre son cœur, et la conjura de se décider. Chaque instant de délai rend, disoit-il, le départ plus dangereux ; ce peu de momens perdus peuvent fournir à Montoni le moyen de nous surprendre.

Je vous le demande, monsieur, ne m'im-

portunez pas, dit Emilie d'une voix foible ; je suis bien malheureuse, et je dois continuer à l'être. Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi à ma destinée.

Jamais, s'écria le comte impétueusement ; je périrai plutôt. Mais pardonnez cette violence ; la pensée de vous perdre me trouble la raison. Vous ne pouvez ignorer quel est le caractère de Montoni. Vous pouvez ignorer ses projets, oui, vous les ignorez, sans doute, ou vous ne balanceriez pas entre mon amour et sa puissance.

Je ne balance pas, dit Emilie.

Partons, dit Morano en lui baisant la main et se levant à la hâte ; ma voiture m'attend ; elle est sous les murs du château.

Vous vous trompez, monsieur, dit Emilie ; je vous rends graces de l'intérêt que vous prenez à mon sort ; mais laissez-moi le décider moi-même. Je resterai sous la protection de M. Montoni.

— Sous sa protection ! s'écria fièrement Morano, sa *protection !* Emilie, vous laisserez-vous donc abuser? je vous ai dit ce que seroit sa *protection.*

— Excusez-moi, monsieur, si dans cet instant je n'en crois pas une simple assertion, et si j'exige quelques preuves.

— Je n'ai ni le temps ni le moyen d'en produire, reprit le comte.

— Et je n'aurois, monsieur, aucune volonté de les entendre.

— Vous vous jouez de ma patience et de ma peine, continua Morano. Un mariage avec l'homme qui vous adore, est-il donc si terrible à vos yeux ? Vous préférez donc tous les malheurs que vous peut réserver Montoni au fond de cette affreuse prison ? Quelqu'un, sans doute, m'enlève ces affections qui devroient m'appartenir. Non, vous ne pourriez sans cela refuser un parti qui peut vous tirer d'oppression ! Morano, en ce moment, parcourut la chambre à grands pas et dans une espèce d'égarement.

— Ce discours, comte Morano, prouve assez que mes affections ne sauroient vous appartenir, dit Emilie avec douceur. Cette conduite prouve assez que je ne serois point hors d'oppression, tant que je serois en votre pouvoir. Si vous voulez m'en détromper, cessez de m'accabler aussi long-temps de votre présence. Si vous me refusez, vous me forcerez à vous exposer au ressentiment de M. Montoni.

— Qu'il vienne, s'écria Morano en fureur ! qu'il vienne ! qu'il ose braver le mien ; qu'il ose considérer en face l'homme qu'il

a si insolemment outragé ! je lui apprendrai ce que c'est que la morale, la justice, et sur-tout la vengeance : qu'il vienne, et je lui plonge mon épée dans le cœur !

La véhémence avec laquelle il s'exprimoit devint pour Emilie une nouvelle cause d'alarme. Elle se leva de sa chaise ; mais ses jambes tremblantes n'eurent pas la force de la soutenir, elle retomba. Ses paroles expirèrent sur ses lèvres. Elle regardoit attentivement la porte fermée du corridor ; elle voyoit qu'elle ne pouvoit fuir sans que Morano la vît et s'opposât à son dessein.

Morano, sans remarquer le trouble où elle étoit, parcouroit la chambre dans un désordre effrayant. Sa physionomie obscurcie, exprimoit à-la-fois toute la rage de la jalousie et toute celle de la vengeance. Quiconque eût vu l'instant d'auparavant ses traits exprimer la plus tendre sensibilité, eût eu peine à le reconnoître.

— Comte Morano, dit Emilie en retrouvant enfin la voix ; calmez-vous, je vous en conjure. Ecoutez la raison, si ce n'est pas la pitié. Vous vous méprenez également dans votre amour et dans votre haine. Je ne pourrois jamais répondre à l'affection dont il vous a plu de m'honorer, et certainement je ne l'ai jamais encouragée. M. Montoni n'a

pu vous outrager : vous devez savoir qu'il n'a pas droit de disposer de ma main, quand même il en auroit eu le pouvoir. Laissez-le, quittez ce château ; vous le pouvez avec sûreté. Epargnez-vous les affreuses conséquences d'une vengeance injuste, et le remords certain d'avoir prolongé mes souffrances.

— Est-ce pour ma sûreté ou pour celle de Montoni que vous sentez ces vives alarmes, dit Morano froidement, et la regardant avec amertume ?

—Pour l'une et l'autre, dit Emilie d'une voix tremblante.

— Une injuste vengeance, s'écria le comte, en reprenant subitement le ton et l'éclat de la passion ! Qui peut voir ce visage, et croire un châtiment quelconque proportionné à l'offense que l'on m'a faite ? Oui, je quitterai ce château, mais je n'en sortirai pas seul. Je serois victime trop long-temps ; mes prières, mes larmes n'ont pu rien obtenir, la force l'emportera. Mes gens m'attendent ; ils vous porteront à ma voiture ; vos cris seront inutiles ; personne ici ne peut les entendre. Soumettez-vous donc en silence, et laissez-vous conduire.

Cette injonction étoit peu nécessaire. Emilie étoit trop certaine que sa voix ne

seroit point entendue ; la frayeur l'avoit tellement troublée, qu'elle ne savoit comment fléchir le comte. Elle restoit sur sa chaise, muette et tremblante, il s'avança pour la soulever ; elle se leva aussi-tôt, et le repoussant avec une apparence de sérénité : Comte Morano, dit-elle, je suis maintenant en votre pouvoir, mais observez qu'une pareille conduite ne peut vous acquérir l'estime dont vous prétendez être digne. Vous vous préparez mille remords dans les chagrins d'une orpheline sans amis, qui ne peut plus vous éviter. Croyez-vous donc votre cœur si endurci, que vous puissiez être témoin insensible des cruelles souffrances auxquelles vous allez me condamner?

Emilie fut interrompue par le murmure de son chien, qui se jeta une seconde fois hors du lit ; Morano regarda l'escalier, et n'y voyant personne, il cria à haute voix : *Césario !*

Emilie, lui dit-il ensuite, pourquoi me forcez-vous d'employer un pareil moyen ? Oh ! combien j'aimerois mieux vous engager que vous contraindre à devenir ainsi mon épouse ! mais, par le ciel, je ne souffrirai pas que Montoni vous vende à un autre. Une pensée, cependant, déchire

mon cœur et renverse toute ma raison : je ne sais quel nom lui donner. Elle est absurde ! cela ne peut être ; et pourtant, vous tremblez, vous pâlissez. Cela est, oui, cela est ! Vous.... vous aimez Montoni ! s'écria Morano en saisissant le bras d'Emilie, et frappant du pied sur le carreau !

Un air involontaire de surprise parut dans les traits d'Emilie. Si vous l'avez cru, lui dit-elle, persistez à le croire.

Ce regard, ces mots me le confirment, répliqua Morano furieux. Non, non, non. Montoni, sans doute, attend un prix plus précieux que l'or ; mais il ne vivra pas pour l'emporter sur moi. A cet instant....

Les aboiemens du chien l'interrompirent encore.

— Restez, comte Morano, dit Emilie épouvantée par ses paroles et par la rage qu'exprimoient ses regards ; je veux bien vous tirer de cette erreur. Montoni n'est pas votre rival ; mais si tout autre moyen est inutile, j'essaierai, par mes cris, d'appeler ses gens à mon secours.

— Une pareille menace est sans force en ce moment, dit Morano. Puis-je douter un seul instant qu'en vous voyant il ne vous aime ? Mon premier soin, c'est de vous enlever du château. Césario, ici ; Césario !

Un homme parut à la porte de l'escalier, on entendit les pas de quelques autres. Emilie poussa un grand cri, pendant que Morano l'entraînoit à travers la chambre ; à l'instant elle entendit du bruit à la porte qui ouvroit sur le corridor. Le comte s'arrêta, comme s'il eût hésité entre l'amour et la vengeance ; la porte s'ouvrit, et Montoni, suivi du vieil intendant et de quelques autres personnes, se précipita dans la chambre.

— En garde, cria Montoni. Le comte n'attendit point un second défi ; il remit Emilie à ses gens, qui remplissoient tout l'escalier ; et se retournant avec fierté : C'est à ton tour, infâme, dit-il en fondant sur lui. Montoni para le coup, et chercha lui-même à frapper ; quelques-uns des assistans tentèrent de les séparer, d'autres arrachèrent Emilie aux gens de Morano.

— Est-ce pour cela, comte Morano, dit Montoni d'un ton d'ironie ; est-ce pour cela que je vous recevois sous mon toit et que je vous permettois à vous, mon ennemi déclaré, d'y passer la nuit? Etiez-vous venu pour récompenser mon hospitalité par une indigne trahison, et m'enlever ainsi ma nièce?

— Que celui qui parle de trahison, ré-

pliqua Morano avec une véhémence concentrée, ose se montrer sans rougir. Montoni, vous êtes un infâme : s'il y a trahison dans cette affaire, c'est vous seul qui en êtes l'auteur. Si je disois, moi, moi que vous outragiez avec une bassesse sans exemple, moi que vous offensiez au-delà de toute mesure! mais à quoi sert tout ce verbiage.... Viens, lâche, et reçois justice de ma main.

— Lâche! cria Montoni échappant à ceux qui le retenoient, et courant sur le comte. Ils sortirent dans le corridor, et le combat fut si furieux, que personne n'osoit approcher. Montoni juroit d'ailleurs que, si quelqu'un s'avançoi, il périroit dans l'instant sous ses coups.

La jalousie, la vengeance prêtoient à Morano leur rage et leur aveuglement. Montoni, de sang-froid, habile, et se possédant, avoit l'avantage. Il blessa son adversaire. Les domestiques de celui-ci tâchèrent de l'entraîner. Rien ne put le résoudre à quitter ; et sans égard pour sa blessure, il voulut prolonger le combat. Il sembloit insensible à sa douleur, à la perte de son sang ; il paroissoit ne vivre que de sa colère. Montoni, au contraire, étoit prudent autant que brave. Il fut atteint au bras par l'épée de Morano ; mais à l'instant

il lui fit lui-même une large blessure, et d'un coup de fouet, fit voler au loin son épée. Le comte tomba entre les bras de son valet-de-chambre. Montoni, lui appuyant son épée sur la poitrine, voulut l'obliger à lui demander la vie. Morano succombant à sa blessure, eut à peine répliqué par un geste, et par quelques mots, qu'il n'y consentoit pas, qu'il s'évanouit. Montoni, cependant, alloit lui plonger l'épée dans le sein. Cavigni lui arrêta le bras. Il ne céda pas sans une extrême peine; mais en voyant son ennemi renversé, sa figure devint presque noire, et il ordonna qu'on l'emportât sur-le-champ hors du château.

A cet instant, Emilie qui n'avoit pu sortir de sa chambre pendant tout cet affreux tumulte, Emilie vint au corridor, et plaida pour l'humanité avec le sentiment de la plus vive bienveillance. Elle supplia Montoni d'accorder à Morano, dans le château, le secours que demandoit son état. Montoni, qui rarement écoutoit la pitié, sembloit en ce moment être affamé de vengeance. Avec la cruauté d'un monstre, il ordonna pour la seconde fois, que son ennemi vaincu fût enlevé du château dans l'état où il étoit; et les environs couverts de bois, offroient à peine une chaumière

solitaire pour l'abriter pendant la nuit.

Les domestiques du comte déclarèrent qu'ils ne l'emporteroient pas, jusqu'à ce qu'il eût au moins donné quelque signe de vie. Ceux de Montoni restoient immobiles, Cavigni faisoit des représentations ; Emilie seule, supérieure aux menaces de Montoni, apporta de l'eau à Morano, et commanda aux assistans de bander sa plaie. Montoni, à la fin, sentit quelque douleur à la sienne, et se retira pour la faire visiter.

Le comte, pendant ce temps, revenoit à lui peu à peu. Le premier objet qui le frappa, lorsqu'il ouvrit les yeux, fut Emilie penchée sur lui avec l'expression d'une extrême inquiétude. Il la contempla d'un air douloureux.

J'ai mérité ceci, dit-il, mais non pas de Montoni. C'est de vous, Emilie, que je méritois une punition, et je n'en reçois que de la pitié. Il fit une pause, et ne parla qu'avec peine. Après un moment, il reprit : Il faut que je vous abandonne ; mais ce ne sera pas à Montoni. Pardonnez-moi les maux que je vous ai déjà causés. Mais pour l'infâme, sa trahison ne restera pas impunie. Emportez-moi, dit-il à ses domestiques. Je ne suis pas en état de me mettre en route. Il faut me conduire à la plus pro-

chaine chaumière. Je ne passerai pas la nuit ici, quand je devrois mourir dans le transport.

Césario proposa d'aller d'abord s'informer d'une chaumière avant de le déplacer. Mais Morano étoit trop impatient de partir. L'angoisse de son esprit paroissoit encore plus violente que n'étoit celle de sa blessure. Il rejeta dédaigneusement la proposition de Cavigni, et ne voulut point qu'on obtînt pour lui de Montoni la permission de passer la nuit au château. Césario voulut faire avancer la voiture; mais le comte le lui défendit. Je ne pourrois pas la supporter, dit-il; appelez mes domestiques, ils me transporteront à bras.

A la fin, néanmoins, Morano se calmant un peu, consentit que Césario allât d'abord préparer la chaumière. Emilie, voyant qu'il avoit repris ses sens, alloit quitter le corridor, quand un message de Montoni vint à elle pour le lui prescrire, et ajouta que, si le comte n'étoit point parti, il s'éloignât aussi-tôt. L'indignation étincela dans les regards de Morano, et colora vivement ses joues.

Dites à Montoni, reprit-il, que je m'éloignerai, quand cela me conviendra. Je quitterai ce château, qu'il lui plaît d'appeler

le sien, comme on quitte le nid d'un serpent. Mais ce n'est pas la dernière fois qu'il entendra parler de moi. Dites-lui que, si je puis l'empêcher, je ne laisserai pas un autre meurtre sur sa conscience.

— Comte Morano, savez-vous ce que vous dites? dit Cavigni.

— Oui, signor, je sais bien ce que je dis, et il entendra ce que je veux dire. Sa conscience, sur ce point, secondera son intelligence.

— Comte Morano, dit Verezzi, qui jusques-là observoit en silence, osez encore insulter mon ami, et je vous plonge mon épée dans le cœur.

— Cette action seroit digne de l'ami d'un infâme, dit Morano. Et la violence de son indignation le fit soulever des bras de ses serviteurs. Mais cette énergie ne fut que momentanée : il retomba épuisé par cet effort. Les gens de Montoni retenoient alors Verezzi, qui sembloit disposé à remplir sa menace. Cavigni, moins dépravé que lui, tâchoit de le faire sortir. Emilie, qu'une vive compassion avoit jusqu'alors retenue, se retiroit en ce moment avec une nouvelle terreur; la voix de Morano l'arrêta. Il fit un geste foible, et lui demanda de s'approcher plus près. Elle avança d'un pas ti-

mide ; mais la langueur qui décomposoit tous les traits du blessé, excita son extrême pitié, et vainquit toute sa terreur.

Je vous quitte pour toujours, lui dit-il ; peut-être ne vous verrai-je plus. Je voudrois, Emilie, emporter mon pardon. Le dirai-je ? je voudrois emporter jusqu'à votre bienveillance.

— Recevez ce pardon, dit Emilie, et les vœux bien sincères que je fais pour votre heureuse guérison.

— Et seulement pour ma guérison ! dit Morano en soupirant. — Pour votre bonheur, ajouta Emilie.

— Peut-être devrois-je être content, reprit-il, je n'en mérite pas davantage. Mais j'ose vous le demander, Emilie, pensez à moi ; oubliez mon offense, et rappelez-vous seulement toute la passion qui la causa. Je voudrois vous demander, hélas ! des choses impossibles : je voudrois vous demander de m'aimer. A ce moment où je vous quitte, et peut-être pour jamais ; à ce moment où je suis à peine à moi-même ; Emilie, puissiez-vous ne jamais connoître les tourmens qu'une passion fait souffrir ! mais que dis-je ? oh ! si jamais vous les sentiez, que moi seul j'en sois l'objet.

Emilie paroissoit impatiente de s'éloi-

gner. Je vous prie, comte, dit-elle, songez à votre sûreté, et ne restez pas plus longtemps : je tremble des conséquences de l'emportement de Verezzi et du ressentiment de Montoni, s'il apprenoit que vous êtes ici.

Le visage de Morano se couvrit de rougeur, ses yeux étincelèrent ; mais il sembla s'efforcer de vaincre son émotion, et répliqua d'une voix plus calme : Vous prenez intérêt à ma sûreté, j'en prendrai soin et je sortirai d'ici ; mais avant que je me retire, laissez-moi entendre de vous que vous faites des vœux pour moi; et en disant ces mots, il la regarda d'un air tendre et affligé.

Emilie en renouvela l'assurance ; il prit sa main qu'elle retiroit à peine, et la porta jusqu'à ses lèvres. Adieu, comte Morano, dit Emilie : elle alloit se retirer, quand un second message arriva de la part de Montoni : elle conjura Morano, s'il vouloit conserver sa vie, de quitter à l'instant le château. Il la regarda en silence avec l'air du désespoir. Elle n'eut pas le temps de réitérer ses instances, et n'osant pas désobéir au second ordre de Montoni, elle sortit pour l'aller trouver.

Il étoit au salon de Cèdre qui joignoit la

grande salle, couché sur un sofa; il souffroit tellement de sa blessure, que peu de personnes y eussent mis autant de courage. Sa physionomie sévère, mais froide, exprimoit la noirceur de la vengeance, mais aucun symptôme de douleur. Dans tous les temps il avoit méprisé toutes les douleurs physiques, et ne cédoit jamais qu'aux crises violentes de son ame. Il étoit entouré du vieux Carlo et du signor Bertolini; mais madame Montoni n'étoit pas avec lui.

Emilie trembloit en approchant : elle reçut une forte réprimande pour n'avoir pas obéi à ses ordres, et elle vit bien qu'il attribuoit sa station dans le corridor, à des motifs dont son ame pure n'avoit pas même conçu l'idée.

C'est un exemple du caprice des femmes, dit-il, et j'aurois dû le prévoir. Vous rejetiez obstinément le comte, pendant que je le favorisois; vous le favorisez au moment où je le congédie.

Je ne vous comprends pas, dit Emilie surprise; vous ne prétendez sûrement pas que le comte, en visitant la double chambre, ait été approuvé par moi.

Je ne réponds pas à cela, dit Montoni; mais certainement un intérêt plus qu'ordinaire vous a fait si chaudement plaider en

sa faveur, et cela seul vous a retenue si long-temps en sa présence, malgré mes défenses réitérées ; en la présence d'un homme que, jusques-là, vous évitiez scrupuleusement.

— Je crains, monsieur, dit Emilie, qu'un intérêt plus qu'ordinaire ne m'ait effectivement retenue ; j'ai tout lieu de croire aujourd'hui que la pitié est quelque chose d'extraordinaire. Mais comment aurois-je pu seule, comment aurois-je pu être témoin du déplorable état du comte, et ne pas chercher à le soulager ? Vous seul peut-être en auriez eu le courage.

Vous ajoutez l'hypocrisie au caprice, dit Montoni en fronçant le sourcil : vous vous livrez à la satire ; mais avant de vous permettre de gouverner les autres, songez à bien apprendre à pratiquer les vertus qu'on exige des femmes, la sincérité, la modestie et l'obéissance.

Emilie qui s'étoit toujours efforcée de conformer sa conduite à la plus stricte délicatesse, et dont l'esprit concevoit si bien non-seulement tout ce qui est juste en morale, mais tout ce qui embellit le caractère d'une femme, fut choquée de ces paroles. Le moment d'après, son cœur se réjouit, dans la certitude d'avoir mérité une louange et

non pas une censure ; elle garda fièrement le silence. Montoni, qui connoissoit toutes les nuances de son esprit, n'ignoroit pas combien son reproche lui seroit sensible, mais il étoit totalement étranger aux secours que donne une conscience pure. Il n'avoit pas prévu l'énergie de ce sentiment qui, dans ce moment émoussoit la satire, et se tournant alors vers un domestique qui entroit, il s'informa si Morano étoit parti ; l'homme répondit qu'on le transportoit sur un matelas à la chaumière voisine. Montoni parut s'appaiser ; et quand Ludovico vint annoncer que Morano étoit hors du château, il dit à Emilie qu'elle pouvoit se retirer.

Elle s'éloigna volontiers de sa présence ; mais la pensée de rester toute la nuit dans une chambre, dont la porte pouvoit s'ouvrir à tout le monde, lui fit alors plus de frayeur que jamais. Elle se détermina à frapper chez madame Montoni, et à demander qu'il lui fût permis de retenir Annette.

En approchant de la grande galerie elle entendit des voix qui sembloient disputer ; et prompte alors à s'effrayer, elle s'arrêta pour les entendre ; elle reconnut bientôt Cavigni qui étoit avec Verezzi, et l'espoir de les concilier la fit avancer aussi-tôt. Ils

étoient seuls : Verezzi étoit enflammé de colère, quoique l'objet de sa fureur ne fût plus alors sous ses yeux ; il sembloit exiger que Cavigni la partageât, et celui-ci paroissoit le prier plutôt que discuter contre lui.

Verezzi protestoit qu'il alloit à l'instant informer Montoni de l'insulte que Morano lui avoit faite, et sur-tout de l'accusation de meurtre qu'il avoit lancée contre lui.

On ne doit pas faire attention, dit Cavigni, aux injures d'un homme en colère, il ne faut pas les écouter ; votre opiniâtreté leur sera funeste à tous deux : nous avons à présent de plus sérieux intérêts que ceux d'une vengeance à poursuivre.

Emilie joignit ses prières aux argumens de Cavigni, et ils réussirent enfin à détourner Verezzi de ses projets.

En approchant de l'appartement de sa tante, Emilie le trouva fermé ; bientôt il fut ouvert par madame Montoni elle-même.

On peut se souvenir qu'Emilie, peu d'heures avant, s'étoit glissée dans la chambre à coucher de sa tante, mais c'étoit par une petite porte. Le calme de madame Montoni lui fit juger qu'elle ignoroit l'accident de son époux ; elle voulut le lui raconter, et

commença avec une extrême précaution ; sa tante l'interrompit en lui disant qu'elle savoit tout.

Emilie savoit par elle-même qu'elle avoit peu de raisons pour aimer Montoni, mais elle ne la croyoit pas capable d'une aussi complète indifférence. Elle obtint la permission d'emmener Annette dans sa chambre, et elle s'y retira aussi-tôt.

Une trace de sang, qui marquoit le corridor, conduisoit droit à son appartement ; et sur la place où le comte Morano avoit combattu, le carreau en étoit tout couvert. Emilie frissonna, et se soutint sur Annette en y passant ; elle voulut en arrivant, puisque la porte de l'escalier avoit été ouverte, et qu'Annette étoit avec elle, examiner l'issue de cet escalier ; à cette circonstance tenoit essentiellement sa tranquillité. Annette, moitié curieuse, moitié effrayée, consentit volontiers à descendre ; mais en se rapprochant elles retrouvèrent la porte verrouillée par-dehors, et tout ce qu'elles purent faire fut de l'assurer en dedans, en y plaçant les meubles les plus lourds qu'il leur fut possible de remuer. Emilie alla se mettre au lit, et Annette resta sur une chaise près de la cheminée, où quelques charbons fumoient encore.

CHAPITRE II.

Il est nécessaire de rapporter maintenant quelques circonstances, dont le brusque départ de Venise et la suite rapide d'événemens qui se succédèrent au château, n'avoient pas permis de s'occuper.

Le matin même de ce départ, Morano, à l'heure convenue, se rendit à la maison de Montoni, pour y recevoir son épouse. Il fut un peu surpris du silence et de la solitude des portiques, que remplissoient ordinairement les domestiques de Montoni; mais sa surprise bientôt fit place au comble de l'étonnement, et cet étonnement à la rage, quand une vieille femme ouvrit la porte, et dit à ses serviteurs que son maître, sa famille et toute sa maison, avoient quitté Venise de très-bonne heure, pour aller en Terre-Ferme. N'en pouvant croire ses gens, il sortit de sa gondole, et courut dans la salle pour en apprendre davantage. La vieille femme, qui seule avoit le soin de la maison, persista dans son histoire, et la solitude des appartemens déserts le convainquit de la vérité. Il la saisit d'un air terrible; il sembloit en vouloir faire le premier objet de sa vengeance. Il lui fit

mille questions à-la-fois, et toutes accompagnées de gestes si furieux, qu'elle se trouva hors d'état d'y répondre. Il la quitta soudain, et parcourut les vestibules avec le désordre d'un insensé, maudissant à-la-fois Montoni et sa propre extravagance.

Quand la bonne femme se vit en liberté, et se fut remise de sa frayeur, elle lui conta tout ce qu'elle savoit; c'étoit, à la vérité, bien peu de chose, mais assez pour apprendre à Morano que Montoni étoit allé à son château des Apennins. Il l'y suivit, aussitôt que ses gens eurent achevé ses préparatifs. Un ami l'accompagnoit, ainsi qu'un grand nombre de domestiques. Il étoit décidé à obtenir Emilie, ou à faire tomber sur Montoni toute sa vengeance. Quand son esprit fut remis de sa première effervescence, et que ses idées se furent éclaircies, sa conscience lui suggéra certains souvenirs, qui expliquoient assez toute la conduite de Montoni. Mais comment ce dernier auroit-il pu soupçonner une intention que lui seul connoissoit, et qu'il ne pouvoit deviner? Sur ce point, néanmoins, il avoit été trahi par l'intelligence sympathique qui existe, pour ainsi dire, entre les ames peu délicates, et qui fait juger à un homme ce qu'un autre doit faire dans une circons-

tance donnée. C'est ce qui étoit arrivé à Montoni. Il avoit acquis, à la fin, la preuve irrécusable de ce que déjà il soupçonnoit; c'est que la fortune de Morano, au lieu d'être considérable, comme d'abord il l'avoit cru, étoit, au contraire, en assez mauvais état. Montoni n'avoit favorisé ses prétentions que par des motifs personnels, par orgueil, par avarice. Une alliance avec un noble vénitien auroit sûrement satisfait l'un, et l'autre spéculoit sur les propriétés d'Emilie, en Gascogne, qu'on devoit lui abandonner le jour même de son mariage. Il avoit, dès le premier moment, suspecté en quelque chose le dérangement et la folie du comte; mais c'étoit seulement à la veille des noces projetées qu'il s'étoit convaincu de sa ruine. Il n'hésita pas à conclure que Morano le frustroit sûrement des propriétés d'Emilie, et cette pensée ne fut plus un doute quand, après être convenus de signer le traité la nuit même, le comte manqua à sa parole. Un homme aussi peu réfléchi, aussi distrait que Morano, dans un moment où ses noces l'occupoient, avoit bien pu oublier un pareil engagement, sans que ce fût à dessein; mais Montoni n'hésita point à l'expliquer dans ses propres idées. Après avoir attendu long-temps l'arrivée du

comte, il avoit commandé à tous ses gens d'être prêts au premier signal. En se pressant de gagner Udolphe, il vouloit soustraire Emilie à toutes les recherches de Morano, et rompre cette affaire sans s'exposer à aucune altercation. Si le comte, au contraire, n'avoit, comme il les appeloit, que des prétentions honorables, il suivroit sans doute Emilie, et signeroit l'écrit projeté. Avec cette condition, l'intérêt de Montoni pour elle étoit si nul, qu'il l'auroit sacrifiée sans scrupule aux desirs d'un homme ruiné, dans l'unique vue de s'enrichir lui-même. Il s'abstint néanmoins de lui dire un seul mot sur les motifs de son départ, dans la crainte qu'une autre fois un rayon d'espérance ne la rendît moins traitable.

C'est par ces considérations qu'il avoit soudain quitté Venise; et par des considérations opposées, Morano l'avoit poursuivi à travers les précipices de l'Apennin. Quand on annonça son arrivée, Montoni, ne doutant pas qu'il ne vînt accompagner sa promesse, se hâta de le recevoir; mais la rage, les expressions, le maintien de Morano lorsqu'il entra, le détrompèrent au moment même. Montoni expliqua en partie les raisons de son brusque départ, et le comte persistant à demander Emilie, accabla Mon-

toni de reproches, sans parler de l'ancien traité.

Montoni, à la fin, las de cette dispute, en remit la conclusion au lendemain, et Morano se retira avec quelque espérance sur l'apparente indécision de Montoni : néanmoins quand, au milieu du silence de sa chambre, il se rappela leur entretien, son caractère et les exemples de sa duplicité, le peu d'espoir qu'il conservoit, l'abandonna, et il résolut de ne pas perdre l'occasion d'obtenir autrement Emilie. Il appela son valet de confiance, lui dit son dessein, et le chargea de découvrir parmi les domestiques de Montoni quelqu'un qui voulût consentir à seconder l'enlèvement d'Emilie : il s'en remettoit au choix et à la prudence de son agent; ce n'étoit pas à tort. Celui-ci découvrit un homme que Montoni dernièrement avoit traité avec rigueur, et qui ne songeoit qu'à le trahir. Cet homme conduisit Césario autour du château, et par un passage secret, l'introduisit à l'escalier : il lui indiqua ensuite un chemin plus court dans le bâtiment, et lui donna les clefs qui pouvoient favoriser sa retraite. L'homme fut d'avance bien récompensé de sa peine, et l'on a vu comment la trahison du comte avoit été récompensée.

Le vieux Carlo, pendant ce temps, avoit surpris deux domestiques de Morano; ils avoient eu ordre d'attendre avec la voiture dehors des murs; ils se communiquoient leur surprise du départ subit et secret de leur maître. Le valet-de-chambre ne leur avoit confié du dessein de Morano que ce qu'ils en devoient exécuter : cependant ils formèrent des soupçons, ils s'amusèrent à s'en faire part, et Carlo en tira d'exactes conséquences. Avant de hasarder sa découverte auprès de Montoni, il s'efforça d'en recueillir d'autres renseignemens; il se plaça, pour cet effet, avec un de ses camarades, à la porte du corridor d'Emilie : il n'y fut pas long-temps inutilement, quoique les aboiemens du chien eussent une fois pensé le découvrir. Bien assuré que Morano étoit dans la chambre, il avoit écouté une partie de la conversation, et certain de ses projets, il fut donner l'alarme à Montoni, et décida ainsi la délivrance d'Emilie.

Montoni le lendemain fut comme à l'ordinaire; il avoit seulement le bras soutenu par une écharpe : il fit le tour des remparts, et visita ses ouvriers : il en demanda un plus grand nombre, et revint au château, où des nouveaux-venus l'attendoient. On les mena dans un appartement séparé, où

Montoni s'enferma avec eux pendant près d'une heure. On fit ensuite appeler Carlo ; on lui ordonna de conduire les étrangers à des chambres, destinées jadis aux officiers de la maison, et de leur procurer les rafraîchissemens nécessaires. Quand il eut exécuté cet ordre, Carlo revint auprès de son maître.

Pendant ce temps, le comtè se trouvoit sous le chaume, dans les forêts de la vallée, accablé d'une double souffrance, et méditant une vengeance profonde contre Montoni. Son serviteur, qu'il avoit dépêché à la ville la plus voisine, qui étoit encore fort éloignée, ne revint que le lendemain avec un chirurgien. Le docteur refusa de s'expliquer avant d'avoir suivi les progrès de la blessure; il fit prendre au malade une potion calmante, et resta près de lui pour juger de son effet.

Emilie, tout le reste d'une nuit si troublée, avoit cependant dormi en repos. A son réveil elle se rappela qu'enfin elle étoit délivrée des persécutions de Morano ; elle se sentit soulagée subitement d'une grande partie des maux qui, depuis long-temps, pesoient sur elle. Tout ce qui l'affligeoit encore, venoit des ouvertures qu'avoit jetées Morano sur les vues de Montoni ; il

avoit dit que ses projets ne pouvoieut se concevoir, mais qu'ils étoient terribles. Pendant qu'il le disoit, elle avoit presque imaginé qu'il le faisoit à dessein de la déterminer à implorer sa protection ; mais ces assertions lui avoient fait une impression profonde. Le caractère, la première conduite de Montoni, n'étoient pas propres à l'effacer. Elle essaya de réprimer son penchant à anticiper sur les malheurs : elle se détermina à respirer quelques momens, puisque l'objet de ses craintes actuelles se trouvoit enfin écarté. Pour en éloigner la pensée, elle chercha ses crayous, se mit à une fenêtre, et contempla le paysage pour y choisir un point de vue.

Ainsi occupée, elle reconnut sur les remparts les hommes nouvellement arrivés au château. La vue de ces étrangers la surprit, mais plus encore leur extérieur. Il y avoit une singularité dans leur costume, une fierté dans leurs regards, qui captiva son attention. Elle se retira de la fenêtre pendant qu'ils passoient au-dessous ; mais elle s'y remit pour les mieux observer. Leurs figures s'accordoient si bien avec l'aspérité de toute la scène, que pendant qu'ils regardoient le château elle les dessinoit en bandits et les plaça dans son tableau. Quand il fut ter-

miné, elle s'étonna de l'effet de son groupe ; mais elle avoit seulement copié la nature.

Carlo ayant procuré à ces hommes les rafraîchissemens nécessaires dans l'appartement indiqué, revint près de Montoni, comme il en avoit reçu l'ordre. Celui-ci vouloit découvrir quel étoit le domestique de qui, la nuit précédente, Morano avoit reçu les clefs ; mais Carlo, trop fidèle à son maître pour souffrir paisiblement qu'on pût lui nuire, n'auroit pas dénoncé son camarade à la justice elle-même. Il assura qu'il l'ignoroit, et que l'entretien des deux domestiques étrangers ne lui avoit pas appris autre chose que le complot.

Les soupçons de Montoni tombèrent naturellement sur le portier. Il lui fit ordonner de venir ; Carlo hésita, et fut le chercher à pas lents.

Bernardin, le portier, nia l'accusation avec tant d'assurance et d'audace, que Montoni lui-même douta qu'il fût coupable, sans pouvoir le croire innocent. Cet homme enfin sortit de sa présence ; et quoiqu'il fût le véritable auteur de ce complot, il eut l'art d'échapper à toute espèce de conviction.

Montoni se rendit à l'appartement de son épouse. Emilie ne tarda pas à l'y joindre ;

elle les trouva dans une violente contestation ; elle vouloit se retirer quand sa tante la rappela, et prétendit qu'elle fût présente.
— Vous serez témoin, dit-elle, de ma résistance. Maintenant, monsieur, répétez le commandement auquel j'ai si souvent refusé d'obéir.

Montoni se retourna, et prenant un visage sévère, il enjoignit à Emilie de se retirer sur-le-champ. Sa tante insista pour qu'elle ne partît point. Emilie desiroit échapper au spectacle d'une pareille querelle, elle desiroit de servir sa tante, mais elle désespéroit d'appaiser Montoni, dans les regards duquel se peignoit en trait de feu la violente tempête de son ame.

— Sortez, dit-il d'une voix de tonnerre. Emilie obéit, et se retira sur le rempart où les étrangers n'étoient plus. Elle médita sur le malheureux mariage qu'avoit fait la sœur de son père, et sur l'horreur de sa propre situation, dont la ridicule imprudence de sa tante étoit aussi devenue la cause. Elle eût bien voulu lui porter autant de respect que d'attachement, mais la conduite de madame Montoni avoit toujours rendu cet effort impossible. Le bon cœur d'Emilie étoit pourtant pénétré de sa détresse, et la pitié qu'elle ressentoit lui faisoit oublier

les torts dont elle avoit à se plaindre.

Pendant qu'elle se promenoit ainsi sur le rempart, Annette parut à la porte de la salle, et regardant avec précaution, s'avança pour la joindre.

— Ma chère demoiselle, je vous cherche dans tout le château, dit-elle : si vous voulez me suivre, je vous montrerai un tableau.

—Un tableau! s'écria Emilie en frémissant.

— Oui, mademoiselle, un portrait de l'ancienne dame de ce château. Le vieux Carlo vient de me dire que c'étoit elle, et je pensois que vous seriez curieuse de la voir. Quant à ma maîtresse, vous savez, mademoiselle, qu'on ne peut pas lui parler de cela.

— Ainsi, dit Emilie, vous en parlez donc à tout le monde ?

— Oui, mademoiselle ; que faire ici, à moins que d'y parler ? Si j'étois dans un cachot, et qu'on me laissât parler, ce seroit du moins un peu de consolation : oui, je voudrois parler, quand ce ne seroit qu'aux murailles. Mais, venez, mademoiselle, ne perdons point de temps, il faut que je vous montre le tableau.

—Est-il voilé, dit Emilie après un moment de silence ?

— Ma chère demoiselle, reprit Annette en regardant Emilie, pourquoi donc pâlissez-vous ? Vous vous trouvez incommodée ?

—Non, Annette, je me trouve fort bien ; mais je n'ai aucun desir de voir ce tableau, vous pouvez aller dans la salle.

— Quoi ! mademoiselle, ne pas voir la dame du château, la dame qui disparut si étrangement? Oh bien ! pour moi, j'aurois franchi toutes les montagnes pour voir un semblable portrait. Pour vous dire au fond ce que je pense, il n'y a que cette histoire singulière qui puisse me soutenir dans ce vieux château, et pourtant d'y penser je sens que je frissonne.

—Vous, Annette, vous aimez le merveilleux ; mais savez-vous que, si vous n'y prenez garde, vous en viendrez à toutes les misères de la superstition ?

Annette auroit pu sourire à son tour de la sage remarque d'Emilie. Emilie trembloit aussi bien qu'elle aux terreurs les plus idéales, et prenoit un ardent intérêt aux circonstances mystérieuses de cette histoire. Annette la pressa de nouveau.

— Êtes-vous sûre que c'est un tableau ? dit Emilie. L'avez-vous vu ? est-il voilé?

— Sainte vierge Marie ! mademoiselle,

oui, non et oui. Je suis sûre que c'est un tableau. Je l'ai vu. Il n'est pas voilé.

Le ton, l'air de surprise avec lesquels tout cela fut dit, rappelèrent à Emilie sa prudence ordinaire; un sourire dissimula son émotion. Elle dit à Annette de la conduire à son tableau. Il étoit dans une chambre mal éclairée, voisine de celle où se tenoient les domestiques. Il s'y trouvoit d'autres portraits couverts, comme celui-là, de poussière et de toiles d'araignées.

— Le voilà, mademoiselle, dit Annette d'une voix basse et en le montrant. Emilie s'avança et regarda le tableau. Il représentoit une dame à la fleur de l'âge et de la beauté. Les traits en étoient nobles, réguliers, pleins d'une expression forte, mais non pas de cette séduisante douceur que vouloit trouver Emilie, et de cette mélancolie pensive qu'elle aimoit à rencontrer. C'étoit une physionomie qui parloit mieux le langage de la passion que celui d'un vrai sentiment; une fierté impatiente sous le poids du malheur, mais non pas la tristesse tranquille d'un esprit qui gémit, et qui pourtant se résigne.

— Combien s'est-il passé d'années, dit Emilie, depuis que cette dame a disparu?

— Vingt ans, mademoiselle, ou environ,

à ce qu'ils disent. Je sais qu'il y a long-temps.

Emilie continuoit à examiner le portrait.

— Je pense, reprit Annette, que monsieur devroit le placer dans une plus belle chambre que celle-ci. A mon avis, le portrait de la dame dont il tient ses richesses devroit être logé dans l'appartement d'honneur. Mais il peut avoir quelque raison pour ce qu'il fait; et bien des gens prétendent qu'il a perdu ses richesses tout aussi bien que la reconnoissance. Chut, mademoiselle, pas un mot de cela, ajouta promptement Annette en mettant un doigt sur sa bouche. Mais Emilie étoit trop absorbée pour entendre ce qu'elle avoit dit.

— C'étoit une belle dame assurément, continua Annette, et monsieur pourroit, sans rougir, le faire porter au grand appartement où se trouve le tableau voilé. Emilie se retourna. Mais quant à cela, on ne l'y verroit pas mieux qu'ici; j'en trouve toujours la porte fermée.

— Sortons d'ici, dit Emilie, et laissez-moi, Annette, vous le recommander encore. Soyez très-réservée dans vos discours, et ne laissez pas soupçonner que vous sachiez la moindre chose au sujet de ce tableau.

— Sainte mère de Dieu! cria Annette, ce n'est pas un secret. Tous les domestiques l'ont bien vu.

Emilie tressaillit. — Comment cela se peut-il, dit-elle. L'avoir vu! Quand? Comment?

— Ma chère demoiselle, il n'y a rien de surprenant. Nous avons tous un peu plus de curiosité que vous n'en avez vous-même.

— Vous m'aviez dit, à ce que je croyois, dit Emilie, que la porte en étoit fermée?

— Si cela étoit, mademoiselle, dit Annette en regardant de tous côtés, comment aurions-nous pu entrer?

— Oh! vous parlez de ce tableau-ci, dit Emilie en se calmant. Venez, Annette. Je ne vois plus rien qui soit digne d'attention; il faut sortir.

Emilie, en rentrant chez elle, vit Montoni descendre dans la salle. Elle retourna au cabinet de sa tante, qu'elle trouva seule et tout en pleurs. La douleur et le ressentiment luttoient sur sa physionomie. L'orgueil jusqu'à ce moment avoit retenu ses plaintes. Jugeant d'Emilie par elle-même, et ne pouvant se dissimuler ce que méritoit d'elle l'indignité de son traitement, elle croyoit que ses chagrins exciteroient bien

plutôt la joie de sa nièce qu'aucun sentiment de sympathie. Elle pensoit qu'elle la mépriseroit, et sûrement ne la plaindroit pas. Mais elle connoissoit mal la bonté d'Emilie. Son cœur oublioit les injures quand son ennemi étoit malheureux. Les peines des autres, quelles qu'elles fussent, trouvoient en elle une compassion inaltérable ; et tout ce que la passion ou le préjugé avoient pu laisser dans son esprit, s'évanouissoit comme autant de nuages au prompt mouvement de sa bienveillance.

Les peines de madame Montoni l'emportèrent enfin sur son orgueil. Quand Emilie étoit entrée le matin, elle les auroit dévoilées toutes, si son époux ne l'eût prévenue, et dans ce moment où sa présence ne la contraignoit plus, elle exhala ses plaintes amères.

— O Emilie ! s'écria-t-elle, je suis la plus malheureuse des femmes ! Je suis traitée d'une manière cruelle ! Qui l'eût prévu, quand j'avois devant moi une si belle perspective, que j'éprouverois un si affreux destin ? Qui l'eût pensé, quand j'épousai un homme comme M. Montoni, que j'empoisonnois toute ma vie ? Il n'est aucun moyen de juger le meilleur parti qu'on ait à prendre ; il n'en est point pour reconnoître un

bien solide. Les plus flatteuses espérances nous abusent. Les plus sages y sont trompés. Qui eût prévu, quand j'épousai monsieur Montoni, que je me repentirois de ma générosité?

Emilie pensoit bien qu'elle auroit pu le prévoir; mais ce n'étoit pas une idée de malignité. Elle s'assit près de sa tante, prit sa main; et de cet air compatissant qui indiqueroit un ange gardien, elle lui parla dans l'accent le plus tendre. Tous ses discours ne calmoient point madame Montoni. Impatiente de parler, elle ne vouloit rien entendre. Elle avoit besoin de se plaindre encore plus que d'être consolée; et ce fut seulement par ses exclamations qu'Emilie en connut la cause particulière.

— Homme ingrat! dit madame Montoni, il m'a trompée de toute manière. Il a su m'arracher à ma patrie, à mes amis; il m'enferme dans ce vieux château, et il pense me forcer à plier à tous ses desseins! Il verra bien qu'il s'est trompé; il verra bien qu'aucune menace ne peut m'engager à.... Mais qui donc l'auroit cru? qui l'auroit supposé, qu'avec son nom, son apparente richesse, cet homme n'avoit aucune fortune? non, pas un sequin qui lui appartînt! J'avois fait pour le mieux: je le croyois

un homme d'importance ; je lui croyois de grandes propriétés. Autrement l'aurois-je épousé? ingrat, perfide mortel! Elle s'arrêta pour respirer.

— Ma chère tante, calmez-vous, dit Emilie ; M. Montoni est peut-être moins riche que vous n'aviez sujet de le croire, mais certainement il n'est pas pauvre. Ce château, la maison de Venise sont à lui. Puis-je vous demander quelles sont les circonstances qui vous affligent plus particulièrement ?

— Quelles circonstances, s'écria madame Montoni en colère ! quoi, cela n'est-il pas suffisant ? Depuis long-temps ruiné au jeu, il a encore perdu tout ce que je lui avois donné ; il prétend aujourd'hui que je lui livre mes contrats. Il est heureux pour moi que la plus grande partie de mes biens se trouve tout entière à mon nom : il veut les fondre aussi, et se jeter dans un infernal projet, dont lui seul peut comprendre l'idée ; et.... et.... tout cela n'est-il pas suffisant ?

— Assurément, dit Emilie ; mais rappelez-vous, madame, que je l'ignorois absolument.

— Et n'est-il pas bien suffisant, reprit sa tante, que sa ruine soit absolue, qu'il

soit écrasé de dettes, tellement que ni ce château, ni la maison de Venise ne lui resteroient, si ses dettes honorables ou déshonorantes se trouvoient payées ?

— Je suis affligée de ce que vous me dites, dit Emilie.

— Et n'est-il pas bien suffisant, interrompit madame Montoni, qu'il m'a traitée avec cette négligence, avec cette cruauté, parce que je lui refusois mes contrats ; parce qu'au lieu de trembler à ses menaces, je l'ai défié avec résolution, et lui ai reproché une si honteuse conduite ? je l'ai pendant long-temps soufferte avec douceur. Vous savez bien, ma nièce, si jamais un mot de plainte m'est échappé jusqu'à présent ; une franchise comme la miénne, abusée ! moi, dont le seul tort est une trop grande bonté, une générosité trop facile ! je me vois enchaînée pour la vie à ce vil, perfide et cruel monstre !

— Le défaut de respiration obligea madame Montoni à s'arrêter. Si quelque chose en ce moment eût pu faire sourire Emilie, ç'auroit été sans doute le ton et l'accent de sa tante ; la véhémence de ses gestes, et celle de ses mouvemens alloit presque jusqu'au burlesque. Emilie vit que ses malheurs n'admettoient point de consolation

réelle, et méprisant les phrases communes, elle aima mieux garder le silence ; mais madame Montoni jalouse de toute son importance, prit ce silence pour celui de l'indifférence ou du mépris, et reprocha à Emilie l'oubli de ses devoirs et le manque de sentiment.

Oh ! comme je me défiois de cette sensibilité si vantée quand on la mettroit à l'épreuve! reprit-elle ; je savois bien qu'elle ne vous enseigneroit ni tendresse, ni affection pour des parens qui vous ont traitée comme leur fille.

— Pardonnez-moi, madame, dit Emilie avec douceur ; je me vante peu, et si je le faisois, je ne me vanterois pas de ma sensibilité, c'est un don peut-être plus à craindre qu'à desirer.

— C'est à merveille, ma nièce, je ne disputerai point avec vous ; mais comme je le disois, Montoni m'a menacée avec violence, si je refuse plus long-temps de lui signer l'abandon de mes contrats, c'étoit le sujet de notre contestation quand vous êtes entrée ce matin. Je suis maintenant déterminée ; nul pouvoir sur la terre ne pourra m'y contraindre ; je n'endurerai point tous ces procédés de sang-froid ; il apprendra de moi ce que c'est que son caractère : je lui dirai

tout ce qu'il mérite, en dépit de sa menace et de sa férocité.

— Emilie profita d'un moment de repos pour parler à son tour : Madame, dit-elle, vous ne feriez que l'irriter sans aucune nécessité ; ne provoquez pas au moins le cruel traitement que vous craignez de lui.

— Tout m'est égal, répliqua madame Montoni, je ne m'y soumettrai jamais ; vous me conseilleriez, je suppose, de me dessaisir de mes contrats ?

— Non, madame, ce n'est pas précisément ce que j'entends.

— Qu'entendez-vous ?

— Vous parliez d'adresser des reproches à M. Montoni, dit Emilie en hésitant. — Ne mérite-t-il pas des reproches? reprit sa tante.

— Bien certainement il en mérite : mais seroit-il prudent à vous, madame, de lui en faire ?

— Prudent, s'écria madame Montoni ! il est bien temps de parler de prudence quand on se voit menacé d'une violence inouie.

— C'est pour éviter cette violence que la prudence est nécessaire, dit Emilie.

— De prudence ! continua madame Montoni sans l'écouter : de prudence envers un homme qui, [illegible] scrupule, rompt avec moi

jusqu'aux liens de l'humanité, et c'est à moi de considérer la prudence dans ma conduite à son égard ! Je n'aurai pas une telle bassesse.

— C'est pour votre intérêt et non pour celui de M. Montoni, dit Emilie modestement, qu'il seroit à propos de consulter la prudence. Vos reproches, quoique justes, ne le puniront sûrement pas, et pourront le porter à de plus redoutables excès.

— Quoi ! il faudroit me soumettre à tout ce qu'il me commande ! vous voudriez que je fusse à ses pieds, et que je lui rendisse grace de sa cruauté ! vous voudriez que je donnasse mes contrats ?

— Combien, madame, je me fais mal comprendre ! dit Emilie ; je ne suis pas en état de vous offrir un conseil sur un point aussi important que le dernier ; mais souffrez que je vous le dise : si vous consultez votre repos, cherchez à toucher M. Montoni, plutôt que de l'irriter par vos reproches.

— Le toucher ! Je vous l'ai dit, ma nièce, cela n'est pas possible, et je dédaigne de l'essayer.

— Emilie fut choquée de l'obstination et des fausses idées de madame Montoni ; mais non moins touchée de ses souffrances, elle

cherchа quelque circonstance consolante, dont elle pût se servir pour les adoucir. Votre situation, madame, dit Emilie, est moins désespérée peut-être que vous ne pensez. M. Montoni peut vous peindre ses affaires en plus mauvais état qu'elles ne sont réellement, pour exagérer, démontrer le besoin qu'il a de vos contrats; d'ailleurs, tant que vous les garderez ils vous offriront une ressource, si la future conduite de votre mari vous obligeoit enfin à vous séparer de lui.

— Madame Montoni l'interrompit impatiemment. Insensible, cruelle fille! s'écria-t-elle : vous voulez donc me persuader que je n'ai pas sujet de me plaindre? que mon mari est dans une position brillante, que mon avenir est consolant, que mes douleurs sont puériles, romanesques, ainsi que les vôtres? Etranges consolations! me persuader que je suis hors de sens et de sentiment, parce que vous n'avez aucun sentiment vous-même. J'imaginois ouvrir mon cœur à une personne compatissante qui sympathiseroit avec mes peines; mais, je le vois trop, les gens à sentimens ne savent sentir que pour eux seuls. Retirez-vous.

Emilie, sans lui répliquer, s'éloigna dans le même moment, avec un mélange de pitié

et de mépris. A peine se vit-elle seule, qu'elle céda aux pénibles réflexions que lui faisoit naître l'état de sa tante. La conversation de Valancourt avec l'Italien lui revint encore dans la tête : ses ouvertures relativement à la fortune de Montoni se trouvoient alors justifiées ; celles qui regardoient son caractère, paroissoient ne l'être pas moins ; mais les circonstances particulières qui se lioient à la réputation de Montoni, et qu'avoit effleurées l'Italien, rien encore ne les expliquoit. Sa propre observation, les paroles du comte Morano, l'avoient bien convaincue que la fortune de Montoni répondoit mal aux apparences, et pourtant le discours de sa tante la frappoit encore d'étonnement. Elle voyoit le faste de Montoni, le nombre de ses valets, ses dépenses nouvelles pour les fortifications ; la réflexion augmenta ses incertitudes sur le sort de madame Montoni et le sien. Plusieurs des assertions de Morano, qui la nuit précédente lui paroissoient dictées par l'intérêt ou par le ressentiment, se retracèrent à sa mémoire avec la force de la conviction : elle ne pouvoit douter que Montoni ne l'eût promise au comte pour un prix pécuniaire. Son caractère, ses besoins, confirmoient cette opinion, et tout annonçoit bien qu'on

la destinoit aujourd'hui à quelque acheteur plus opulent.

Au milieu des reproches que Morano avoit adressés à Montoni, le comte avoit dit qu'il ne quitteroit pas le château que Montoni *osoit appeler le sien*, et qu'il ne lui laisseroit pas, s'il le pouvoit, *un autre meurtre* sur la conscience. De pareilles ouvertures pouvoient bien, il est vrai, n'avoir d'autre origine que la passion du moment; mais Emilie, maintenant, étoit portée à les croire très-sérieuses : elle frémissoit de se voir entre les mains d'un homme qui pouvoit les mériter. Considérant enfin que toutes ces réflexions ne changeroient rien à son sort, ne lui donneroient pas plus de courage pour le supporter, elle essaya de se distraire, et tira de sa bibliothèque un exemplaire de *l'Arioste*, son auteur favori. L'imagination, la richesse, la fécondité de ses tableaux n'avoient plus le don d'enchanter ses esprits; toutes leurs graces n'atteignirent point son cœur; elles jouèrent sur ses fibres engourdies sans réussir à les réveiller un instant.

Elle remit le livre, et prit son luth. Rarement ses chagrins refusoient de céder aux effets magiques de l'harmonie. Quand ils y résistoient, il falloit qu'elle fût oppressée

d'une douleur dont un excès de tendresse étoit la cause. Il y avoit eu des temps où la musique avoit influé sur elle si vivement, que, si elle n'eût cessé, elle auroit perdu la raison. Tel avoit été le temps où elle pleuroit son père, et quand, après sa mort, les accords nocturnes se firent entendre auprès de sa fenêtre, en Languedoc, dans le voisinage du couvent.

Elle continua de préluder jusqu'au moment où Annette lui apporta son dîner dans sa chambre. Emilie fut surprise, et demanda qui lui en avoit donné l'ordre. Ma maîtresse, mademoiselle, dit Annette. Monsieur a commandé qu'on la servît dans son appartement, et elle vous envoie à dîner dans le vôtre. Il y a eu de tristes débats entre eux : c'est pis que jamais, à ce que je vois.

Emilie, sans paroître remarquer ce qu'elle disoit, alla se placer à sa petite table; mais Annette ne se taisoit pas si facilement : elle parla à Emilie de l'arrivée des hommes que déjà elle avoit vus sur le rempart. Elle parut étonnée de leur étrange figure, aussi bien que de l'accueil que Montoni leur avoit fait. Dînent-ils avec lui, dit Émilie ?

— Non, mademoiselle; ils ont dîné il y a long-temps dans leur chambre, au bout de la galerie du nord. Je ne sais pas quand

ils s'en iront. Monsieur a ordonné au vieux Carlo de leur porter tout ce qu'il leur faudroit. Ils se sont déjà promenés tout autour du château, et ont fait des questions aux ouvriers qui travaillent aux remparts. Je n'ai vu de ma vie de pareils visages ; ils font peur à voir.

Emilie s'informa si elle avoit entendu parler du comte Morano, et s'il étoit en train de guérir. Annette savoit seulement qu'il étoit établi dans une chaumière, et que chacun disoit qu'il n'en reviendroit pas. Tous les traits d'Emilie marquèrent son émotion.

Ma chère demoiselle, dit Annette, comme les jeunes personnes se déguisent lorsqu'il leur arrive d'aimer ! Je pensois que vous haïssiez le comte, ou bien je ne vous aurois pas dit cela : je n'ignore pas que vous devez le haïr.

Je me flatte que je ne hais personne, dit Emilie en tâchant de sourire ; mais certainement je n'aime pas le comte Morano. Je serois frappée de même en apprenant la mort violente de qui que ce fût.

— Oui, mademoiselle ; mais c'est sa faute.

Emilie parut mécontente. Annette se méprit sur ses motifs, et commença à excuser

le comte à sa manière. Il est certain, dit-elle, que sa conduite étoit fort incivile : entrer la nuit dans la chambre d'une demoiselle ! et quand on s'en voit mal reçu, persister à n'en point sortir ! et quand le maître du château survient, l'envoyer promener, courir après lui, tirer l'épée, jurer qu'on la lui passera au travers du corps ! Voilà bien certainement une conduite fort incivile ; mais alors l'amour l'aveugloit, et il ne savoit plus ce qui se passoit autour de lui.

C'en est assez, Annette, dit Emilie, qui alors sourioit sans effort. Annette revint à parler de la désunion de Montoni et de son épouse. Cela n'est pas nouveau, dit-elle : nous avons vu et entendu tout cela dès Venise, mademoiselle, quoique jamais je ne vous en aie parlé.

— Vous avez très-bien fait, Annette ; il étoit fort prudent de se taire : conservez cette prudence maintenant ; ce sujet ne m'est point agréable.

— Ah ! ma chère demoiselle ! voir quelle considération vous gardez pour des personnes qui s'occupent si peu de vous ! Je ne puis supporter de vous voir dupe à ce point ; je dois vous le dire, mais c'est uniquement pour votre intérêt, et non pour nuire à

madame, quoique, à parler bien vrai, j'aie peu de raison de l'aimer.

Ce n'est pas de ma tante, sans doute que vous parlez ainsi, reprit Emilie d'un ton grave?

— Oui, mademoiselle; mais je suis hors de moi. Si vous saviez tout ce que je sais, vous n'auriez pas l'air si fâché. Souvent, et très-souvent, j'ai entendu monsieur et elle qui parloient de vous marier au comte: elle lui disoit toujours de ne vous point laisser à vos ridicules fantaisies; c'est ainsi qu'elle les appeloit; mais d'être bien déterminé, et de vous forcer, bon gré malgré, à obéir. Mon cœur, soyez-en sûre, en a saigné mille fois. Il me sembloit qu'étant elle-même si malheureuse, elle auroit dû compatir au malheur des autres, et....

— Je vous remercie de votre pitié, Annette, dit Emilie; mais ma tante étoit malheureuse. Peut-être ses idées en étoient-elles troublées. Autrement, je pense..... je suis persuadée.... Vous pouvez me laisser, Annette, mon dîner est fini.

— Vous n'avez rien mangé, mademoiselle; essayez, prenez encore un petit morceau. Troubler ses idées? vraiment! Apparemment qu'elles sont toujours troublées. A Toulouse, j'ai bien entendu madame qui

parloit de vous et de M. Valancourt à madame Marville, à madame Vaison, et souvent d'une manière si dénaturée, à ce qu'il me sembloit; elle leur disoit qu'elle avoit bien de la peine à vous contenir dans le devoir; que c'étoit pour elle un grand chagrin; que si elle ne vous veilloit de près, vous iriez courir les champs avec M. de Valancourt; que vous le faisiez venir la nuit, et.....

— Grand Dieu! s'écria Emilie avec une excessive rougeur, il est sûrement impossible que ma tante m'ait peinte ainsi.

— Oui, mademoiselle, je ne dis rien que la vérité, et je ne la dis pas tout entière. Je trouvois, moi, qu'elle pouvoit parler d'autre chose que des torts qu'auroit eus sa nièce, dans le cas même, mademoiselle, où vous auriez fait quelque faute. Mais je ne croyois pas un seul mot de tous ses discours. Madame ne prend garde à rien de ce qu'elle dit sur les autres.

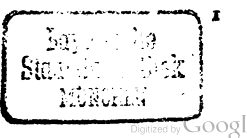
Quoi qu'il en soit, Annette, dit Emilie en retrouvant sa dignité, il ne vous convient pas d'accuser ma tante auprès de moi. Je sais que votre intention étoit bonne, mais n'en parlons plus; j'ai tout-à-fait dîné.

Annette rougit, baissa les yeux, et

commença lentement à dégarnir la table.

Est-ce donc là le prix de ma franchise, dit Emilie quand elle fut seule? Est-ce là le traitement que je dois recevoir d'une parente, d'une tante qui devoit maintenir ma réputation, loin de la calomnier; qui, en qualité de femme, devoit mieux respecter la délicatesse de l'honneur d'une autre femme; qui, en qualité de parente, devoit si fort protéger le mien? Mais proférer d'affreux mensonges sur un sujet si délicat! payer la sincérité et, j'ose le dire, la décence de ma conduite, par de pareilles calomnies! Il faut pour cela un point de dépravation dont je n'eusse pas cru le cœur humain capable; et c'est une tante en qui je le trouve! Oh! quel contraste entre son caractère et celui de mon bien-aimé père! L'envie, la ruse, la duplicité, forment celui de madame Montoni; la bonté, la sagesse, la douce philosophie, distinguoient celui de mon père! Mais oublions cela maintenant, s'il est possible, et souvenons-nous seulement qu'elle est malheureuse.

Emilie prit son voile et descendit aux remparts, la seule promenade qui lui fût permise. Elle eût bien desiré de parcourir les bois au-dessous, et sur-tout de contempler les sublimes tableaux du voisinage.



Montoni ne consentant pas qu'elle sortît des portes du château, elle cherchoit à se contenter des vues pittoresques qu'elle observoit de la muraille. Les paysans qu'on employoit aux fortifications étoient alors éloignés de leur ouvrage, et personne n'étoit sur les remparts; le ciel étoit sombre et triste comme elle. Cependant, le soleil perçant tout-à-coup au travers des nuages, Emilie voulut voir l'effet qu'il devoit produire sur la tour du couchant: en se retournant, elle apperçut les trois étrangers arrivés le matin, elle tressaillit, une crainte involontaire s'empara d'elle, et regardant sur le rempart, elle n'y vit pas d'autres personnes. Ils s'approchèrent pendant qu'elle hésitoit; la porte de la terrasse vers laquelle ils marchoient, étoit toujours fermée, et pour sortir par l'autre il falloit bien passer près d'eux. Avant de s'y résoudre, elle baissa son voile sur sa tête, mais il cachoit mal sa beauté. Ils la regardèrent attentivement, et se parlèrent en mauvais italien; elle n'entendit que quelques mots: la fierté de leurs figures, à mesure qu'elle s'approchoit d'eux, la frappa plus que n'avoit encore fait la singularité de leurs vêtemens. L'air et sur-tout la figure de celui qui marchoit entre deux, atti-

rèrent son attention : elle exprimoit une fierté sauvage, une sorte de férocité noire, et pourtant maligne; elle se sentit soulevée d'horreur. Ce caractère se lisoit si facilement dans les traits de cet inconnu, qu'un seul coup-d'œil l'imprima dans sa mémoire : elle avoit passé très-vîte, et à peine avoit-elle un instant levé sur tout ce groupe un seul regard timide. Dès qu'elle fut au bout de la terrasse elle se retourna, et vit les étrangers à l'ombre de la tourelle, qui la considéroient avec soin, et indiquoient par tous leurs gestes un entretien fort animé. Elle sortit du rempart, et se retira chez elle.

Montoni soupa fort tard et s'entretint avec ses hôtes dans le salon de Cèdre, enflé de son triomphe récent sur Morano : il vida souvent son verre et s'abandonna sans mesure aux plaisirs de la table et de la conversation. La gaîté de Cavigni sembloit, au contraire, gênée par l'inquiétude : il attachoit ses regards sur Verezzi qu'il avoit eu peine à contenir jusqu'alors, et qui vouloit toujours faire part à Montoni des dernières insultes du comte.

Un des convives revint à l'événement de la précédente soirée : les yeux de Verezzi étincelèrent; ensuite on parla d'Emilie

et ce fut un concert d'éloges. Montoni seul gardoit le silence.

Quand les domestiques furent sortis, la conversation devint plus libre; le caractère irascible de Verezzi mêloit quelquefois un peu d'aigreur à ce qu'il disoit; mais Montoni déployoit le sentiment de la supériorité jusques dans ses regards et dans ses manières. Un d'eux imprudemment vint à nommer de nouveau Morano : en ce moment Verezzi, échauffé par le vin, et sans égards aux signes que lui faisoit Cavigni, donna mystérieusement quelques lumières sur l'incident de la veille. Montoni ne parut pas le remarquer : il continua de se taire, sans montrer aucune émotion. Cette apparente insensibilité ne faisant qu'augmenter la colère de Verezzi, il redit enfin le propos de Morano sur ce que le château ne lui appartenoit pas légitimement, et sur ce que volontairement il ne lui laisseroit pas un autre meurtre sur la conscience.

Serai-je insulté à ma table, et le serai-je par mon ami, dit Montoni pâle de fureur ? Pourquoi me répéter les propos d'un insensé ? Verezzi, qui s'attendoit à voir le courroux de Montoni se tourner contre Morano, regarda Cavigni d'un air surpris, et Cavigni jouit de sa confusion. Auriez-vous

donc la foiblesse de croire aux discours d'un homme que le délire de la vengeance égare?

Signor, dit Verezzi, nous ne croyons que ce que nous savons. Comment, interrompit Montoni d'un air grave, où sont vos preuves?

Nous ne croyons que ce que nous savons, répéta Verezzi, et nous ne savons rien de tout ce que Morano nous affirme. Montoni parut se remettre : Je suis prompt, mes amis, dit-il, quand il est question de mon honneur; aucun homme n'en douteroit avec impunité.

Passez le verre, s'écria Montoni. Nous boirons à la signora Saint-Aubert, dit Cavigni. Avec votre permission, d'abord à la dame du château, reprit Bertolini. Montoni restoit muet. A la dame du château, dirent les hôtes, et Montoni fit un mouvement de tête pour y consentir.

Je suis surpris, signor, lui dit Bertolini, que vous ayez si long-temps négligé ce château; c'est un bel édifice.

Il convient fort à nos desseins, répliqua Montoni. Vous ne savez pas, il me semble, par quel accident je le possède?

Mais, dit Bertolini en souriant, c'est un très-heureux accident, et je voudrois qu'il m'en arrivât un semblable.

Montoni le regarda gravement. Si vous voulez m'écouter, ajouta-t-il, je vous raconterai cette histoire.

Les physionomies de Bertolini et de Verezzi exprimoient plus que de la curiosité. Cavigni, qui n'en manifestoit aucune, savoit probablement déjà l'histoire.

Il y a près de vingt ans, dit Montoni, que ce château est en ma possession. La dame qui le possédoit avec moi, n'étoit ma parente que de loin. Je suis le dernier de la famille : elle étoit belle et riche, je lui offris mes vœux ; elle en aimoit un autre, et son cœur me rejeta. Il est vraisemblable que celui qu'elle favorisoit la rejeta aussi elle-même. Une profonde et constante mélancolie s'empara d'elle, j'ai tout lieu de croire qu'elle-même abrégea ses jours. Je n'étois pas alors dans ce château : cet événement est rempli de singulières et de mystérieuses circonstances, et je vais vous les répéter.

Répétez-les, dit une voix.

Montoni se tut ; ses hôtes se regardèrent, et se demandèrent qui d'entre eux avoit parlé. Ils s'apperçurent que tous en faisoient la question. Montoni, se remettant enfin, dit : On nous écoute ; nous reprendrons une autre fois : passez le verre.

Les convives promenèrent leurs yeux autour de la salle.

Nous sommes seuls, dit Verezzi, je vous prie, signor, continuez.

N'entendez-vous pas quelque chose, dit Montoni ?

Il m'a semblé qu'oui, dit Bertolini.

Pure illusion, dit Verezzi en regardant encore ; nous ne sommes que nous. Je vous prie, signor, continuez.

Montoni fit une pause : il reprit d'une voix plus basse, et les convives se serrèrent pour l'entendre.

— Vous devez savoir, signors, que la signora Laurentini montroit depuis quelques mois, les symptômes d'un grand attachement, et même d'une imagination dérangée ; son humeur étoit inégale. Quelquefois elle s'enfonçoit dans une rêverie paisible : souvent c'étoient les transports d'un égarement frénétique. Un soir, dans le mois d'octobre, après un de ces accès, elle se retira seule dans sa chambre, et défendit qu'on ne l'interrompît. C'étoit la chambre au bout du corridor, et le théâtre de la scène d'hier ; de ce moment on ne la vit plus.

Comment ! on ne la vit plus, s'écria Ber-

tolini ! Son corps ne se trouva pas dans la chambre ?

On ne trouva pas ses restes, s'écria tout le monde d'une voix unanime ?

Jamais, reprit Montoni.

Quelles raisons eut-on de supposer qu'elle se fût tuée, dit encore Bertolini ? Oui, quelles raisons, dit Verezzi ? Montoni lança à Verezzi un vif regard d'indignation. Pardonnez-moi, signor, ajouta Verezzi, je ne pensois pas que la dame fût votre parente, quand j'en parlois si légèrement.

Montoni reçut cette excuse.

— Je vous expliquerai bientôt cela, dit Montoni. Il faut d'abord que je vous rapporte un fait étrange. Cette conversation ne doit pas nous passer, signors. Ecoutez ce que je vais vous dire.

— Ecoutez, dit une voix.

Ils étoient tous dans le silence, et Montoni changea de couleur. Ceci n'est point une illusion, dis enfin Cavigni. — Non, dit Bertolini ; je viens de l'entendre moi-même.

— Ceci devient très-extraordinaire, dit Montoni, qui se leva tout-à-coup.

Tous les convives se levèrent en désordre.

On appela les domestiques, on fit d'exactes recherches, et l'on ne trouva personne.

La surprise, la consternation augmentèrent. Montoni fut déconcerté. Quittons cette salle, dit-il, et le sujet de notre entretien; il est trop sérieux. — Les hôtes étoient tous disposés à sortir de l'appartement; mais ils prièrent Montoni de passer dans une autre chambre, et de le finir. Rien ne put l'y déterminer; et malgré tous ses efforts pour paroître tranquille, il étoit visiblement très-agité.

—Comment, signor, dit Verezzi, seriez-vous superstitieux, vous qui riez si souvent de la crédulité des autres?

— Je ne suis pas superstitieux, répliqua Montoni; mais il faut connoître ce que cela veut dire. Il sortit à ces mots, et tout le monde se retira.

CHAPITRE III.

Revenons présentement à Valancourt. On se souvient qu'il étoit resté à Toulouse depuis le départ d'Emilie, malheureux et désolé. Chaque jour il comptoit s'éloigner, et n'accomplissoit point cette résolution. Quitter un pays plein du souvenir d'Emilie lui sembloit trop pénible. Il avoit su gagner

un domestique chargé d'entretenir le château de madame Montoni. Il pouvoit donc visiter les jardins, et s'y promener des heures entières, avec une mélancolie qui n'étoit même pas sans douceur. Il revenoit sans cesse vers la terrasse et le pavillon, où la veille de son départ il avoit pris congé de la triste Emilie.

Le caractère de Montoni, tel qu'on le lui avoit dépeint, menaçoit à-la-fois son Emilie et son amour. Il se reprochoit de ne l'avoir pas pressée davantage pendant qu'il pouvoit la retenir. Il se reprochoit d'avoir fait céder l'opposition raisonnée qu'il devoit apporter au voyage, aux scrupules *mal fondés*, comme il les appeloit, d'une coupable délicatesse. Tous les malheurs qu'eût entraînés leur mariage, lui paroissoient bien moins terribles que ceux qu'il prévoyoit, ou même que les tourmens d'une si pénible absence.

Peu de temps après son arrivée à la maison de son frère, il reçut l'ordre de rejoindre son corps, et de se rendre à Paris. Une scène de plaisirs et de nouveautés, dont il avoit à peine l'idée, s'ouvrit à lui dans ce séjour. Mais le plaisir dégoûta, et le monde fatigua d'abord un esprit malade comme le sien. Il devint bientôt l'objet des railleries

de ses camarades ; et dès qu'il avoit un moment, il se retiroit seul pour s'occuper d'Emilie. Peu à peu les riantes sociétés dans lesquelles il se trouvoit nécessairement occupèrent son attention, sans toutefois l'intéresser bien vivement ; mais l'habitude de la douleur lui devint moins familière ; il cessa même de la regarder comme un devoir de son amour. Parmi ses camarades, plusieurs joignoient à toute la gaîté françoise, ces qualités séduisantes qui souvent prêtent du charme aux traits du vice. Les manières réservées et réfléchies de Valancourt étoient pour ces jeunes gens une sorte de censure ; ils l'en railloient en sa présence, complotoient contre lui quand il étoit absent, se glorifioient dans la pensée de l'amener à les imiter, et se flattoient d'y parvenir.

Valancourt, étranger aux projets et aux intrigues de ce genre, ne pouvoit se mettre en garde contre cette séduction. Peu accoutumé aux sarcasmes, il ne pouvoit en endurer le ridicule. Il s'en fâchoit, et l'on rioit encore plus. Pour échapper à de pareilles scènes, il s'enferma dans la solitude, et l'image d'Emilie vint y ranimer les angoisses de son amour et de son désespoir. Il voulut reprendre les études qui avoient charmé ses premières années ; mais son esprit n'avoit

plus la tranquillité nécessaire pour en jouir. Cherchant à s'oublier, cherchant à dissiper le chagrin, l'inquiétude qu'une même idée lui causoit, il quitta de nouveau la solitude, et se rejeta dans le tourbillon.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs semaines; le temps adoucit sa peine; l'habitude fortifia son goût pour les amusemens. Tout ce qui l'entouroit sembla refaire absolument son caractère.

Sa figure, ses manières, le firent bientôt accueillir; en peu de temps il devint à la mode, et fréquenta les brillantes sociétés. La comtesse Lacleur, femme d'une beauté séduisante, tenoit alors des assemblées. Elle n'étoit plus dans son printemps, mais son esprit prolongeoit son triomphe. Ceux qu'enchantoient ses graces, parloient avec enthousiasme de ses talens; les admirateurs de ses talens trouvoient sa personne accomplie. Son imagination pourtant n'étoit que plaisante, et son esprit plutôt brillant que juste. Sa voix et son sourire prévenoient en sa faveur. Les *petits soupers* étoient à la mode, et c'étoit là qu'on rencontroit les littérateurs du second ordre. Elle aimoit la musique, passoit pour y exceller, et donnoit souvent des concerts. Valancourt aimoit passionnément la musique, il venoit

aux concerts, et se rappeloit en soupirant les accens d'Emilie ; le charme naturel de son expression n'attendoit pas le suffrage de l'examen, et trouvoit d'abord le chemin du cœur.

On jouoit gros jeu chez la comtesse ; elle paroissoit vouloir qu'on le modérât, et l'encourageoit secrètement. Il étoit reconnu que les profits du jeu soutenoient sa maison.

Le frère de Valancourt, qui résidoit avec sa famille en Gascogne, s'étoit contenté de l'adresser à Paris à quelques-uns de ses parens. Tous étoient des gens distingués ; mais l'extérieur, l'esprit, les manières du jeune Valancourt étoient faits pour réussir. Ils le reçurent avec autant d'égards que leurs cœurs endurcis par une perpétuelle prospérité, pouvoient encore le leur permettre. Mais leurs attentions pourtant ne s'étendirent point à des preuves réelles d'intérêt. Trop occupés de leur ambition pour suivre sa conduite, il fut livré sans guide à tous les dangers de Paris, avec des passions ardentes, avec un caractère ouvert et franc. Emilie, dont la présence l'eût préservé en rappelant son cœur à un objet digne de lui, Emilie étoit absente. C'étoit même pour échapper au regret de l'avoir perdue,

qu'il poursuivoit des distractions frivoles et des plaisirs qui l'étourdissoient.

Il alloit aussi très-souvent chez une marquise de Champfort, jeune veuve assez jolie, fort gaie, très-artificieuse et très-intrigante. Assez adroite pour jeter un voile sur les défauts de son caractère, elle recevoit encore quelques gens distingués. Valancourt y fut introduit par deux de ses camarades. Il avoit alors perdu si bien ses premiers ridicules, qu'il étoit disposé à en rire le premier.

L'éclat de la plus brillante cour de l'Europe, la magnificence des palais, des parures, des équipages, tout concouroit à l'éblouir. L'image d'Emilie n'étoit pourtant pas bannie de son cœur, mais elle n'étoit plus l'amie, le conseil qui le sauvoit de lui-même ; et quand il y revenoit, elle paroissoit prendre un air de reproches, tendres à la vérité, mais dont son ame étoit froissée.

Tel étoit l'état de Valancourt pendant qu'Emilie souffroit à Venise les persécutions de Morano, et l'injuste oppression de Montoni.

CHAPITRE IV.

Emilie le regardoit comme sa seule espérance; elle recueilloit toutes les assurances, toutes les preuves qu'elle avoit reçues de son amour. Elle lisoit et relisoit ses lettres, pesoit avec une attention inquiète la force de chaque mot; enfin elle séchoit ses larmes quand sa confiance en lui étoit bien rétablie.

Montoni, pendant ce temps, avoit fait d'exactes recherches sur l'étonnante circonstance qui l'avoit alarmé. N'ayant rien pu découvrir, il fut obligé de croire qu'un de ses gens étoit l'auteur d'une plaisanterie si déplacée. Ses contestations avec madame Montoni, au sujet de ses contrats, étoient maintenant plus fréquentes que jamais. Il prit le parti de la confiner dans sa chambre, en la menaçant d'une plus grande sévérité, si elle persistoit dans son refus.

Madame Montoni, plus raisonnable, eût conçu le danger d'irriter, par une si longue résistance, un homme tel que Montoni, au pouvoir duquel elle s'étoit entièrement livrée. Elle n'avoit pas oublié non plus de quelle importance il étoit pour elle de se réserver des possessions qui la rendroient

indépendante, si jamais elle se déroboit au despotisme de Montoni. Mais elle avoit alors un guide plus décisif que la raison, l'esprit de vengeance, qui la pressoit d'opposer la violence à la violence, et l'obstination à l'opiniâtreté.

Réduite à garder sa chambre, elle sentit enfin le besoin de la société qu'elle avoit rejetée ; car Emilie, après Annette, étoit la seule personne qu'il lui fût permis d'entretenir.

Généreusement dévouée à son repos, Emilie tentoit de la persuader quand elle ne pouvoit la convaincre, et s'efforçoit de modérer en elle cette aigreur dont Montoni étoit si offensé. L'orgueil de sa tante cédoit quelquefois à la voix touchante d'Emilie ; quelquefois même ses délicates attentions étoient reçues avec bienveillance.

Emilie étoit souvent le témoin des scènes les plus orageuses. Ce qui l'étonnoit surtout du caractère de Montoni, c'est que, dans les occasions importantes, il savoit contenir ses passions, toutes sauvages qu'elles étoient ; il en sacrifioit le développement aux motifs de son intérêt, et même il avoit l'air de commander à son visage.

Emilie s'informoit souvent du comte Morano. Annette ne recevoit que des rapports

vagues sur son danger et sur ce que le chirurgien prétendoit qu'il ne sortiroit pas vivant de la chaumière. Emilie ne pouvoit que s'affliger d'être, quoique innocemment, la cause de sa mort. Annette, qui remarquoit son émotion, l'interprétoit à sa manière. Un jour elle entra dans la chambre d'Emilie avec un air préoccupé. Ah ! mademoiselle, lui dit-elle, si je pouvois encore une fois me revoir en sûreté dans le Languedoc, rien au monde ne m'engageroit désormais à voyager. Je ne pensois guère que je venois me séquestrer dans ce vieux château, au milieu des plus affreuses montagnes, au hasard d'être tuée.

Et qui vous a dit tout cela, dit Emilie surprise ?

— Oh ! mademoiselle, vous pouvez paroître étonnée : vous ne vouliez pas croire au revenant dont je vous parlois, quoique je vous montrasse le lieu même.

— De grace, expliquez-vous ; vous parliez de meurtre.

— Oui, mademoiselle, ils viennent peut-être pour nous tuer tous ! Ludovico peut l'attester. Pauvre garçon ! ils le tueront aussi ! Je ne songeois guère à cela quand il chantoit de si jolies chansons à Venise, sous ma jalousie. (Emilie paroissoit impatiente

et contrariée.) Eh bien ! mademoiselle, comme je le disois, ces préparatifs autour du château, ces gens si singuliers qui abondent ici tous les jours, et la manière cruelle dont le Signor traite ma maîtresse, et ses bizarres allées et venues ; tout cela, comme je l'ai dit à Ludovico, tout cela n'annonce rien de bon. Il m'a bien recommandé de retenir ma langue. Oui, sans doute, le signor est bien changé de ce qu'il étoit en France. Il étoit si gai ! personne de si galant pour madame ! Il ne dédaignoit pas même une pauvre fille comme moi. Je me souviens qu'une fois, comme je sortois du cabinet de ma maîtresse : Annette, dit-il....

Ne répétez jamais ce que vous dit le signor, interrompit Emilie ; mais dites-moi bien vîte ce qui vous a tant alarmée.

Oui, mademoiselle, reprit Annette ; c'est justement ce que me dit Ludovico : *Ne répétez jamais ce que le signor vous a dit.* Mais je continuai, et je lui dis : Il est toujours à froncer le sourcil. Si on lui parle, il n'écoute pas. Il passe toute la nuit en conseils avec les signors ; ils y sont quelquefois jusqu'à plus de minuit, toujours à conférer ensemble. Oui ; mais, dit Ludovico, vous ne savez pas ce qui les occupe. Non, dis-je, mais je le devine ; c'est au sujet de la jeune

dame. A cela, Ludovico partit d'un éclat de rire. Cela me mit fort en colère. Je ne voudrois pas, mademoiselle, qu'on rît ni de vous, ni de moi. Je lui tournai le dos. Ne vous fâchez donc pas, Annette, dit-il. Je ne puis pas m'empêcher de rire. En le disant, il rioit encore. Quoi ! dit-il, vous imaginez que les signors tiennent conseil toute la nuit seulement au sujet de la jeune dame ? Non, non; il y a quelque chose de plus. Et ces préparatifs sur les remparts ! on ne les fait pas pour de jeunes dames. Mais sûrement, dis-je, que le signor mon maître n'a pas le dessein de faire la guerre ? Faire la guerre, dit Ludovico? mais à qui donc? aux montagnes, aux bois ?

— Pourquoi donc ces préparatifs? lui dis-je. A coup sûr personne ne viendra pour emporter le château de mon maître. Tant de gens à mauvaise mine viennent tous les jours dans ce château ! dit Ludovico. Le signor les voit tous; il cause avec eux ; ils se tiennent tous dans le voisinage. Par saint Marc ! j'en vois dans le nombre qui ne sont que de vrais coupe-jarrets.

Mais, ajouta-t-il, n'en dites rien à mademoiselle. Hier une partie de ces hommes, en arrivant ici, laissa des chevaux dans l'écurie. Il semble qu'ils y doivent rester,

car le signor ordonna qu'on les pourvût de toutes les choses nécessaires. Les hommes se sont retirés ; ils habitent les chaumières voisines.

Ainsi, mademoiselle, je suis venue vous dire tout cela. Pourquoi feroit-il fortifier son château ? pourquoi tiendroit-il tant de conseils ? pourquoi cet air si sombre ?

— Est-ce tout ce que vous savez, Annette, dit Emilie ?

— Mademoiselle, reprit Annette, n'est-ce pas assez ? — Assez pour ma patience, Annette, mais non pas assez pour croire que l'on nous tuera tous.

Elle s'abstint d'exprimer ses craintes pour ne pas augmenter toutes les terreurs d'Annette. L'état actuel du château la surprenoit et la troubloit. Dès qu'Annette eut fini son conte, elle sortit promptement de la chambre, et fut à la recherche d'autres prodiges.

Emilie, pendant la soirée, avoit passé quelques heures très-tristes dans la société de madame Montoni. Elle alloit chercher un peu de repos, quand un coup très-fort ébranla la porte de sa chambre, et quelque chose de pesant y tomba, qui la fit s'entr'ouvrir. Elle appela pour savoir ce que c'étoit. Personne ne répondit. Elle appela une

seconde fois, point de réponse ; il lui vint à l'esprit qu'un de ces étrangers arrivés dernièrement au château, avoit découvert sa chambre, et s'y rendoit avec une intention alarmante. La terreur n'attendit pas la conviction ; et l'idée de l'isolement où elle étoit l'accrut au point qu'elle en fut presque hors d'elle-même. Elle regarda la porte qui menoit à l'escalier. Elle écoutoit avec inquiétude en frissonnant toujours que le bruit ne se répétât. Enfin elle imagina qu'il pouvoit bien être venu de cette porte même, et voulut s'échapper par celle du corridor. Elle s'en approcha toute tremblante. Elle frémissoit de l'ouvrir, et que quelque personne ne la guettât. Tout-à-coup elle entendit un léger soupir fort près d'elle, et demeura certaine qu'il y avoit quelqu'un derrière la porte ; mais la serrure en étoit fermée.

Pendant qu'elle écoutoit encore, le même soupir se fit entendre plus distinctement et sa terreur ne diminua pas. Crieroit-elle au secours ? que falloit-il faire ? car elle entendoit toujours respirer.

Son anxiété devint si forte, qu'elle se détermina à ouvrir la fenêtre pour appeler du secours. Pendant qu'elle se disposoit à le faire, il lui sembla qu'on montoit à son

petit escalier. Elle oublia toute autre alarme, et rétourna bien vîte au corridor. Pressée de fuir, elle en ouvrit la porte, et se vit prête à tomber sur une personne étendue à ses pieds. Elle fit un cri, s'appuya contre le mur, et regardant la personne évanouie, elle reconnut Annette. La crainte fit place à la surprise. En vain parla-t-elle à cette malheureuse fille, elle restoit à terre sans connoissance. Emilie, quoique très-foible elle-même, se hâta de la secourir.

Quand Annette eut repris ses sens, Emilie l'aida à se traîner dans la chambre. Elle ne pouvoit encore parler, et regardoit autour d'elle, comme si ses yeux avoient suivi quelqu'un. Emilie ne lui fit d'abord aucune question. Enfin elle affirma d'un ton qui subjugua presque l'incrédulité d'Emilie, qu'elle avoit vu une apparition dans le corridor.

— J'avois entendu raconter de singulières histoires sur cette chambre, lui dit Annette ; mais comme elle est si près de la vôtre, mademoiselle, je n'aurois pas voulu vous les redire, pour ne vous pas causer d'effroi. Toutes les fois que je passois auprès je courois de toute ma force ; et je puis dire que souvent je croyois y entendre un

étrange bruit. Mais aujourd'hui, comme je marchois le long du corridor sans penser à la moindre des choses, pas même à l'étonnante voix que les signors ont entendue le soir, voilà que paroît une lumière brillante, et voilà qu'en regardant derrière moi, j'apperçois une grande figure. Je l'ai vue, mademoiselle, aussi distinctement que je vous vois à présent. Une grande figure qui se glissoit dans la chambre toujours fermée, dont personne n'a la clef que le signor; et voilà que la porte se referme tout de suite.

— C'étoit le signor, dit Emilie?

— Oh! non, mademoiselle, ce n'étoit pas lui : je l'ai laissé querellant ma maîtresse dans son cabinet de toilette.

— Vous me faites d'étranges contes, Annette, dit Emilie : ce matin vous m'avez effrayée dans l'appréhension d'un meurtre; maintenant vous voulez me faire croire.....

— Non, mademoiselle, je ne vous dirai plus rien; et pourtant si je n'avois pas eu bien peur, serois-je tombée morte comme je l'ai fait?

— Etoit-ce la chambre du voile noir? dit Emilie. — Oh! non, mademoiselle, elle étoit plus près de celle-ci. Que ferai-je pour gagner ma chambre? je ne voudrois pas pour tout l'or du monde traverser le cor-

ridor. — Emilie, dont les esprits avoient été si vivement émus, et qu'effrayoit la pensée de passer la nuit toute seule, lui répondit qu'elle pouvoit rester avec elle. — Oh! non, mademoiselle, dit Annette, pour mille sequins, à présent, je ne dormirois pas dans cette chambre.

Emilie d'abord, voulut tourner en ridicule des frayeurs qu'elle partageoit bien; ensuite elle s'efforça de la calmer, rien n'y réussit. Annette soutint constamment que ce qu'elle avoit vu n'avoit rien d'humain. Emilie qui se rappeloit à son tour les pas qu'elle avoit entendus dans l'escalier, insista pour qu'Annette passât la nuit avec elle; elle ne l'obtint qu'avec une extrême peine, et l'effroi de cette fille pour repasser le corridor, fut plus persuasif qu'Emilie.

De bonne heure le lendemain, Emilie traversant la salle pour aller aux remparts, entendit un bruit dans la cour et le mouvement de plusieurs chevaux; ce tumulte excita sa curiosité. Sans aller sur le rempart, elle apperçut d'une fenêtre élevée, dans la cour, une troupe de cavaliers; leur uniforme étoit bizarre et leur armement bien complet, quoique différent. Ils portoient une courte jaquette, rayée de noir et d'écarlate; plusieurs avoient de grands manteaux

noirs qui les enveloppoient entièrement; sous un de ces manteaux qui fut rejeté en arrière, elle vit plusieurs poignards de grandeur différente, à la ceinture d'un cavalier. Elle observa que presque tous en étoient chargés, et plusieurs y joignoient la pique ou le javelot; sur leurs têtes étoient de petites capes italiennes, ornées la plupart de plumes noires; ces capes donnoient aux traits une fierté singulière, et les figures qu'elles ombrageoient n'avoient pas besoin de ce secours. Emilie ne se souvenoit pas d'avoir vu réunies tant de physionomies sauvages et terribles. En les voyant, elle se crut entourée de bandits: une idée funeste s'empara d'elle; c'est que Montoni étoit chef de cette troupe, et que son château étoit le lieu du rendez-vous. Cette étrange supposition ne fut que passagère.

Pendant qu'elle regardoit, Cavigni, Verezzi et Bertolini sortirent du vestibule, habillés comme le reste; ils avoient seulement des chapeaux et de grands panaches noirs et rouges; leurs armes différoient aussi. Quand ils montèrent à cheval, Verezzi rayonnoit de joie: Cavigni paroissoit gai; mais son air étoit réfléchi, et il manioit son cheval avec une extrême grace; sa fi-

gure aimable, et qui sembloit celle d'un héros, n'avoit jamais paru avec tant d'avantage. Emilie qui le considéroit, pensa qu'alors il ressembloit à Valancourt; c'étoit bien tout le feu, toute la dignité de Valancourt; mais elle cherchoit en vain la douceur de ses traits, et cette expression franche de l'ame qui le caractérisoit.

Montoni lui-même parut à la porte du vestibule, mais sans uniforme. Il examina très-soigneusement les cavaliers; il conversa long-temps avec leurs chefs; et quand il leur eut dit adieu, la bande entière fit le tour de la cour, et commandée par Verezzi, passa sous la voûte et sortit. Montoni les suivit des yeux et les regarda long-temps après qu'ils se furent mis en route. Emilie se retira de la fenêtre, et certaine à présent de se trouver en repos, elle retourna sur les remparts; dès qu'elle y fut, elle reconnut la troupe qui tournoit vers les montagnes de l'ouest, disparoissant dans les bois et reparoissant jusqu'à ce qu'elle les eût perdus de vue.

Emilie ne vit plus d'ouvriers sur les remparts: elle observa que les fortifications paroissoient finies. Pendant qu'elle se promenoit, plongée dans ses réflexions, elle entendit quelques pas, et levant les yeux, elle

apperçut plusieurs hommes sous les murs du château ; leur extérieur et leur maintien étoient d'accord avec la troupe qui venoit de s'éloigner ; présumant que madame Montoni étoit levée, elle se rendit à sa toilette, et raconta ce qu'elle avoit vu. Madame Montoni ne voulut pas ou ne put éclaircir un tel événement. La réserve du mari envers sa femme, sur ce sujet, n'avoit rien que d'ordinaire. Cependant aux yeux d'Emilie, elle ajouta quelques ombres au mystère, et lui fit soupçonner un grand danger ou de grandes horreurs dans le projet qu'il avoit conçu.

Annette revint fort alarmée, suivant son usage. Sa maîtresse la pressa de questions sur ce que les domestiques recueilloient. Annette lui répondit :

— Ah ! madame, personne n'y comprend rien, si ce n'est le vieux Carlo ! Il en sait long ; mais il est aussi discret que son maître. Quelques-uns disent que le signor veut effrayer l'ennemi. D'autres prétendent qu'il veut enlever le château de quelqu'un ; mais certainement il a bien assez de place dans le sien, sans chercher encore celui d'un autre.

Mais Ludovico nous disoit hier : Il voit bien loin, il voit plus loin que tout le

monde ; il voit maintenant dans tous les projets du signor, sans pourtant en savoir un mot.

— Comment cela ? dit madame Montoni.

— Mais il m'a fait promettre de ne le pas dire, et pour le monde entier je ne voudrois pas le désobliger.

— Que vous a-t-il fait promettre de ne pas dire, reprit sévèrement madame Montoni ? je veux le savoir.

— Oh ! madame, dit Annette, pour l'univers je ne le dirois pas. — Je veux le savoir à l'instant, répliqua sa maîtresse.

Annette gardoit le silence.

— Le signor va le savoir, reprit madame Montoni ; il vous fera bien tout découvrir.

— C'est Ludovico, dit Annette, c'est lui qui a tout découvert. Mais pour l'amour de Dieu, madame, ne dites donc rien au signor, et vous saurez tout à l'instant. Madame Montoni le lui promit.

— Eh bien ! madame, Ludovico disoit que le signor mon maître...... que le signor mon maître est.... est....

— Est quoi ? dit sa maîtresse impatiemment.

Que le signor mon maître, va se faire grand voleur. Il va faire voler pour son

compte ; qu'il sera (mais certainement je ne comprends pas ce qu'il veut dire) qu'il sera capitaine de voleurs.

— As-tu du bon sens? reprit madame Montoni.

Peux-tu croire.... En ce moment Montoni lui-même se montra ; Annette s'éloigna tremblante. Emilie alloit se retirer, sa tante la retint, et Montoni si souvent l'avoit rendue témoin de leurs odieuses querelles, qu'il n'en avoit plus de scrupule.

— Je veux savoir ce que tout cela signifie, dit sa femme : quels sont ces hommes armés dont je viens d'apprendre le départ? Montoni ne répliqua que par un regard méprisant. Emilie s'approcha de sa tante, et lui dit un mot à l'oreille. Peu m'importe, reprit-elle, je le saurai ; je veux savoir aussi pour quel dessein on a fortifié ce château.

— Allons, allons, dit Montoni! j'ai d'autres affaires. Je ne prétends pas qu'on me joue plus long-temps ; j'ai le moyen sûr d'être obéi. Vos contrats me seront livrés sans de plus longs débats.

— Ils ne le seront jamais, interrompit madame Montoni. Mais quels sont vos projets? Craignez-vous une attaque, attendez-vous un ennemi? suis-je prisonnière ici? serai-je tuée dans un siége?

— Signez ce papier, dit Montoni, vous en saurez davantage.

— Quel ennemi vient ? continua son épouse. Êtes-vous au service de l'Etat ? Suis-je captive ici jusqu'à l'heure de ma mort ?

— Cela peut arriver, répondit Montoni, si vous ne cédez point à ma demande ; vous ne quitterez pas le château que je ne sois satisfait. Madame Montoni poussa des cris affreux ; elle les suspendit néanmoins, en pensant que les discours de son mari n'étoient peut-être que des artifices pour extorquer son consentement. Elle le lui témoigna le moment d'après : elle ajouta que son but, sans doute, n'étoit pas aussi glorieux que celui de servir l'Etat, que probablement il s'étoit fait chef de bandits, pour se joindre aux ennemis de Venise et dévaster la contrée.

Montoni, pendant un moment, la regarda d'un air froid et terrible. Emilie trembloit, et sa femme, pour la première fois, pensoit qu'elle en avoit trop dit. Cette nuit même, lui dit-il, vous serez portée dans la tour de l'orient ; là, peut-être comprendrez-vous le danger d'offenser un homme dont le pouvoir sur vous est illimité.

Emilie se jetant à ses pieds et pleurant

d'effroi, le pria d'épargner sa tante. Madame Montoni, frappée de crainte et remplie d'indignation, tantôt vouloit se répandre en imprécations, tantôt se joindre aux intercessions d'Emilie. Montoni les interrompit avec un serment effroyable, et se retira brusquement d'Emilie qui s'attachoit à son manteau; elle tomba sur le plancher avec tant de violence, qu'elle reçut un coup dans le front. Il sortit néanmoins sans daigner la relever. Emilie fut rappelée à elle par un long gémissement de madame Montoni. Emilie courut à son secours, elle vit ses yeux hagards et tous ses traits en convulsion.

Elle lui parla sans recevoir de réponse; mais les convulsions redoublèrent, et Emilie fut obligée d'aller chercher du secours. En traversant la salle pour demander Annette, elle trouva Montoni, lui dit ce qui se passoit, et le conjura de rentrer et de consoler sa tante. Il poursuivit son chemin avec un air d'indifférence; enfin elle rencontra le vieux Carlo qui venoit avec Annette; ils rentrèrent dans le cabinet, et portèrent madame Montoni dans la chambre voisine. On la mit sur son lit, et tout ce que leurs forces réunies pouvoient faire, c'étoit de la tenir dans ce cruel état. Annette trembloit et sanglotoit; le vieux

Carlo se taisoit, et paroissoit la plaindre.

— Il faudra du repos à ma tante, dit Emilie. Allez, mon bon Carlo, si nous avons besoin de secours, je vous enverrai chercher. Si vous en trouvez l'occasion, parlez donc à votre maître en faveur de votre maîtresse.

— Hélas! lui dit Carlo, j'en ai trop vu! j'ai peu d'ascendant sur le signor. Mais vous, jeune dame, prenez soin de vous-même; vous avez l'air de souffrir.

— Je vous rends graces, mon cher ami, dit Emilie.

Carlo secoua la tête et sortit. Emilie continua de veiller sa tante.

Elles gardèrent un profond silence. Madame Montoni poussa enfin un long soupir. Emilie lui prit la main, et tâcha de la calmer. Elle avoit les yeux égarés, et reconnoissoit à peine sa nièce. Sa première question fut relative à Montoni. Emilie la pria de modérer son agitation, et de rester en repos, en ajoutant: Si vous avez quelque message à lui faire parvenir, je m'en chargerai. Non, dit sa tante languissamment. Persiste-t-il à m'arracher de ma chambre?

Emilie répliqua qu'il n'en avoit rien dit depuis. Emilie fit des efforts pour attirer son attention sur d'autres objets; mais sa

tante ne l'écoutoit pas, et paroissoit perdue dans ses pensées. Emilie, la laissant aux soins d'Annette, courut chercher Montoni. Elle le trouva sur le rempart, au milieu d'un groupe d'hommes effrayans. Ils l'entouroient. Leurs regards étoient audacieux, mais soumis. Montoni s'exprimoit avec vivacité, sans voir Emilie. Elle remarqua de loin un homme plus sauvage que les autres, appuyé sur sa pique, et considérant Montoni par-dessus les épaules de l'un de ses camarades. Il écoutoit d'une oreille avide. Cet homme ne sembloit pas fléchir comme les autres sous l'empire du signor Montoni; quelquefois même il se donnoit un air d'autorité, que les manières décidées de Montoni ne réprimoient pas. Quelques paroles de Montoni se répétèrent enfin parmi la troupe, et quand ces hommes se séparèrent, Emilie entendit: *Ce soir commence la garde, au coucher du soleil.*

Au coucher du soleil, répondirent quelques-uns! Ils se retirèrent. Emilie rejoignit Montoni, quoiqu'il parût vouloir l'éviter. Elle eut le courage de ne se pas rebuter. Elle s'efforça de prier pour sa tante, de représenter son état, et le danger où pourroit l'exposer un appartement trop froid. Elle souffre par sa faute, répondit-il, et ne

mérite pas qu'on la plaigne. Elle sait comment elle doit prévenir les maux qui l'attendent. Qu'elle obéisse, qu'elle signe, et je n'y penserai plus.

A force de prières, Emilie obtint qu'on ne transporteroit pas madame Montoni de toute la nuit. Il lui laissa jusqu'au lendemain pour réfléchir.

Emilie se hâta d'annoncer à sa tante le sursis et l'alternative. Elle ne répliqua point, et paroissoit pensive. Cependant, sa résolution sur le point contesté sembloit se relâcher en quelque chose. Emilie lui recommanda, comme une mesure indispensable de sûreté, de se soumettre à Montoni. Vous ne savez pas ce que vous me conseillez, lui dit sa tante. Rappelez-vous donc que mes propriétés vous reviendront après ma mort, si je persiste dans mon refus.

Je l'ignorois, madame, dit Emilie; mais l'avis que j'en reçois ne m'empêchera pas de vous conseiller une démarche dont votre repos et, je crains de le dire, votre vie dépendent. Je vous en supplie, qu'une considération d'un si foible intérêt ne vous fasse pas hésiter un moment à tout abandonner.

— Êtes-vous sincère, ma nièce? — Est-il possible, madame, que vous en doutiez? Sa tante paroissoit fort émue. Vous méritez

toute cette fortune, ma nièce, dit-elle, et je voudrois vous la conserver. Vous montrez une vertu que je n'attendois pas.

Comment ai-je pu mériter ce reproche, dit Emilie?

Ce n'est pas un reproche, reprit madame Montoni, je ne voulois que louer votre vertu.

Hélas! dit Emilie, quel mérite a cette vertu? Je n'ai point de tentation à vaincre.

Et M. de Valancourt, reprit la tante? Madame, interrompit Emilie, changeons de conversation, et de grace ne soupçonnez pas mon cœur d'un aussi choquant égoïsme. L'entretien finit, et Emilie resta près de madame Montoni, et ne se retira que fort tard.

En ce moment tout étoit calme, et la maison sembloit ensevelie dans le sommeil. En traversant tant de galeries longues et désertes, sombres et silencieuses, Emilie se sentit effrayée sans savoir pourquoi. Mais quand, en entrant dans le corridor, elle se rappela l'événement de l'autre nuit, la terreur s'empara d'elle; elle frémit qu'un objet comme celui qu'Annette avoit vu ne se présentât à ses yeux, et que, soit idéale, soit fondée, la peur ne produisît un pareil effet sur ses sens. Elle ne savoit pas bien de

quelle chambre Annette avoit parlé, mais elle n'ignoroit pas qu'elle devoit passer devant. Son œil inquiet essayoit de percer l'obscurité profonde ; elle marchoit légèrement et d'un pas timide. Arrivée près d'une porte, il en sortoit des sons, quoique foibles. Elle hésita. Bientôt sa crainte devint telle, qu'elle n'eut plus assez de force pour avancer. Soudain la porte s'ouvrit. Une personne, qu'elle crut être Montoni, parut, se rejeta promptement dans la chambre, et referma la porte. A la lumière qui brûloit dans la chambre, elle avoit cru distinguer une personne près du feu, dans l'attitude de la mélancolie. Sa terreur s'évanouit, mais la surprise lui succéda. Le mystère de Montoni, la découverte d'une personne qu'il visitoit à minuit dans un appartement interdit, et dont on rapportoit tant d'histoires, c'étoit de quoi exciter sa curiosité.

Pendant qu'elle flottoit dans le doute, desirant surveiller les mouvemens de Montoni, mais craignant de l'irriter en paroissant les découvrir, la porte s'ouvrit encore doucement, et se referma pour la seconde fois. Alors Emilie se glissa légèrement dans la chambre très-voisine de celle-là ; elle y cacha sa lampe, et retourna dans un détour

obscur du corridor, pour voir sortir cette personne, et s'assurer si c'étoit Montoni.

Après quelques minutes, les yeux fixés sur les battans de la porte, elle la vit se rouvrir; la même personne parut, et c'étoit Montoni lui-même. Il regarda par-tout autour de lui sans l'appercevoir, ferma la porte, et quitta le corridor. Bientôt après, elle entendit qu'on s'enfermoit intérieurement. Elle rentra dans sa chambre, surprise au dernier point.

Il étoit minuit. S'étant approchée de sa fenêtre, elle entendit des pas sur la terrasse au-dessous. Elle vit imparfaitement dans l'ombre plusieurs personnes qui marchoient et avançoient : elle fut frappée d'un cliquetis d'armes, et le moment d'après, d'un *mot d'ordre*. Elle se souvint du commandement de Montoni, et comprit bien que, pour la première fois, on relevoit la garde au château. Quand tout fut calme, elle alla se mettre au lit.

CHAPITRE V.

Le lendemain matin, Emilie se rendit de bonne heure à l'appartement de madame Montoni; elle avoit bien dormi, ses esprits s'étoient remis en même temps que ses forces, et sa résolution de résister à Montoni étoit combattue par ses craintes. Emilie, qui trembloit des conséquences, n'épargna rien pour redoubler les inquiétudes de sa tante.

Mais madame Montoni, comme on l'a déjà vu, aimoit par caractère à contredire, et quand des circonstances désagréables se présentoient à son esprit, elle cherchoit moins la vérité que des argumens pour combattre. Une longue habitude avoit tant confirmé cette disposition naturelle, qu'elle ne s'en appercevoit plus. Les représentations d'Emilie ne firent qu'éveiller son orgueil, au lieu de l'alarmer ou de la convaincre; elle imaginoit de se soustraire à la nécessité d'obéir sur le point exigé. Si jamais elle pouvoit s'échapper du château, elle comptoit défier son époux, s'en faire séparer à jamais, et vivre dans l'aisance avec les biens qui lui restoient. Emilie partageoit son desir, mais ne s'abusoit point sur la difficulté

du succès ; elle lui remontra l'impossibilité de franchir les portes, assurées et gardées comme elles l'étoient ; l'extrême danger de se confier à la discrétion d'un valet, qui pourroit la trahir à dessein ou par imprudence ; la vengeance de Montoni qui, s'il découvroit cette intention..... Emilie desiroit, autant que madame Montoni, de recouvrer sa liberté et de retourner en France ; mais, attentive seulement à la sûreté de sa tante, elle lui conseilloit de céder, sans braver un nouvel outrage.

Cette lutte d'émotions contraires déchira le cœur de madame Montoni. Montoni entra tout-à-coup ; et sans parler de l'indisposition de sa femme, il déclara qu'il venoit lui rappeler combien vainement elle lui résisteroit. Il lui donnoit jusqu'au soir pour qu'elle consentît à sa demande, ou l'obligeât, par ses refus, à l'exiler dans la tour de l'orient ; et il ajouta qu'une réunion de cavaliers dîneroit ce même jour au château, qu'elle feroit les honneurs de la table, et qu'Emilie l'accompagneroit. Madame Montoni étoit au moment de s'y refuser, mais considérant que durant le repas, sa liberté, quoique restreinte, pourroit favoriser ses plans, elle consentit. Montoni sortit aussi-tôt. L'ordre qu'elle avoit reçu

pénétroit Emilie et d'étonnement et de crainte ; elle frémissoit à la pensée de se voir exposée à de tels regards, et les paroles du comte Morano n'étoient pas faites pour calmer ses frayeurs. Il fallut se préparer à paroître au dîner ; elle s'habilla plus simplement encore qu'à l'ordinaire pour éviter qu'on la remarquât. Cette politique ne lui réussit pas, et quand elle retourna chez sa tante, Montoni lui reprocha ses airs de prude ; il lui prescrivit une parure très-brillante, et entre autres, les ornemens destinés pour son mariage avec le comte Morano. L'ajustement n'étoit pas fait à la mode vénitienne, mais à celle de Naples ; il développoit sa taille de la manière la plus avantageuse. Les beaux cheveux châtains d'Emilie, entremêlés de perles, devoient retomber en longues tresses sur son cou. Une simplicité du meilleur goût caractérisoit cette magnifique parure, et la beauté naturelle d'Emilie n'avoit jamais brillé de tant d'éclat. Sa seule espérance, en ce moment, étoit que Montoni projetoit moins quelque événement extraordinaire, que le triomphe de l'ostentation, en étalant aux yeux des étrangers les richesses de sa famille. Quand elle entra dans la salle, où un repas magnifique avoit été servi, Mon-

toni et ses hôtes étoient déjà à table. Elle alloit se placer près de sa tante, mais Montoni lui fit signe de la main. Deux cavaliers se levèrent, et la firent asseoir entre eux.

Le plus âgé de ces deux hommes étoit très-grand ; il avoit des traits italiens fortement prononcés, le nez aquilin, les yeux creux et très-pénétrans ; ils sembloient de feu quand son ame étoit agitée, et même dans un état de repos ils gardoient quelque chose de l'emportement des passions. Son visage étoit maigre, alongé comme après un long jeûne.

L'autre, d'environ quarante ans, avoit des traits d'un autre genre. Son regard sournois paroissoit fin et subtil ; ses yeux, d'un gris noir, étoient petits et très-enfoncés ; sa figure presqu'ovale, irrégulière, et mal dessinée.

Huit autres personnages se trouvoient à la même table ; ils étoient tous en uniforme, et gardoient tous une expression plus ou moins forte, de férocité, d'astuce ou de libertinage. Emilie les regardoit avec timidité, se rappeloit la matinée de la veille, et se croyoit environnée de bandits. Le lieu de la scène étoit une salle antique et ténébreuse ; une seule fenêtre, haute et gothique, en éclairoit l'immensité ; deux bat-

tans ouverts laissoient voir le rempart de l'ouest et les Apennins.

Le milieu de cette salle s'élevoit en dôme : la voûte s'appuyoit de trois côtés sur de lourds piliers de marbre ; de longues colonnades en partoient et s'étendoient dans l'ombre. Tous les pas des domestiques faisoient résonner les échos ; leurs figures, mal distinguées dans une sombre distance, alarmoient fort souvent l'imagination d'Emilie. Elle regardoit alternativement Montoni, ses hôtes et la salle ; elle se rappeloit sa terre natale, sa jolie maison, la simplicité, la bonté des amis qu'elle avoit perdus.

Elle observoit que Montoni gardoit avec ses hôtes un air d'autorité très-marqué. Il y avoit aussi quelque chose dans les manières des étrangers qui, sans être servile, annonçoit une grande déférence.

Pendant le dîner, l'entretien ne roula que sur la guerre ou sur la politique ; on y parla de Venise, de ses dangers, du caractère du doge régnant, et des principaux sénateurs. Quand le repas fut fini, les convives se levèrent, et chacun remplissant son verre, salua Montoni, but à ses exploits. Montoni portoit sa coupe à ses lèvres, quand soudain le vin écuma, s'enfuit par les bords, et brisa le vase en mille pièces.

Montoni se servoit ordinairement de cette espèce de verres de Venise, dont la propriété connue étoit de se briser en recevant une liqueur empoisonnée. Il soupçonna qu'un de ses hôtes avoit attenté à sa vie ; il fit fermer les portes, tira son épée, et lançant des regards enflammés sur l'assemblée qui restoit dans la stupeur, il s'écria : Il y a un traître ici ! que tous ceux qui sont innocens m'aident à trouver le coupable.

L'indignation s'empara de tous les cavaliers ; ils tirèrent tous l'épée. Madame Montoni vouloit fuir ; son mari lui commanda de rester ; mais ce qu'il ajouta ne fut point entendu, à cause du tumulte et des cris. Alors tous les domestiques se rendirent à son ordre, et déclarèrent leur ignorance. Cette protestation ne pouvoit être admise ; il étoit évident que la liqueur de Montoni avoit été seule empoisonnée ; il falloit bien que du moins le sommelier fût de connivence.

Cet homme, avec un autre, dont la physionomie trahissoit la conviction du crime ou la crainte du châtiment, fut chargé de chaînes par ordre de Montoni, et traîné dans une tour qui, autrefois, avoit servi de prison. Il eût traité de même tous ses hôtes, s'il n'eût redouté les conséquences d'une

conduite si hardie : il se contenta de jurer que pas un seul ne sortiroit avant que cette étrange affaire fût éclaircie. Il ordonna durement à sa femme de se retirer dans son appartement, et souffrit qu'Emilie la suivît.

Une demi-heure après, il parut dans son cabinet; Emilie frémit en voyant son maintien sombre, ses yeux ardens, ses lèvres tremblantes; elle l'entendit annoncer à sa tante toutes les horreurs de la vengeance.

Il ne vous servira de rien, lui dit-il, de vous en tenir à la dénégation; j'ai la preuve de votre crime : vous n'avez d'espoir de pardon que dans un aveu sans détour : votre complice a tout avoué.

Emilie, prête à succomber, fut ranimée par l'étonnement que lui causa cette accusation atroce. L'agitation de madame Montoni ne lui permettoit pas de parler; sa figure passoit d'une pâleur livide à un rouge enflammé.

— Epargnez-moi les discours, dit Montoni qui la voyoit prête à parler; votre contenance toute seule vous trahit : vous allez être conduite à la tour de l'orient.

— Cette accusation, dit madame Montoni, qui pouvoit à peine s'exprimer, est un prétexte pour votre cruauté; je dédaigne d'y répondre.

— Signor, dit vivement Emilie, cette affreuse imputation est fausse, et j'ose en répondre sur ma vie. Oui, signor, ajouta-t-elle, en observant la vivacité de ses regards, ce n'est pas en ce moment que je dois rien ménager. J'ose le dire, on vous trompe, on vous trompe avec scélératesse; on veut perdre ma tante.

— Si vous mettez quelque prix à la vie, taisez-vous.

Emilie, d'un air calme, leva les yeux au ciel, en disant: « Plus d'espérance ».

Il se retourna vers sa femme, qui, remise du premier mouvement, repoussoit ses soupçons avec autant de véhémence que d'aigreur. La rage de Montoni s'accroissoit; Emilie frémissant des suites, se précipita entre eux; elle embrassoit ses genoux en silence; elle le regardoit avec l'expression la plus touchante. Mais il ne fut touché ni de l'état de sa femme, ni des regards éloquens d'Emilie. Il ne la releva même pas; il les menaçoit toutes deux, quand il fut appelé par un homme qui lui vouloit parler. Il ferma la porte; Emilie entendit qu'il en prenoit la clef. Elle et madame Montoni se trouvoient prisonnières; elle sentit que ses projets devenoient de plus en plus terribles.

Madame Montoni regardoit autour d'elle, et cherchoit un moyen de s'échapper du château. Mais comment? Elle savoit trop à quel point l'édifice étoit fort, avec quelle vigilance on le gardoit. Elle trembloit de commettre son sort au caprice d'un valet, dont il eût fallu mendier l'assistance.

Cependant le tumulte et la confusion ne cessoient point. Emilie écoutoit le murmure, qui se prolongeoit dans la galerie. Quelquefois elle croyoit entendre le choc des épées. La provocation de Montoni, son impétuosité, sa violence, lui faisoient supposer que les armes seulement pouvoient terminer cet horrible débat. Madame Montoni avoit épuisé tous les termes de l'indignation, Emilie toutes les expressions consolantes. Elles gardoient le silence, et goûtoient cette espèce de calme qui succède dans la nature au conflit des élémens.

Une terreur vague agitoit Emilie. Les circonstances dont elle venoit d'être témoin, la représentoient confusément à sa mémoire, et ses pensées se succédoient dans un désordre tumultueux.

Elle fut tirée de sa rêverie par une personne qui frappoit, et elle reconnut la voix d'Annette.

— Ma chère dame, ouvrez-moi; j'ai beau-

coup de choses à vous raconter, disoit tout bas la pauvre fille.

— La porte est fermée, reprit sa maîtresse.

— Oui, madame; mais, de grace, ouvrez-la.

— Le signor a la clef, dit madame Montoni.

— O vierge Marie! s'écria Annette; que deviendrons-nous?

— Aidez-nous à sortir, dit sa maîtresse. Où est Ludovico?

— Dans la salle en bas, avec les autres, madame. Il combat avec le plus fort.

— Il combat! Et qui donc combat encore? s'écria madame Montoni.

— Le signor, madame, et tous les signors, et bien d'autres.

— Y a-t-il quelqu'un de blessé, dit Emilie d'une voix tremblante?

— Oui, mademoiselle. Il y en a qui sont à terre tout couvert de sang. O mon Dieu! tâchez que je puisse entrer, madame; les voilà qui viennent. Ils vont me tuer!

— Sauvez-vous, dit Emilie, sauvez-vous; nous ne pouvons pas ouvrir la porte.

Annette répéta qu'ils venoient, et prit la fuite.

— Calmez-vous, madame, dit Emilie;

je vous en conjure, calmez-vous ; ils viennent peut-être nous délivrer. Le signor Montoni, peut-être, est.... est.... vaincu.

L'idée de sa mort la fit encore frissonner. Elle fut prête à s'évanouir.

— Ils viennent ! cria madame Montoni ; j'entends leurs pas.

Emilie leva ses yeux languissans vers la porte ; mais la terreur glaçoit sa voix. La clef tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit, et Montoni parut, suivi de trois de ses satellites. — Exécutez vos ordres, leur dit-il, montrant sa femme. — Elle fit un cri, et fut emportée à l'instant. Emilie, privée de ses sens, tomba sur un siége contre lequel elle se soutenoit. En reprenant ses esprits, elle se vit seule. Elle regarda l'appartement avec des yeux égarés. Elle sembloit interroger tout sur la destinée de sa tante ; ni son propre danger, ni l'idée de fuir de cette chambre, ne se présentèrent d'abord à elle.

Enfin elle se leva pour examiner, mais avec une foible espérance, si la porte étoit encore libre. Elle étoit ouverte. D'un pas timide elle avança dans la galerie. Elle s'arrêta bientôt, incertaine du chemin qu'elle prendroit. Son premier desir étoit d'obtenir quelques renseignemens sur le sort de

madame Montoni. Elle descendit à la salle où les domestiques se rassembloient ordinairement. A mesure qu'elle avançoit, elle entendoit de loin des voix irritées : les visages qu'elle rencontroit, les figures qui se heurtoient dans ces nombreux passages, augmentoient encore son effroi. Enfin elle arriva dans la salle qu'elle cherchoit, mais cette salle étoit totalement déserte. Ne pouvant plus se soutenir, Emilie s'y reposa. Elle pensa qu'elle chercheroit inutilement madame Montoni dans le labyrinthe immense de ce château, qui sembloit assiégé de brigands. Elle eût voulu retourner chez elle : elle craignoit de rencontrer ces hommes effrayans.

Tout-à coup un murmure lointain interrompit ce morne silence ; il devint de plus en plus fort ; elle distingua des voix, et même des pas s'approchoient. Elle se leva pour sortir, mais on venoit par l'unique chemin qu'elle pût suivre ; elle prit le parti d'attendre que ces gens fussent entrés dans la salle. On poussoit quelques gémissemens ; elle vit un homme que quatre autres portoient : les forces lui manquèrent à cet affreux spectacle. Les porteurs entrèrent dans la salle, trop occupés pour retenir, ou même pour remarquer Emilie. Elle voulut

s'échapper, mais épuisée de foiblesse, elle se remit sur un des bancs. Elle ne pouvoit porter ses regards, ni sur l'objet malheureux qu'on avoit mis près d'elle, ni sur les hommes qui l'entouroient, et qui ne l'avoient pas apperçue.

Elle remonta chez elle aussi vîte qu'elle le put, en prenant des détours obscurs et multipliés.

Elle s'assit auprès de la fenêtre; elle écoutoit attentivement et regardoit sur le rempart, et tout néanmoins étoit désert et paisible.

Son intérêt pour madame Montoni devenoit toujours plus puissant; elle se rappeloit que Montoni l'avoit menacée fièrement d'être enfermée dans la tour de l'est; il étoit possible qu'une telle punition eût satisfait la vengeance de son époux. Elle résolut, quand la nuit seroit venue, de chercher un chemin vers la tour. Elle savoit, à la vérité, qu'elle ne pourroit secourir efficacement sa tante; mais ce seroit toujours une consolation pour elle dans sa triste prison, que d'entendre la voix de sa nièce.

Les heures passèrent ainsi dans la solitude et le silence. Aucun message, aucun bruit: il lui sembla que Montoni l'avoit totalement oubliée.

Le soleil cependant disparut derrière les montagnes ; ses rayons étincelans s'évanouirent sur les nuages ; un pourpre sombre et foncé brunit graduellement l'atmosphère, et déroba le paysage.... Bientôt après les sentinelles se placèrent, et la veille de nuit commença.

L'obscurité de la chambre ramena l'effroi dans les sens d'Emilie. Penchée sur la fenêtre, mille images différentes assaillirent son esprit. Eh quoi ! se disoit-elle, si quelqu'un de ces brigands, au milieu des ténèbres de la nuit, s'introduisoit dans ma chambre ! Puis se rappelant l'habitant mystérieux de la chambre voisine, sa terreur eut un autre objet. Ce n'est pas un prisonnier, disoit-elle, quoiqu'il reste caché dans cet appartement ; ce n'est pas Montoni qui ferme sa porte en le quittant, c'est l'inconnu qui lui-même a pris ce soin.

Au reste, elle réfléchit qu'il étoit peu probable que la personne, quelle qu'elle fût, eût intérêt à la troubler ; mais elle se rappela combien la chambre du voile, où s'étoit offert à ses yeux un si terrible spectacle, étoit voisine de son appartement ; elle soupçonnoit même que la porte de l'escalier devoit communiquer en ce lieu.

Le voile de la nuit étoit étendu ; Emilie

quitta la fenêtre. Assise près de la cheminée, elle apperçut une mourante étincelle qui brilloit, disparoissoit, et se montroit encore; à force de soins elle rapprocha quelques charbons, obtint une légère flamme, alluma la lampe, et sentit un bonheur dont sa situation peut seule faire concevoir l'idée. Son premier soin fut de contenir la porte de l'escalier; elle y rangea tous les meubles qu'elle put déplacer.

Ce travail l'occupa jusqu'à minuit; elle compta douze fois les frappemens sourds de la grosse cloche du rempart. On n'entendoit que le bruit et la marche du factionnaire qui relevoit son camarade. Elle ouvrit la porte doucement, examina le corridor, écouta si personne ne bougeoit; le calme étoit absolu. A peine eut-elle quitté sa chambre qu'elle apperçut une foible lueur sur les murailles de la galerie; sans rechercher d'où cela pouvoit venir, elle recula bien vîte et referma la porte. Personne ne la suivit; elle conjectura que Montoni faisoit à l'inconnu sa visite nocturne ordinaire. Elle résolut d'attendre jusqu'à ce qu'il fût retiré dans son appartement.

L'horloge sonna, Emilie entr'ouvrit la porte, et ne voyant personne, elle se glissa dans un passage qui conduisoit à l'escalier

du sud. Elle pensa que de ce point elle trouveroit plus facilement la tour. Elle s'arrêtoit souvent ; elle écoutoit avec effroi les murmures du vent qui siffloit ; elle regardoit de loin à travers l'obscurité des longs détours. Elle atteignit enfin l'escalier qu'elle cherchoit. Deux passages s'offrirent à ses yeux : lequel choisir ? Celui qu'elle prit donnoit dans une large galerie. Elle se hâta de la traverser. La solitude de ce lieu la glaçoit ; elle tressailloit à l'écho de ses pas.

Soudain elle crut entendre une voix ; craignant également d'avancer ou de retourner, pendant quelques momens elle resta dans la même attitude, presque sans forces, osant à peine lever les yeux. Il lui sembla que la voix proféroit des plaintes ; et cette idée fut confirmée par un long gémissement. Elle imagina que c'étoit peut-être madame Montoni, et s'avança jusqu'à la porte. Néanmoins avant que de parler, elle trembloit de se confier à quelque étranger indiscret qui la découvriroit à Montoni. La personne, quelle qu'elle fût, paroissoit dans l'affliction ; mais elle pouvoit n'être pas prisonnière.

Pendant qu'elle hésitoit, la voix se fit entendre encore ; elle appela Ludovico.

Emilie reconnut Annette, et dans sa joie s'approcha pour répondre.

— Ludovico ! crioit Annette en sanglotant ; Ludovico !

— C'est moi, dit Emilie en essayant d'ouvrir la porte. Eh ! comment êtes-vous là? qui vous a renfermée ?

— Ludovico ! disoit Annette ; Ludovico !

— Ce n'est pas Ludovico ; c'est moi, c'est Emilie.

Annette cessa de sangloter, et ne dit plus rien.

— Si vous pouvez ouvrir la porte, j'entrerai, dit Emilie : vous n'avez rien à redouter.

— Ludovico ! ô Ludovico ! crioit Annette.

Emilie perdit patience ; et craignant qu'on ne l'entendît, elle fut prête à quitter la porte ; mais elle considéra qu'Annette pourroit avoir su quelque chose touchant madame Montoni, que du moins elle pourroit indiquer le chemin de la tour. Elle en obtint à la fin une réponse, mais peu satisfaisante. Annette ne savoit rien sur madame Montoni, et conjuroit uniquement Emilie de lui dire ce qu'étoit devenu Ludovico. Emilie l'ignoroit, et demandoit toujours comment Annette se trouvoit enfermée.

— C'est Ludovico, lui dit la pauvre fille, qui m'a mise ici. Après m'être sauvée du cabinet de madame, je courois sans savoir où. Dans cette galerie j'ai rencontré Ludovico. Il m'a confinée dans cette chambre, dont il a pris la clef, et tout cela, dit-il, pour qu'il ne m'arrivât pas de mal. Mais il étoit lui-même dans une telle frayeur, qu'à peine il m'a dit six paroles. Il m'a promis qu'il reviendroit, et qu'il me mettroit dehors lorsque tout seroit calmé. Il a la clef. Il est si tard. Je ne l'ai pas vu, et je n'en ai pas entendu parler. Ils l'auront tué.

Emilie tout à coup se rappela cette personne blessée qu'elle avoit vu apporter dans la salle. Elle ne douta pas que ce ne fût Ludovico; mais elle n'en dit rien. Impatiente d'apprendre quelque chose sur sa tante, elle demanda le chemin de la tour.

— Oh! n'y allez pas, mademoiselle; pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas là toute seule.

— Mais, Annette, reprit Emilie, vous ne pensez pas que je passerois la nuit dans cette galerie. Dites-moi le chemin de la tour. Demain matin je m'occuperai de votre délivrance.

— Vierge Marie! dit Annette, resterai-je ici toute la nuit? Je perdrai la tête de

frayeur. Je mourrai de faim : je n'ai rien mangé depuis le dîné.

Emilie put à peine s'empêcher de sourire de tous les genres de chagrins d'Annette. Enfin elle en obtint une sorte de direction vers la tour de l'est. Après plusieurs recherches et beaucoup d'embarras, elle atteignit les escaliers de la tour, et s'arrêta au pied pour fortifier tout son courage par le sentiment de son devoir. Pendant qu'elle examinoit ce lieu d'effroi, elle apperçut une porte à l'opposé de l'escalier. Incertaine si cette porte la conduiroit jusqu'à madame Montoni, elle essaya d'en tirer les verroux. Un air plus frais vint frapper son visage. Cette porte donnoit sur le rempart de l'est, et le vent, quand elle ouvrit, éteignit presque sa lumière. Elle tourna ses regards sur la terrasse obscure, et distingua difficilement les murailles et quelques tours. Les nuages agités par les vents sembloient se mêler aux étoiles, et redoubler les ombres de la nuit. Elle referma promptement la porte, prit sa lampe et monta.

L'image de sa tante poignardée peut-être de la main de Montoni vint épouvanter son esprit. Elle trembla, retint ses soupirs, et se repentit d'avoir osé venir en ce lieu. Son devoir triomphant de sa terreur, elle con-

tinua d'avancer. Tout étoit calme. A la fin, une trace de sang, sur l'escalier, frappa ses yeux; elle s'apperçut au même instant que la muraille et toutes les marches en étoient teintes. Elle s'arrêta, fit un effort pour se soutenir, et sa tremblante main laissa presque échapper la lampe. Elle n'entendoit rien; aucun être vivant ne sembloit habiter cette tour. Mille fois elle eût desiré n'être pas sortie de sa chambre; elle craignoit d'en savoir davantage; elle craignoit de trouver quelque spectacle horrible; et néanmoins, si près du terme, elle ne pouvoit se résoudre à perdre ses efforts. Elle reprit courage, et parvenue jusqu'au milieu de la tour, elle vit une autre porte, et l'ouvrit. Les foibles rayons de sa lampe ne lui montrèrent que des murailles humides et nues. En examinant cette chambre, dans l'effroyable attente d'y découvrir les restes de l'infortunée madame Montoni, elle apperçut à terre quelque chose dans un coin obscur. Frappée subitement d'une conviction horrible, elle devint un instant immobile et presque insensible. Animée d'une sorte de désespoir, elle s'avança près de l'objet qui causoit sa terreur; c'étoit quelques vêtemens. Elle reconnut un vieil uniforme de soldat, sous lequel étoient

entassées des armes. Elle n'osoit presque pas s'en fier à ses regards ; elle considéra quelque temps le sujet de sa vive alarme, et sortit de sa chambre. Elle alloit descendre de la tour sans pousser plus loin sa recherche. En se retournant dans ce dessein, elle apperçut sur les degrés du second étage une nouvelle trace de sang ; elle remonta. A mesure qu'elle avançoit, le sang devenoit plus visible.

Il la conduisit à une porte qui terminoit l'escalier. Emilie ne pouvoit plus marcher. Si près de la dernière certitude, elle redoutoit de l'acquérir ; elle le redoutoit plus que jamais, et n'avoit de force, ni pour parler, ni pour tenter d'ouvrir.

Elle mit enfin sa main sur la serrure, elle la trouva fermée. Elle appela madame Montoni, et un silence glacé succéda seul à sa voix.

Elle est morte, s'écria-t-elle ; elle est tuée ; son sang rougit les degrés.

Emilie perdit toute sa force, posa sa lampe, et s'assit sur une marche.

— Lorsque les idées lui revinrent, elle appela encore. Après d'inutiles efforts pour ouvrir, elle descendit de la tour, et revint à son appartement à pas précipités.

En rentrant dans son corridor, elle

apperçut Montoni. Emilie, plus que jamais effrayée, se rejeta dans un détour pour l'éviter. Elle l'entendit fermer une porte, et la même qu'elle avoit remarquée. Elle écouta ses pas qui s'éloignoient; et quand l'extrême distance ne lui permit plus de les distinguer, elle se glissa chez elle, et se mit dans son lit en conservant sa lampe.

Les teintes grises du matin avoient depuis long-temps éclairci l'horizon, et les yeux d'Emilie n'avoient pu céder au sommeil; mais à la fin, la nature épuisée donna quelques momens de relâche à ses peines.

CHAPITRE VI.

Emilie resta dans sa chambre pendant une partie de la matinée, sans recevoir aucun ordre de Montoni, et sans voir personne que les hommes armés qui passoient le long de la terrasse. Son inquiétude pour sa tante l'emporta à la fin sur l'horreur de parler à ce barbare. Elle se décida à l'aller trouver, pour obtenir la permission de voir madame Montoni.

Il devenoit trop certain, par l'absence prolongée d'Annette, qu'il étoit arrivé

quelque accident à Ludovico, et qu'elle étoit encore en prison. Emilie résolut donc de visiter la chambre où la pauvre Annette s'étoit fait entendre, et si cette fille y gémissoit encore, d'informer Montoni de sa triste situation.

Elle sortit, et gagna la galerie du sud. Il étoit midi.

Les lamentations d'Annette s'entendoient à l'extrémité de la galerie : elle déploroit son sort et celui de Ludovico. Elle dit à Emilie qu'elle mourroit de faim si elle n'étoit libre à l'instant. Emilie répondit qu'elle alloit demander sa liberté à Montoni ; mais la peur de la faim céda pour le moment à la peur du signor ; et quand Emilie la laissa, elle la prioit avec instance de ne pas découvrir l'asyle où elle s'étoit cachée.

Emilie s'approcha de la grande salle ; et le bruit qu'elle entendit, les gens qu'elle rencontra, renouvelèrent toutes ses alarmes. Ces derniers néanmoins paroissoient pacifiques. Ils la regardoient avec avidité, lui parloient même quelquefois. En traversant la salle pour se rendre au salon de cèdre, où Montoni se tenoit ordinairement, elle vit sur le pavé des débris d'épée, des lambeaux teints de sang ; elle s'attendoit presque à trouver un corps mort ; mais elle

n'eut pas cet affreux spectacle. En avançant, elle distingua des voix. La crainte de paroître devant tant d'étrangers, la crainte sur-tout d'irriter Montoni par une visite imprévue, ébranlèrent presque sa résolution. Elle cherchoit des yeux, sous les longues arcades, un domestique pour l'annoncer ; il n'en paroissoit point. Les accens qu'elle entendoit n'étoient point ceux de la colère. Elle reconnut les voix de quelques convives de la veille. Elle alloit frapper quand Montoni parut lui-même. Emilie trembla, devint muette ; et Montoni, dans une extrême surprise, peignit sur sa physionomie tous les mouvemens qui l'agitoient. Emilie oublia ce qu'elle avoit à dire ; elle ne s'informa pas de sa tante ; elle ne demanda rien pour Annette, et resta pétrifiée.

Montoni lui demanda d'un ton sévère ce qu'elle avoit entendu de l'entretien. Elle l'assura qu'elle n'étoit point venue dans l'intention d'écouter ses secrets, mais d'implorer sa clémence, et pour sa tante, et pour Annette. Montoni parut en douter. Il la regarda fixement avec des yeux perçans ; et l'inquiétude qu'il ressentoit ne pouvoit venir d'un intérêt frivole. Emilie finit par le conjurer de lui permettre de visiter sa

tante. Il répondit par un sourire plein d'amertume, qui confirma ses craintes pour sa tante, et qui ne lui laissa pas le courage de renouveler ses sollicitations.

Pour Annette, dit-il, allez trouver Carlo, il la délivrera. L'insensé qui l'a enfermée n'est plus. Emilie frémit. Mais ma tante, signor, lui dit-elle ; ah ! parlez-moi de ma tante.

On en a soin, reprit Montoni : je n'ai pas le temps de répondre à vos oiseuses questions.

Il vouloit s'éloigner ; Emilie le conjura de lui apprendre où étoit madame Montoni. Il s'arrêta.... Tout-à-coup la trompette sonna. Au même instant elle entendit des chevaux et des voix confuses. Au son de la trompette, Montoni avoit traversé le vestibule. Emilie ne savoit pas si elle le suivroit. Elle apperçut, au-delà des longues arcades qui s'ouvroient sur la cour, un parti de cavaliers ; elle crut voir, autant que la distance et son trouble le lui permettoient, que c'étoient les mêmes dont quelques jours avant elle avoit vu le départ. Elle n'eut pas le temps de prolonger son examen. Ceux qui se trouvoient dans le salon étoient accourus dans la salle, et de toutes les parties du château, les autres hommes s'y rendi-

rent. Emilie se pressa de se réfugier dans son appartement ; elle y fut poursuivie par des images horribles. La manière, les expressions de Montoni, quand il avoit parlé de sa femme, confirmoient ses plus noirs soupçons. Elle étoit absorbée dans ces sombres pensées lorsqu'elle apperçut le vieux Carlo.

Chère dame, lui dit-il, je n'ai pas encore pu m'occuper de vous. Je vous apporte du fruit et du vin ; vous devez en avoir besoin.

Je vous remercie, Carlo, dit Emilie. Est-ce le signor qui vous a fait souvenir de moi?

Non, signora, reprit Carlo ; son *Excellence* a trop d'affaires pour cela.

Emilie renouvela ses questions sur le destin de madame Montoni ; mais Carlo, pendant qu'on l'enlevoit, étoit à l'autre extrémité du château, et depuis ce moment il n'en avoit rien appris.

Pendant qu'il lui parloit, Emilie le regardoit fixement, et ne pouvoit démêler si c'étoit de sa part ignorance ou dissimulation, ou crainte d'offenser son maître. Il répondit très-laconiquement à ses questions sur les débats de la veille ; mais il lui dit que les disputes étoient pacifiées, et que le signor croyoit s'être trompé en soupçonnant

ses hôtes. Le combat n'a pas eu d'autre cause, ajouta Carlo. Mais je me flatte de ne jamais voir un tel spectacle dans ce château, quoiqu'on y prépare d'étranges choses. Elle le pria de s'expliquer. Ah ! signora, dit-il, il ne me convient pas de trahir aucun secret, ni d'exprimer toute ma pensée. Le temps dévoilera tout.

Elle le pria de délivrer Annette, lui désigna la chambre où cette pauvre fille étoit emprisonnée ; Carlo lui promit de la satisfaire. Comme il partoit, elle lui demanda quelles étoient les personnes nouvellement arrivées ; sa conjecture se vérifia, c'étoit Vérezzi avec sa troupe.

Ce court entretien éclaircit un peu les idées sombres d'Emilie : c'étoit une consolation pour elle, que d'entendre dans ce château l'accent de la pitié.

Une heure se passa sans qu'Annette parût : enfin elle vint en sanglotant, et s'écriant, Ludovico ! Ludovico !

— Ma pauvre Annette, asséyez-vous bien vîte, dit Emilie.

— Qui l'auroit prévu, mademoiselle ! ô misérable jour ! ô jour affreux ! Elle continua de gémir et de se lamenter : la mort, lui dit Emilie, la mort nous enlève souvent nos amis les plus chers. Soumettons-nous

aux volontés du ciel : nos pleurs, hélas ! ne raniment point leur cendre.

Annette ôta son mouchoir de dessus ses yeux.

— Vous rencontrerez Ludovico dans un meilleur monde, je l'espère, dit Emilie.

— Oui, mademoiselle, dit Annette ; mais j'espère bien le rencontrer encore dans celui-ci, quoiqu'il en soit bien blessé !

— Blessé ! s'écria Emilie. Il vit donc ?

— Oui, mademoiselle ; mais sa blessure est terrible : il ne pouvoit venir me délivrer. On le croyoit mort d'abord, et lui-même ne se trouvoit pas bien jusqu'à ce moment.

— Ma chère Annette, je me réjouis de savoir qu'il existe.

La douleur d'Annette étant un peu calmée, Emilie l'envoya faire des recherches sur sa maîtresse ; elle n'en put recevoir aucune lumière. Les uns ignoroient son sort, et les autres probablement avoient ordre de le cacher.

Emilie resta dans une grande affliction, dans une grande inquiétude : elle ne fut d'ailleurs dérangée par aucun message de Montoni.

Les deux jours suivans s'écoulèrent sans aucun incident remarquable, et sans qu'elle pût se procurer le moindre éclaircissement

sur madame Montoni. Le soir du deuxième jour, Emilie se mit au lit après le départ d'Annette ; mais son esprit fut assailli des images les plus effrayantes, et telles, qu'une si longue incertitude pouvoit bien les lui suggérer. Incapable de s'oublier, incapable de vaincre les fantômes qui l'obsédoient, elle se leva de son lit, et ouvrit sa fenêtre pour respirer un air plus frais.

La nuit étoit obscure et silencieuse, les étoiles seules aidoient à distinguer les plus hautes montagnes, les tours occidentales, et les remparts au-dessous, où se promenoit une seule sentinelle. Quelle image de repos présentoit cet aspect ! Les passions terribles et féroces, qui si souvent agitoient les habitans de ce château, sembloient alors anéanties dans le sommeil. Le cœur d'Emilie n'en jouissoit pas ; mais ses douleurs, quoique profondes, retenoient quelque chose de la douceur de son esprit. Son affliction étoit silencieuse ; elle pleuroit et enduroit. Ce n'étoit pas l'impétueuse énergie de la passion, qui, à l'aide d'une imagination ardente, franchit par la pensée tous les obstacles, et vit dans le monde qu'elle se crée.

L'air la rafraîchit ; elle resta à sa fenêtre ; elle considéroit tant d'astres éclatans, étin-

celant sur l'azur des cieux, et roulant sans se confondre dans l'espace. Elle se rappela combien de fois, avec son père chéri, elle avoit observé leur marche et remarqué leur cours. Ces réflexions la conduisirent à d'autres, et réveillèrent presqu'également et sa douleur et sa surprise.

Elles lui retracèrent l'étrange tableau des tristes évènemens qui avoient succédé aux premières douceurs de sa vie. Emilie, si doucement élevée, si tendrement aimée ; Emilie qui avoit connu et la bonté et le bonheur ! ses dernières secousses, sa situation présente dans une terre étrangère, dans un château isolé ! environnée de tous les vices, exposée à toutes les violences, elle croyoit faire le rêve d'une imagination malade, et ne pouvoit se persuader que tant de maux fussent des réalités. Elle pleuroit à la seule pensée de ce que ses parens eussent souffert, s'ils avoient pu prévoir les infortunes qui l'attendoient.

Elle leva les yeux vers le ciel, et observa la même planète qu'elle avoit remarquée en Languedoc la nuit qui précéda la mort de son père. Elle se trouvoit au-dessus des tours orientales du château. Emilie se rappela l'entretien relatif à l'état des ames ; elle se rappela aussi la musique qu'elle avoit

entendue, et dont sa tendresse, en dépit de sa raison, avoit admis le sens superstitieux. Ces souvenirs redoublèrent ses larmes ; elle céda à sa rêverie. Tout-à-coup les sons d'une musique douce parurent traverser les airs. Une crainte superstitieuse s'empara d'elle ; elle écouta quelques momens dans une attente pénible, et s'efforça de recueillir ses pensées et de recourir à sa raison. Mais la raison humaine n'a pas plus d'empire sur les fantômes de l'imagination, que les sens n'ont de moyens pour juger la forme de ces corps lumineux qui brillent et s'éteignent tout-à-coup pendant l'obscurité des nuits.

La surprise d'Emilie à ces accords si doux et si délicieux, étoit pour le moins excusable. Il y avoit long-temps, bien long-temps qu'elle n'avoit entendu la moindre mélodie. Les sons aigus du fifre et de la trompette étoient la seule musique que l'on connut dans Udolphe.

Quand ses esprits furent un peu remis, elle essaya de s'assurer de quel côté venoient les sons. Elle crut reconnoître qu'ils partoient d'en bas ; mais elle ne put distinguer s'ils venoient de dessus la terrasse ou de quelque chambre du château. La crainte et la surprise cédèrent bientôt au charme

d'une harmonie que le silence de la nuit rendoit plus touchante. Bientôt elle sembla s'éloigner, s'affoiblir successivement, et enfin cessa tout-à-fait.

Emilie continuoit d'écouter, plongée dans ce doux repos où une musique suave laisse l'esprit. Les sons ne revinrent plus. Ses pensées errèrent long-temps sur une circonstance si étrange; il étoit singulier d'entendre à minuit de la musique, lorsque tout le monde devoit, depuis plusieurs heures, être endormi, et dans un château où, depuis tant d'années, on n'avoit rien entendu qui ressemblât à de l'harmonie. De longues souffrances avoient rendu son esprit sensible à la terreur, et susceptible de superstition. Il lui sembla que son père avoit pu lui parler par ces accords, pour lui inspirer de la consolation et de la confiance sur le sujet dont alors elle étoit occupée. La raison lui dit néanmoins que cette conjecture étoit ridicule, et elle ne s'y attacha pas; mais par une inconséquence naturelle à une imagination vive, elle se livra à de plus bizarres idées; elle se rappela l'événement singulier qui avoit donné le château à son possesseur actuel; elle considéra la manière mystérieuse dont l'ancienne propriétaire avoit disparu; jamais

on n'avoit rien su d'elle ; et son esprit fut frappé d'une sorte de crainte. Il n'y avoit nulle liaison apparente entre cet événement et la musique qu'elle venoit d'entendre, et pourtant elle crut que ces deux choses se tenoient par quelque lien secret. A cette idée une sueur froide la saisit : elle porta des yeux égarés sur l'obscurité de sa chambre, et le silence morne qui y régnoit ne fit qu'affecter de plus en plus son imagination.

A la fin elle quitta la fenêtre ; mais ses jambes lui manquèrent en approchant de son lit. Elle s'arrêta, et regarda autour d'elle. Sa lampe, seule lumière qui éclairât ce vaste appartement, étoit prête à s'éteindre ; elle frémit de l'obscurité où elle alloit se trouver. Honteuse bientôt de sa foiblesse, elle se remit au lit, et ne put y trouver le sommeil. Elle rêva sur le nouvel incident qui venoit de se présenter, et résolut d'attendre la nuit suivante à la même heure, pour épier le retour de la musique. Si ces accords sont humains, disoit-elle, probablement ils se feront encore entendre.

CHAPITRE VII.

Annette vint le matin tout hors d'haleine à l'appartement d'Emilie. — O mademoiselle, dit-elle à mots entrecoupés, que de nouvelles j'ai à vous dire ! J'ai découvert qui est le prisonnier, mais il n'étoit pas prisonnier ; c'est celui qui étoit enfermé dans cette chambre, et dont je vous ai parlé. Je l'avois pris pour un revenant !

— Qui étoit ce prisonnier ? demanda Emilie, qui songeoit en elle-même à l'événement de la nuit dernière.

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit Annette, il n'étoit pas prisonnier, pas du tout.

— Qui est-il enfin ?

— Sainte Vierge ! reprit Annette, combien j'ai été étonnée. Je l'ai rencontré tout-à-l'heure sur le rempart ici dessous ; je n'ai jamais été si surprise de ma vie ! Ah ! mademoiselle, ce lieu-ci est un lieu bien étrange ! quand j'y vivrois cent ans, je n'y finirois jamais de m'étonner. Mais, comme je vous le disois, je l'ai rencontré sur le rempart, et certes je ne pensois à personne moins qu'à lui.

— Ce verbiage est insupportable, dit

Emilie ; de grace, Annette, n'abusez pas ainsi de ma patience.

— Oui, mademoiselle, devinez, devinez qui c'étoit ; c'est une personne que vous connoissez bien.

— Je ne sais pas deviner, dit Emilie avec impatience.

— Eh bien ! mademoiselle, je vous mettrai sur la voie. Un grand homme, une face alongée, qui marche posément, qui porte un grand plumet sur son chapeau, qui baisse les yeux pendant qu'on lui parle, et regarde les gens par-dessous des sourcils si noirs et si épais. Vous l'avez vu mille fois à Venise, mademoiselle ; il étoit intime ami de monsieur. Et maintenant, quand j'y pense ! de quoi avoit-il peur dans ce vieux château sauvage, pour s'y enfermer comme il faisoit ? Mais il prend le large à présent : je l'ai trouvé tout-à-l'heure sur le rempart. Je tremblois en le voyant, il m'a toujours fait de la frayeur ; mais je n'aurois pas voulu qu'il le remarquât. J'ai donc été vers lui, je lui ai fait la révérence. Soyez le bienvenu au château, signor Orsino, lui ai-je dit !

— Ah ! c'étoit donc Orsino ? dit Emilie.

— Oui, mademoiselle, le signor Orsino lui-même, celui qui a fait tuer ce seigneur

vénitien, et qui depuis ce temps, à ce que l'on dit, ne cesse d'errer de tous côtés.

— Bon dieu! s'écria Emilie, se remettant à peine, et il est venu à Udolphe! Il fait bien de se tenir caché.

— Oui, mademoiselle; mais s'il ne veut que cela, ce château isolé le cachera bien assez, sans qu'il s'enferme avec tant de soin. Qui songeroit donc à le découvrir ici? je suis bien sûre que je ne penserois jamais à y trouver une ame vivante!

— Cela peut être vrai, dit Emilie; et dans ce moment elle eût sans doute conclu que la musique nocturne venoit d'Orsino, si elle n'eût été certaine qu'il n'avoit ni goût ni talent pour cet art. Elle n'auroit pas voulu grossir le catalogue des étonnémens d'Annette, en lui parlant de ce qui causoit le sien; mais elle demanda si quelqu'un dans le château savoit jouer de quelque instrument.

— Oh! oui, mademoiselle, Benedetto joue du tambour à s'attirer l'admiration; il y a Lancelot pour la trompette; et quant à cela, Ludovico lui-même sait jouer de la trompette. Mais à présent il est malade. Je me souviens qu'une fois......

Emilie l'interrompit. — N'avez-vous en-

tendu aucune musique depuis votre arrivée ici, nommément la nuit dernière ?

— Quoi ! mademoiselle, en auriez-vous entendu cette nuit ?

Emilie éluda la question, en répétant la sienne.

Qui ! moi ! Non, mademoiselle, reprit Annette ; je n'ai jamais entendu de musique ici, excepté, veux-je dire, celle des tambours et des trompettes. Et quant à cette nuit, je n'ai fait que songer que je voyois revenir ma défunte maîtresse.

— Votre défunte maîtresse, dit Emilie d'une voix tremblante, vous en savez donc davantage. Dites-moi, dites-moi tout, Annette, je vous en prie ; dites-moi tout-à-la-fois ce qu'il y a de plus affreux.

—Mais, mademoiselle, vous le savez déjà.

— Je ne sais rien, dit Emilie.

— Vous le savez, mademoiselle ; vous savez bien que personne ne sait ce qu'elle est devenue : il est donc clair qu'elle a pris le même chemin que l'ancienne dame du château. Personne n'a jamais entendu parler de celle-là.

— Emilie appuya sa tête sur sa main, et garda quelque temps le silence. Elle dit ensuite à Annette qu'elle desiroit d'être seule, et Annette sortit aussi-tôt.

La remarque d'Annette avoit ranimé les terribles soupçons d'Emilie sur le destin de madame Montoni ; elle résolut de faire un second effort pour obtenir sur ce sujet une certitude, et de s'adresser encore une fois à Montoni.

Quand Annette revint, au bout de quelques heures, elle dit à Emilie que le portier du château desiroit de lui parler, et qu'il avoit quelque chose d'important à lui révéler. Ses esprits, depuis quelque temps avoient éprouvé tant de secousses, que la plus légère circonstance suffisoit pour les agiter. Ce message d'abord la surprit ; il lui fit ensuite redouter quelque danger, quelque piége. Elle avoit remarqué souvent l'air et le maintien farouches de cet homme. Elle hésita si elle consentiroit, imaginant même que cette proposition n'étoit qu'un prétexte pour la précipiter dans quelque nouveau malheur : une courte réflexion lui en fit voir l'improbabilité, et elle rougit de sa foiblesse.

— Je lui parlerai, Annette, répondit-elle ; faites-le monter dans le corridor.

Annette partit, et revint bientôt après.

— Bernardin, mademoiselle, lui dit-elle, n'ose pas venir dans le corridor ; il craint d'être apperçu. Il seroit trop loin de son poste : il n'ose même pas le quitter en

ce moment. Mais si vous voulez venir le trouver au portail par quelques petits passages qu'il m'a montrés, sans traverser les cours, il vous dira des choses qui vous surprendront bien ; mais n'allez pas à travers des cours, de crainte que monsieur ne vous voie.

Emilie n'approuvant ni ces petits passages, ni tout le reste, refusa positivement de sortir. — Dites-lui, reprit-elle, que, s'il a quelque confidence à me faire, je l'écouterai dans le corridor quand il aura le temps de s'y rendre.

Annette reporta la réponse, et fut longtemps sans revenir. A son retour, elle dit à Emilie, je n'ai rien gagné, mademoiselle ; Bernardin a passé tout le temps à réfléchir sur ce qu'on pouvoit faire. Il est bien impossible qu'il quitte son poste maintenant ; mais si ce soir, quand il fera nuit, vous voulez vous trouver sur le rempart d'orient, il pourra peut-être se dérober une minute et vous dire son secret.

Emilie, surprise autant qu'alarmée du mystère qu'exigeoit cet homme, hésitoit encore à l'aller trouver ; mais calculant que peut-être il l'avertiroit de quelque malheur qui la menaçoit, elle resolut de le voir.

Après le soleil couché, dit-elle, je me trouverai au bout du rempart d'orient; mais alors, ajouta-t-elle, la garde sera placée: que fera Bernardin pour n'être pas remarqué?

— C'est justement ce que je lui ai dit, mademoiselle, et il m'a répondu qu'il avoit la clef de la porte qui communique du rempart avec la cour, et qu'il entreroit par-là; quant aux sentinelles, on n'en met point au bout de la terrasse, parce que les grands murs et la tour de l'orient suffisent de ce côté pour garder le château, et s'il fait bien obscur, on ne pourra le voir de l'autre extrémité.

— A la bonne heure, dit Emilie, j'entendrai ce qu'il veut me dire, et je vous prie de m'accompagner ce soir sur la terrasse.

— Il voudroit qu'il fît un peu noir, reprit Annette, à cause des sentinelles.

— Emilie réfléchit encore, et dit qu'elle seroit au rempart une heure après le soleil couché. Dites à Bernardin, ajouta-t-elle, d'être ponctuel à l'heure, je pourrois bien aussi être remarquée par M. Montoni. Où est-il, je voudrois lui parler.

— Il est dans la chambre de cèdre, qui tient conseil avec les deux autres. Il va leur donner un festin pour réparer, je pense,

l'aventure du dernier : tout le monde dans la cuisine est singulièrement occupé.

— Emilie s'informa si Montoni attendoit de nouveaux hôtes ? Annette ne le croyoit pas : Pauvre Ludovico ! dit-elle, il seroit aussi gai que personne, s'il étoit rétabli. Mais il peut bien se guérir, le comte Morano étoit plus blessé que lui, et pourtant le voilà sur pied, et il est retourné à Venise.

— Il l'est, dit Emilie : comment avez-vous su cela ?

— Je l'ai appris hier au soir, mademoiselle : j'avois oublié de vous le dire.

Emilie fit d'autres questions : elle pria Annette d'épier l'instant où Montoni se trouveroit seul, et de l'en avertir. Annette alla rendre réponse à Bernardin, qui l'attendoit.

Montoni cependant, fut si occupé tout le jour, qu'Emilie n'eut pas l'occasion de calmer ses horribles doutes sur la destinée de sa tante. Annette s'occupoit à veiller sur tous ses mouvemens, et à soigner Ludovico ; à l'aide de Catherine, elle ne le laissa manquer de rien, et par conséquent Emilie se trouva seule. Ses pensées se dirigeoient toutes sur le message du portier : elle se perdoit en conjectures sur les motifs de cette

démarche ; elle imaginoit quelquefois qu'il s'agissoit de madame Montoni ; d'autres fois, elle croyoit qu'il vouloit la prévenir d'un danger personnel. Le mystère et la précaution de Bernardin la faisoient pencher à cette dernière opinion.

A mesure que le moment approchoit, son impatience devenoit plus vive. Le soleil disparut enfin : elle entendit les sentinelles se ranger chacune à leur poste ; elle attendit Annette qui devoit l'accompagner ; et dès qu'elle fut venue, elles descendirent ensemble. Emilie témoigna quelque crainte de trouver Montoni, ou quelques-uns de ses compagnons. N'ayez point d'inquiétude là-dessus, lui dit Annette ; ils sont tous encore à tenir table, et Bernardin ne l'ignore pas.

Elles se trouvèrent à la première terrasse, et la sentinelle demanda qui passoit. Emilie répondit, et descendit au rempart oriental ; on les y arrêta encore, et après une seconde réponse, on les laissa continuer. Emilie n'aimoit point à s'exposer si tard à la discrétion de pareils hommes ; impatiente de se retirer, elle avança fort vîte pour trouver Bernardin ; il n'étoit pas encore venu : elle s'appuya toute pensive sur le parapet du rempart, et attendit qu'il y parût. Les bois, la vallée, tout étoit ense-

veli dans l'obscurité ; un vent léger agitant les sommités des branches, troubloit seul le silence de la nuit ; quelques voix se faisoient entendre de temps en temps dans l'intérieur du grand château.

— Quelles voix entendons-nous, dit Emilie tremblante ?

— Celles de monsieur et de ses hôtes, qui se divertissent, lui dit Annette.

— Oh ! bon dieu, pensoit Emilie, le cœur d'un homme peut-il être si gai, quand il fait le malheur de son semblable ! Mais ma tante, après tout, sent-elle encore le poids des misères humaines ? Oh ! jamais, quelles que deviennent mes souffrances, jamais, jamais mon cœur ne s'endurcira pour celles des autres !

Elle regarda avec un sentiment d'horreur la tour d'orient, près de laquelle elle se trouvoit ; elle apperçut une lueur à travers les grillages de la chambre du bas ; mais ceux du haut étoient obscurs : elle vit une personne qui traversoit cette chambre basse avec une lampe ; cette circonstance ne ranima point son espoir au sujet de madame Montoni ; elle l'avoit cherchée dans ce même appartement, et n'y avoit trouvé que des habits de soldats. Emilie, néanmoins, se décida à tenter d'ouvrir la tour par-dehors,

si-tôt que Bernardin ne seroit plus avec elle.

Les momens s'écouloient, et Bernardin ne paroisssoit pas : Emilie devenant inquiète, hésita si elle attendroit plus longtemps ; elle auroit envoyé Annette le chercher au portail, si elle n'eût craint de rester seule. La nuit alors étoit tout-à-fait close : une foible ligne rougeâtre indiquoit seule à l'occident, que le jour venoit de disparoître ; cependant, le vif intérêt qu'elle prenoit au secret que Bernardin avoit à lui dire, surmonta toute espèce de crainte, et suffit pour la retenir.

Tandis qu'avec Annette elle raisonnoit sur le retard de cet homme, elles entendirent une clef tourner dans la serrure ; elles virent bientôt un homme qui s'avançoit vers elles, c'étoit Bernardin. Emilie se hâta de lui demander ce qu'il avoit à lui dire, et le pria de ne pas perdre de temps : cet air du soir me glace, lui dit-elle.

Renvoyez votre suivante, mademoiselle, lui dit cet homme. Le ton de voix sépulcrale avec laquelle il lui parloit la fit frémir : ce que j'ai à dire n'est que pour vous.

Emilie hésita un peu ; mais enfin elle pria Annette de s'éloigner de quelques pas. Maintenant, mon ami, qu'avez-vous à me dire ?

Il se tut un moment comme s'il eut réfléchi ; puis il lui dit :

— Je perdrois certainement ma place, si cela venoit aux oreilles de monsieur. Promettez-moi, mademoiselle, que rien au monde ne vous arrachera une syllabe sur ce que j'ai à vous communiquer. On s'est fié à moi en ceci ; et si l'on venoit à savoir que j'eusse trahi cette confiance, ma vie peut-être en répondroit. Mais, mademoiselle, j'ai pris de l'intérêt pour vous, et j'ai résolu de tout vous dire. Il se tut.

Emilie le remercia, l'assura de sa discrétion, et le pria de se hâter.

— Annette nous a dit dans la salle combien vous étiez en peine au sujet de madame Montoni, et combien vous desiriez d'être instruite de son sort.

— Cela est vrai, dit Emilie. Si vous le savez, dites-moi ce qu'il y a d'affreux : n'hésitez point. Elle s'appuya d'un bras tremblant sur la muraille.

— Je puis vous le dire, dit Bernardin ; puis il se tut.

Emilie n'avoit pas la force de lui renouveler ses prières.

Je puis vous le dire, reprit Bernardin ; mais....

— Mais, quoi ! s'écria Emilie en recueillant son courage....

— Me voilà, mademoiselle, dit Annette, qui, frappée de cette exclamation, revint tout de suite joindre Emilie.

— Retirez-vous, dit sèchement Bernardin, on n'a pas besoin de vous. Emilie ne dit rien ; et Annette obéit.

— Je puis vous le dire, reprit le portier, mais je ne sais pas comment ; vous êtes si affligée !

— Je suis toute préparée, mon ami, lui dit Emilie d'une voix ferme et imposante ; je soutiendrai mieux une certitude que ce doute cruel.

— Eh bien ! mademoiselle, s'il est ainsi, vous allez tout apprendre. Vous savez que monsieur et sa femme s'accordoient mal entre eux : il n'est pas de ma compétence d'en connoître le motif, mais je crois bien que vous savez les résultats.

— C'est bon, dit Emilie. Après ?

— Monsieur, à ce qu'il semble, avoit eu dernièrement un grand courroux contre elle ; je vis tout, j'entendis tout, et beaucoup plus qu'on ne pensoit ; mais ce n'étoit pas mon affaire, je ne disois rien. Il y a peu de jours, monsieur m'envoya chercher : Bernardin, me dit-il, vous êtes un honnête

homme ; je pense que je puis me fier à vous. J'assurai bien Son Excellence qu'il le pouvoit. Alors, dit-il autant que je puis me rappeler ses termes, j'ai une affaire sur les bras, et vous pouvez me servir. Il me dit ce que j'avois à faire. Mais quant à cela, je n'en dirai rien : ça ne regardoit que madame.

— O ciel ! qu'avez-vous fait ? dit Emilie. Bernardin hésita, et se tut.

— Quelle furie pouvoit le porter, et vous porter vous-même, à un acte si détestable ? s'écria Emilie, glacée d'horreur et presque incapable de se soutenir.

— Ce fut une furie, dit Bernardin d'une voix sombre. Ils restoient tous deux en silence. Emilie n'avoit pas le courage d'en demander plus. Bernardin sembloit craindre de s'expliquer plus en détail ; il lui dit à la fin : Il est inutile de revenir sur le passé ; monsieur ne fut que trop cruel, mais il vouloit être obéi.... Qu'auroit servi de m'y refuser ? il en auroit trouvé de moins scrupuleux que moi.

— Vous l'avez tuée ? dit Emilie avec une voix capable à peine d'articuler ; c'est à un meurtrier que je parle ! Bernardin se tut, et Emilie se détournant, fut prête à le quitter.

— Restez, mademoiselle, lui dit-il ; vous

mériteriez de le croire encore, puisque vous m'en jugez capable.

— Si vous êtes innocent, dites-le-moi vîte, dit Emilie presque mourante ; je n'ai pas assez de force pour vous écouter plus long-temps.

— Je ne vous dirai plus rien, dit-il en s'éloignant. Emilie eut encore assez de courage pour le rappeler et pour se rapprocher d'Annette. Elle prit son bras, et toutes deux marchèrent sur le rempart, jusqu'à ce qu'elles entendirent quelques pas derrière elles : c'étoit Bernardin de retour.

Renvoyez cette fille, dit-il à Emilie, je vous dirai tout.

— Non ; reprit Emilie, elle peut entendre tout ce que vous avez à me dire.

— Le peut-elle, mademoiselle ? lui dit-il ; vous n'en saurez donc pas davantage. Il se retiroit, quoique lentement ; mais l'anxiété d'Emilie surmontant le ressentiment et la crainte que cet homme lui inspiroit, elle le pria de rester, et s'éloigna d'Annette.

Madame, dit-il, est vivante pour moi seul ; elle est ma prisonnière. Son Excellence l'a enfermée dans la chambre au-dessus du portail, et m'en a confié le soin. J'allois vous dire que vous pouviez la voir ; mais maintenant....

Emilie soulagée, à ces mots, d'une inexprimable angoisse, pria Bernardin de vouloir bien lui pardonner, et le conjura de lui faire voir sa tante.

Il s'y prêta avec moins de répugnance qu'elle ne s'y attendoit. Il lui dit que la nuit suivante, quand M. Montoni seroit au lit, si elle vouloit se rendre aux dernières portes du château, elle pourroit peut-être voir madame Montoni.

Au milieu de la reconnoissance que cette faveur lui inspiroit, Emilie crut appercevoir dans ses regards une certaine satisfaction maligne pendant qu'il prononça ces derniers mots. Dans le premier moment elle chassa cette pensée, elle le remercia de nouveau, recommanda sa tante à sa pitié, l'assura bien qu'elle le récompenseroit elle-même, et seroit exacte au rendez-vous; ensuite elle lui souhaita le bonsoir, et se retira sans bruit dans son appartement. Il se passa du temps avant que le trouble de joie, excité dans son ame par l'avis de Bernardin, permît à Emilie de juger avec précision des dangers qui entouroient encore et madame Montoni et elle-même. Quand son agitation se calma, elle réfléchit que sa tante étoit prisonnière d'un homme qui pouvoit la sacrifier à sa vengeance ou

à son avarice. Quand elle se représentoit l'atroce physionomie du gardien de madame Montoni, elle croyoit son arrêt scellé, et Bernardin portoit sur lui tout l'extérieur d'un assassin : quand elle pensoit à cela, il lui sembloit qu'il n'étoit point d'actes barbares que cet homme ne pût consommer. Ces pensées lui rappelèrent l'air avec lequel il lui avoit promis qu'elle pourroit voir la prisonnière : elle se trouva long-temps abîmée dans un doute affreux; elle hésitoit parfois à se confier à lui à l'heure silencieuse qu'il avoit choisie. Il lui revint mille fois à la pensée que madame Montoni pouvoit bien être déjà morte, et que le scélérat ne vouloit que l'attirer en secret pour faire d'elle une nouvelle victime, qu'il étoit peut-être chargé d'immoler à l'avarice de Montoni, qui à ce moyen se trouveroit propriétaire de ses biens de Languedoc qui avoient fait le sujet d'une si odieuse contestation. L'énormité de ce double crime lui en fit, à la fin, rejeter la probabilité; mais elle ne perdit ni toutes les craintes, ni tous les doutes que les manières de Bernardin faisoient naître dans son esprit : de ce sujet, successivement ses pensées retournèrent à d'autres. La nuit étoit fort avancée; elle s'étonna, elle s'affligea presque de

ce que la musique ne revenoit point, et elle en attendit le retour avec un sentiment plus fort que la curiosité.

Elle distingua long-temps les éclats de Montoni et de ses convives, leurs entretiens bruyans, leur gaîté dissolue, leurs chansons reprises en chœur qui ébranloient tous les échos; elle entendit les portes du château se refermer pour toute la nuit. Ce bruit sourd à l'instant fit place à un silence qu'interrompit seulement le passage des personnes qui regagnoient leurs logemens. Emilie, jugeant que la veille elle avoit entendu la musique à-peu-près à la même heure, dit à Annette de se retirer, et ouvrit doucement la fenêtre pour entendre le retour des plus charmans accords; la planète qu'elle avoit remarquée au premier son de la musique n'étoit point encore levée. Cédant à une impression superstitieuse, elle fixoit attentivement la partie du ciel où l'on devoit la découvrir, attendant presque la musique au moment de son apparition. A la fin elle parut, et brilla sur les tours orientales du château. Son cœur trembla si-tôt qu'elle l'apperçut; elle eut à peine assez de courage pour rester près de la fenêtre, et craignit que la musique, en renouvelant sa terreur, n'achevât d'épuiser

ses forces. L'horloge sonna une heure : c'étoit vers ce moment que les sons avoient commencé ; elle s'assit près de la fenêtre, er tâcha de calmer ses esprits ; mais le doute et l'attente les tenoient dans l'agitation. Tout néanmoins resta dans le silence ; elle entendoit seulement les pas de la sentinelle et le murmure sourd de la forêt. Elle se remit à la fenêtre, et regarda la planète comme pour l'interroger.

Emilie écouta ; mais aucune musique ne se fit entendre. Ce n'étoit pas sûrement, se disoit-elle, ce n'étoit pas une mélodie mortelle : aucun habitant de ce château ne pouvoit la produire. Et où est le sentiment qui s'exprimeroit avec cette perfection ? Il est reconnu que des accords célestes ont été quelquefois entendus sur la terre. Quelques saints personnages ont déclaré les avoir entendus lorsque, dans le silence des nuits, ils adressoient leurs vœux à l'Eternel. Mon père lui-même, mon respectable père, m'a dit une fois que, peu de temps après la mort de ma mère, et dans une de ses insomnies, des sons d'une singulière douceur l'avoient fait sortir de son lit. Il ouvrit la fenêtre, et une musique céleste traversa les airs : ce fut pour lui une consolation, il me l'a dit ; et regardant le ciel avec confiance, il se

convainquit que ma mère reposoit en paix dans le sein de Dieu.

A ce souvenir Emilie répandit des larmes. Peut-être, reprit-elle, peut-être que ces accords ont été envoyés pour me consoler, pour me donner du courage. Je n'oublierai jamais ceux qu'à une pareille heure j'ai entendus dans le Languedoc. Peut-être que mon père veille sur moi en ce moment! Elle pleura encore de tendresse. Le temps se passa dans une attente et des souvenirs également touchans; aucune musique ne troubla le calme de la nature. Emilie resta à la fenêtre jusqu'au moment où l'aube du jour commença à dorer le sommet des montagnes, et à dissiper les ténèbres. Bien convaincue alors que la musique ne reviendroit pas, elle se retira, et gagna son lit avec répugnance.

CHAPITRE VIII.

Le jour suivant, Emilie fut surprise en découvrant qu'Annette savoit l'emprisonnement de madame Montoni dans la chambre du portail, et qu'elle n'ignoroit pas non plus le projet de visite nocturne. Que Bernardin eût pu confier à l'indiscrète Annette

un mystère aussi important, et qu'il lui avoit tant recommandé, cela étoit peu probable. Il venoit cependant de lui remettre un message relatif à leur entrevue. Il demandoit qu'Emilie vînt la trouver seule, une heure après minuit, sur la terrasse, et ajoutoit qu'il se conduiroit comme il l'avoit promis. Emilie frémit d'une telle proposition. Mille craintes vagues, semblables à celles qui toute la nuit l'avoient agitée, lui percèrent le cœur à-la-fois. Elle ne savoit quel parti prendre. Il lui venoit souvent à l'esprit que Bernardin avoit pu la tromper ; que peut-être déjà il étoit l'assassin de madame Montoni ; qu'il étoit en ce moment l'agent de Montoni lui-même, et qu'il la vouloit sacrifier à l'exécution de ses projets. Le soupçon que madame Montoni ne vivoit plus, se réunit en elle aux craintes personnelles qu'elle éprouvoit. Si le crime qui ravissoit le jour à madame Montoni n'étoit pas uniquement l'effet du ressentiment, sans aucun but de fortune, ce qui ne paroissoit pas conforme au caractère de Montoni, l'objet étoit manqué tout le temps que la nièce existoit ; et Montoni savoit que les biens de sa tante devenoient les siens. Emilie se rappeloit les paroles qui l'avoient informée de ses

droits à cet héritage, dans le cas où madame Montoni mourroit sans le livrer à son époux ; et ses premiers refus n'indiquoient pas qu'elle s'en fût dessaisie. Se rappelant au même instant les manières de Bernardin, elle se persuadoit mieux ce que d'abord elle avoit imaginé ; c'est qu'elles exprimoient une maligne satisfaction. Elle frissonna à ce souvenir, qui confirma ses craintes ; elle se détermina à ne pas se trouver sur la terrasse ; mais ensuite elle inclina à voir dans ses soupçons l'extravagante exagération d'un esprit fatigué et timide ; elle ne put croire Montoni dépravé jusqu'au point d'anéantir, pour un seul objet, et son épouse et sa nièce. Elle se reprochoit une vivacité d'imagination, qui l'entraînoit si fort au-delà de toute probabilité. Elle résolut d'en réprimer les écarts ; encore tressailloit-elle à la pensée de joindre Bernardin sur la terrasse après minuit. Mais le desir d'être délivrée d'un doute affreux, le desir de voir sa tante et de la consoler, balançoient d'ailleurs toutes ses craintes.

— Comment se peut-il, Annette, que je traverse la terrasse aussi tard, dit-elle en se recueillant ? les sentinelles m'arrêteront, et M. Montoni le saura.

— Oh ! mademoiselle, on y a pensé,

reprit Annette ; c'est ce que Bernardin m'a dit. Il m'a donné cette clef, et m'a ordonné de vous dire qu'elle ouvre une porte au bout de la galerie voûtée, et que cette porte mène au rempart de l'orient ; ainsi ne craignez pas de rencontrer les hommes de garde. Il m'a chargée de vous dire aussi, que son motif pour vous demander sur la terrasse, étoit de vous conduire où vous devez aller sans ouvrir la grande salle, dont la grille fait tant de bruit.

Une telle explication, et si naturellement donnée, rendit le calme à Emilie. — Mais pourquoi veut-il que je vienne seule, Annette ? lui dit-elle.

— Pourquoi ? C'est ce que je lui ai demandé, mademoiselle. Je lui ai dit : Pourquoi faut-il que ma jeune dame vienne seule ? Sûrement je puis venir avec elle ! Quel mal puis-je faire ? — Mais il me dit : Non, non. — Je ne vous le répète pas dans sa manière grossière. — Mais, dis-je, je me suis mêlée d'aussi grandes affaires que celle-ci, je vous le garantis ; et ce seroit bien du hasard si je ne pouvois maintenant garder un secret. Il vouloit encore dire non, non, non. — Eh bien ! lui dis-je, si vous voulez vous fier à moi, je vous dirai un grand secret, qui m'a été dit il y a un mois, sans

que depuis ce temps j'en aie ouvert la bouche : ainsi n'ayez pas peur de me dire le vôtre. — Il ne le voulut pas. — Alors, mademoiselle, j'allai jusqu'à lui offrir un beau sequin tout neuf que m'a donné Ludovico, et que je n'aurois pas lâché pour toute la place Saint-Marc. Cela n'a servi de rien. Quelle peut en être la raison? Mais j'imagine, mademoiselle, que vous savez qui vous allez voir?

— Bernardin vous l'a-t-il dit?

— Eh non! mademoiselle, il ne me l'a pas dit.

Emilie demanda de qui elle le savoit; mais Annette lui fit voir qu'elle *pouvoit* garder un secret.

Pendant le reste du jour, l'esprit d'Emilie fut en proie aux doutes, aux craintes, aux déterminations contraires. Devoit-elle suivre Bernardin? devoit-elle se confier à lui, sans savoir à peine où il la conduiroit? La pitié pour sa tante, l'inquiétude pour elle-même, tour-à-tour changeoient ses idées, et la nuit vint avant qu'elle eût pris un parti. Elle entendit l'horloge frapper onze heures, frapper minuit, et elle hésitoit encore. Le temps néanmoins s'écoula; on ne pouvoit plus hésiter. L'intérêt de sa tante surmonta tout. Elle pria Annette de

la suivre jusqu'à la porte de la galerie, et d'y attendre son retour. Elle sortit de sa chambre. Le château étoit dans le calme, et la grande salle, récemment le théâtre du tumulte le plus affreux, ne résonnoit alors que des pas solitaires de deux figures timides qui se glissoient entre les piliers à la foible clarté d'une lampe. Emilie, abusée par les ombres prolongées des colonnes et par les renvois de la lumière, s'arrêtoit souvent, et croyoit voir dans l'ombre quelque personne qui s'éloignoit. En passant auprès de ces piliers, elle craignoit d'y porter la vue, s'attendant presque à voir sortir quelqu'un caché derrière. Elle se trouva enfin à l'extrémité de la galerie sans que personne l'eût dérangée ; elle ouvrit en tremblant la porte extérieure, pria Annette de ne pas s'en éloigner, et de la tenir même un peu ouverte, afin d'entendre au cas qu'elle l'appelât. Elle lui remit la lampe qn'elle n'osoit emporter à cause des sentinelles, et entra seule sur la terrasse obscure. Le calme étoit si absolu, que le bruit de ses pas légers pouvoit être entendu des gardes. Elle marchoit avec précaution vers le lieu convenu, écoutant avec attention, et cherchant Bernardin au travers des ténèbres. Elle tressaillit enfin au son d'une voix basse qui parloit au-

près d'elle. Elle étoit encore incertaine; mais la personne parla de nouveau, et elle reconnut la voix rauque de Bernardin. Il avoit été ponctuel à son rendez-vous, et attendoit appuyé sur le rempart. Il lui reprocha ses délais, et lui dit qu'il avoit perdu plus d'une demi-heure. Emilie ne répliqua point. Il lui dit de le suivre, et s'approcha de la porte par laquelle il étoit entré sur la terrasse. Pendant qu'il la rouvroit, Emilie tourna les yeux par où elle étoit sortie; et remarquant les rayons de la lampe à travers l'étroite ouverture, elle fut certaine qu'Annette ne l'avoit pas quittée. Mais une fois hors de la terrasse, l'éloignement devenoit trop grand pour qu'elle pût lui devenir utile. Quand la porte fut ouverte, le sombre aspect du passage, éclairé d'une seule torche qui y brûloit sur le pavé, fit frémir Emilie. Elle refusa d'entrer, à moins qu'Annette n'eût permission de l'accompagner. Bernardin s'y opposa; mais il joignit adroitement à son refus tant de particularités propres à exciter la pitié et la curiosité d'Emilie pour sa tante, qu'elle se laissa déterminer à le suivre jusqu'au portail.

Il prit la torche, et marcha devant. A l'extrémité du passage, il ouvrit une autre

porte ; et par quelques degrés, ils descendirent dans une chapelle. A la lueur du flambeau, Emilie observa qu'elle étoit tout en ruine, et se rappela tout-à-coup, avec une émotion pénible, un entretien d'Annette sur ce sujet. Elle contemploit avec effroi ces murs garnis d'une mousse verdâtre qui n'avoient plus de voûte à soutenir. Elle voyoit ces fenêtres gothiques dont le lierre et la brioine avoient long-temps suppléé les vitraux. Leurs guirlandes enlacées s'entremêloient maintenant aux chapiteaux brisés qui, autrefois, avoient soutenu la voûte. Bernardin se heurta sur le pavé détruit. Il fit un jurement effroyable, et les sombres échos le rendirent plus terrible. Le cœur d'Emilie se troubla ; mais elle continua de le suivre, et il tourna vers une des ailes de la chapelle. Descendez ces degrés, mademoiselle, lui dit Bernardin, et il prit un escalier qui sembloit mener à de profonds souterrains. Emilie s'arrêta, et lui demanda d'une voix tremblante où il prétendoit la conduire.

— Au portail, lui dit Bernardin.

— Ne pouvons-nous y aller par la chapelle ? dit Emilie.

— Non, signora, elle nous conduiroit dans la seconde cour, où je n'ai pas envie

d'entrer par ce chemin ; nous allons nous trouver à la cour extérieure.

Emilie hésitoit encore, craignant également d'aller plus loin, et d'irriter Bernardin en refusant de le suivre.

— Venez, mademoiselle, dit cet homme qui étoit presque au bas de l'escalier. Dépêchez-vous un peu ; je ne peux pas rester ici toute la nuit.

— Mais où mènent ces degrés? dit Emilie toujours immobile.

— Au portail, reprit Bernardin avec un accent de colère. Je n'attendrai pas plus long-temps. Á ces mots, il continua de marcher, emportant toujours la lumière. Emilie craignant de le mécontenter par un plus long délai, le suivit avec répugnance. De l'escalier, ils gagnèrent un passage qui conduisoit au souterrain. Les parois en étoient couvertes d'une humidité excessive. Les vapeurs qui s'élevoient de terre obscurcissoient à tel point le flambeau, qu'à tout moment Emilie croyoit le voir éteindre, et Bernardin avoit peine à retrouver son chemin. A mesure qu'ils avançoient, les vapeurs devenoient plus épaisses, et Bernardin croyant que sa torche alloit s'éteindre, s'arrêta un moment pour la ranimer. Pendant ce repos, Emilie, à la lueur incer-

taine du flambeau, vit près d'elle une double grille, et plus loin sous la voûte plusieurs monceaux de terre qui paroissoient entourer un tombeau ouvert. Un tel objet, dans un tel lieu, l'eût en tout temps violemment affectée ; mais en ce moment elle eut le pressentiment subit que ce tombeau étoit celui de sa tante, et que le perfide Bernardin la menoit aussi à la mort. Le lieu obscur et terrible dans lequel il l'avoit conduite sembloit justifier sa pensée. Il sembloit tout propre au crime ; et l'on pouvoit y consommer un assassinat, sans qu'aucun indice pût le faire découvrir. Emilie vaincue par la terreur, ne savoit à quoi se résoudre. Elle songeoit que vainement elle essaieroit de fuir Bernardin. La longueur, les détours du chemin ne lui permettoient pas de s'échapper sans guide, et sa foiblesse d'ailleurs ne lui permettoit pas de courir. Elle craignoit de l'irriter en lui laissant voir ses soupçons, ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si elle refusoit de le suivre. Elle étoit déjà en son pouvoir autant qu'elle pouvoit y tomber. Elle se décida à dissimuler, autant qu'il lui seroit possible, jusqu'aux apparences de l'effroi, et à le suivre en silence par-tout où il voudroit aller. Pâle d'horreur et d'inquiétude, elle attendoit

que Bernardin eût disposé sa torche ; et comme sa vue toujours se reportoit sur le tombeau, elle ne put s'empêcher de lui demander pour qui il étoit préparé. Bernardin leva les yeux de dessus son flambeau, et les tourna sur elle sans parler. Elle répéta foiblement sa question ; mais l'homme secouant la torche, passa outre sans lui répondre. Elle marcha en tremblant jusqu'à de nouveaux degrés, qu'ils montèrent. Une porte en haut les introduisit dans la première cour du château. Tout en la traversant, la lumière laissoit voir ses hautes et noires murailles tapissées de verdure et de longues herbes humides qui trouvoient leur substance sur des pierres tout usées. Par intervalle, de pesantes arcades fermées de grilles étroites laissoient circuler l'air, et montroient le château dont les tourelles entassées faisoient opposition aux tours énormes du portail. Dans ce tableau, la figure épaisse et difforme de Bernardin éclairée par son flambeau faisoit un objet remarquable. Bernardin étoit enveloppé d'un long manteau gris. A peine découvroit-on au-dessous ses demi-bottes ou sandales qui étoient lacées sur ses jambes, où passoit la pointe du large sabre qu'il portoit constamment en bandoulière. Sur sa tête étoit un

bonnet plat de velours noir surmonté d'une courte plume. Ses traits fortement dessinés indiquoient un esprit adroit et sournois; on voyoit sur sa figure l'empreinte d'une humeur difficile et d'un mécontentement habituel.

La vue de la cour néanmoins ranima le cœur d'Emilie. Elle la traversa en silence; et s'approchant du portail, elle commença à espérer que ses propres craintes, et non la trahison de Bernardin, avoient réussi à la tromper. Elle regarda avec inquiétude la première fenêtre au-dessus de la voûte; elle étoit sombre, et Emilie demanda si elle tenoit à la chambre où étoit madame Montoni. Emilie parloit bas, et peut-être Bernardin ne l'avoit-il pas entendue; car il ne fit aucune réponse. Ils entrèrent dans le bâtiment, et se virent au pied de l'escalier d'une des tours.

— La signora est couchée là-haut, dit Bernardin.

— Est couchée! reprit Emilie qui montoit.

— Elle est couchée dans la chambre en haut, dit Bernardin.

Le vent qui, à ce moment, souffloit par les profondes cavités des murailles, augmenta la flamme de la torche. Emilie en

vit mieux l'affreuse figure de Bernardin, la tristesse du lieu où elle étoit, des murailles de pierres brutes, un escalier tournant, noirci de vétusté, et quelques restes d'antiques armures qui sembloient le trophée de quelque ancienne victoire.

Parvenus au pallier, Bernardin mit une clef dans la serrure d'une chambre. Vous pouvez, lui dit-il, entrer ici et m'y attendre; je vais dire à la signora que vous êtes arrivée.

Le préliminaire est inutile, dit Emilie; ma tante sera bien aise de me voir.

Je n'en suis pas bien sûr, dit Bernardin, en lui montrant la chambre. Entrez là, mademoiselle, et je m'en vais monter.

Emilie fort surprise, et en quelque sorte offensée, n'osa pas résister; mais comme il emportoit la torche, elle le pria de ne la point laisser dans cette obscurité. Il regarda autour de lui, et remarquant une triple lampe posée au-dessus de l'escalier; il l'alluma et la donna à Emilie.

Elle entra dans une vieille chambre, il en ferma la porte: elle écouta attentivement, et elle pensa qu'au lieu de monter, il descendoit l'escalier; mais les tourbillons de vent qui s'engouffroient sous le portail, ne lui permettoient pas de bien distinguer

aucun son. Elle écouta cependant, et n'entendant aucun mouvement dans la chambre du haut, où Bernardin disoit qu'étoit madame Montoni, sa perplexité augmenta ; elle considéra ensuite que dans cette forteresse l'épaisseur des planchers pouvoit prévenir tous les bruits. Bientôt après, dans un intervalle d'ouragan, elle distingua les pas de Bernardin qui descendoit jusqu'à la cour, et pensa même qu'elle entendoit sa voix. De nouveaux sifflemens empêchèrent Emilie de s'en rendre certaine : elle approcha doucement de la porte, et quand elle essaya de l'ouvrir, elle s'apperçut qu'elle étoit fermée. Toutes les craintes qui l'avoient déjà accablée, revinrent la frapper avec une nouvelle violence ; elles ne lui parurent plus une erreur de l'imagination, mais un avertissement du destin qu'elle alloit subir : elle n'eut plus aucun doute que madame Montoni n'eût été immolée, et ne l'eût été peut-être en cette même chambre où on l'amenoit elle-même dans un semblable dessein. La contenance, les manières et les paroles de Bernardin, quand il avoit parlé de sa tante, confirmoient ses idées lugùbres : pendant quelques momens elle ne put même songer à prendre la fuite : elle écouta, et n'entendit aucun mouvement ni

dans l'escalier, ni au-dessus ; elle crut néanmoins distinguer dans le bas la voix du farouche Bernardin. Elle s'approcha d'une fenêtre grillée qui donnoit sur la première cour : elle entendit des accens qui se mêloient avec le murmure du vent, et qui se perdoient si vîte, qu'on ne pouvoit en saisir un seul. A la lueur d'une torche qui sembloit être sous le portail , elle vit sur le pavé l'ombre alongée d'un homme, qui sans doute étoit sous la voûte. Emilie , à cette ombre colossale, conclut que c'étoit Bernardin ; mais d'autres sons apportés par les vents, la convainquirent qu'il ne s'y trouvoit pas seul, et que son compagnon n'étoit pas une personne susceptible de pitié.

Quand ses esprits se furent remis du premier choc, elle prit la lampe pour examiner la possibilité de fuir. La chambre étoit spacieuse, et les murs couverts d'une boiserie en chêne, ne s'ouvroient qu'à la fenêtre grillée, et à la porte par laquelle Emilie étoit entrée ; les foibles rayons de la lampe ne lui permettoient pas d'en bien juger l'étendue. Elle ne découvrit aucun meuble, à l'exception d'un grand fauteuil de fer, scellé au milieu de la chambre , et sur lequel pendoit une lourde chaîne de fer, attachée au plafond avec un anneau de ce

métal. Elle la regarda long-temps avec horreur et surprise : elle observa des barres de fer faites pour entraver les pieds, et de pareils anneaux sur les bras du fauteuil ; elle jugea bien que cette odieuse machine étoit un instrument de torture, et elle pensa que quelque infortuné, enchaîné dans cette place, y avoit dû mourir de faim. Elle se sentit glacée jusqu'au fond de l'ame ; mais quand il lui vint à l'esprit que sa tante étoit une des victimes, et qu'elle-même alloit le devenir, une crise violente la saisit. Incapable de tenir la lampe, et cherchant à se soutenir, elle se plaça sans y songer sur le fauteuil de fer. Voyant soudain où elle étoit, elle tressaillit dans l'excès de l'horreur, et se précipita à l'autre bout de la chambre ; là, elle chercha un siége, et n'apperçut qu'un très-sombre rideau qui descendoit du haut en bas, et déroboit toute une partie de cet appartement. Eperdue comme elle l'étoit, ce rideau la frappa, et elle resta occupée à le regarder avec étonnement et frayeur.

Il lui parut que ce rideau cachoit une retraite : elle desiroit et craignoit de le lever et de découvrir ce qu'il voiloit ; deux fois elle fut retenue par le souvenir du spectacle terrible que sa main téméraire avoit dé-

voilé dans l'appartement du château ; mais conjecturant à l'instant qu'il cachoit le corps de sa tante poignardée, elle le saisit, et dans son désespoir, elle le tira. Derrière se trouvoit un cadavre étendu sur une couchette basse et tout inondée de sang, ainsi que le plancher ; ses traits, déformés par la mort, étoient hideux et effrayans, et plus d'une blessure livide se distinguoit sur son visage. Emilie le contempla d'un œil avide et égaré ; mais la lampe glissa de sa main, et elle tomba sans connoissance au pied de l'horrible couchette.

Quand ses sens lui revinrent, elle étoit environnée d'hommes, et dans les bras de Bernardin qui l'emportoit au travers de la chambre : elle connut bien ce qui se passoit ; mais son extrême foiblesse ne lui permettoit ni cris ni efforts, et à peine sentoit-elle une crainte. On l'emporta par l'escalier qu'elle avoit monté ; on entra sous la voûte et on s'arrêta. Un de ces hommes, arrachant le flambeau de Bernardin, ouvrit une porte latérale, et s'arrêtant sur la plate-forme, il laissa voir un grand nombre d'hommes à cheval. Soit que la fraîcheur de l'air eût ranimé Emilie, soit que ces étranges objets lui eussent rendu le sentiment de son danger, elle parla tout-à-coup, et fit

un effort sans succès, pour s'arracher à ces brigands.

Bernardin, cependant, demandoit la torche à grands cris, des voix éloignées répondoient, plusieurs personnes s'approchoient, et dans le même instant une lumière se fit voir dans la cour du château. On fit sortir Emilie du portail à peu de distance, et encore sous les murs; elle vit le même homme qui tenoit le flambeau du portier, occupé à en éclairer un qui selloit un cheval à la hâte; d'autres cavaliers l'entouroient, et leurs physionomies effrayantes se distinguoient à la clarté de la torche.

Eh! à quoi donc perdez-vous le temps? dit Bernardin avec un jurement effroyable et en s'approchant des cavaliers: dépêchez, dépêchez.

La selle va être prête, répliqua l'homme qui la boucloit; et Bernardin jura de nouveau contre une pareille négligence. Emilie, qui, d'une voix foible, appeloit au secours, fut entraînée vers les chevaux, et les brigands disputèrent entre eux au sujet du cheval sur lequel on la placeroit. Celui qu'on lui destinoit n'étoit pas prêt. A ce même moment un groupe de lumières sortit de la grande porte, et Emilie entendit par-dessus les autres la voix glapissante d'An-

nette ; elle distingua bientôt Montoni et Cavigni, suivis d'un détachement de leurs soldats. Elle ne les voyoit pas alors avec terreur, mais avec espérance, et ne pensoit plus aux dangers du château, dont récemment elle avoit tant desiré de fuir. Ceux qui la menaçoient avoient absorbé toutes ses craintes.

Après un léger combat, Montoni et son parti remportèrent la victoire. Les cavaliers, se voyant moins nombreux, et d'ailleurs peu zélés peut-être pour l'entreprise dont ils étoient chargés, se sauvèrent au galop. Bernardin disparut à l'aide de l'obscurité, et Emilie fut reconduite au château. En repassant les cours, le souvenir de ce qu'elle avoit vu dans la chambre du portail revint à son esprit avec toute son horreur ; et quand, bientôt après elle eut entendu retomber la herse qui l'enfermoit encore dans ces murs formidables, elle frémit pour elle-même ; et oubliant presque le danger nouveau auquel elle échappoit, elle eut peine à concevoir que la vie et la liberté ne se trouvassent pas au-delà de ces barrières.

Montoni ordonna qu'Emilie l'attendît dans le salon de cèdre. Il s'y rendit lui-même, et la questionna avec beaucoup de sévérité sur ce mystérieux événement. Quoi-

qu'elle le vît alors avec horreur comme le meurtrier de sa tante, et qu'elle pût à peine satisfaire à ses questions, cependant ses réponses, son maintien, le convainquirent qu'elle n'avoit eu volontairement aucune part au complot, et il la renvoya en voyant paroître ses gens. Il les avoit tous rassemblés pour éclaircir une telle affaire et en découvrir les complices.

Emilie avoit été long-temps chez elle avant que le tumulte de son esprit lui eût permis de se rappeler tout ce qui venoit de se passer. Le cadavre qu'elle avoit vu derrière le rideau du portail s'offrit soudain à sa pensée ; elle fit un gémissement dont Annette eut d'autant plus peur, qu'elle s'obstinoit à lui en taire la cause ; elle craignoit de lui confier un si fatal secret, et d'attirer sur elle-même, par cette imprudence, toute la vengeance de Montoni.

Forcée de concentrer en elle toute l'horreur de ce secret, la raison d'Emilie fut prête à succomber sous ce fardeau insupportable. Elle regardoit par moment Annette avec un œil hagard et insensé. Quand Annette lui parloit, elle ne l'entendoit point, ou répondoit hors de propos ; de longues distractions succédoient. Annette parloit encore, et sa voix ne paroissoit pas attein-

dre les organes troublés d'Emilie. Immobile et muette par intervalles seulement, elle poussoit un soupir, mais elle ne versoit point de larmes.

Epouvantée de son état, Annette sortit pour en informer Montoni. Il venoit à l'instant de quitter tous ses serviteurs, sans avoir pu rien découvrir. L'étonnante description que lui fit Annette l'engagea à la suivre à l'appartement d'Emilie.

Au son de sa voix, Emilie leva les yeux. Un rayon de lumière sembla éclairer son esprit, elle se leva de son siége, et se retira lentement à l'autre extrémité de la chambre. Il lui parla d'un ton en quelque manière adouci. Elle le regardoit d'un air moitié curieux et moitié effrayé, et répondoit par *oui* à tout ce qu'il disoit. Son esprit ne paroissoit avoir retenu qu'une impression, celle de la crainte.

Annette ne pouvoit expliquer ce désordre ; et Montoni, après de vains efforts pour engager Emilie à parler, ordonna à Annette de rester avec elle toute la nuit, et de l'informer de son état le lendemain.

Après qu'il fut parti, Emilie se rapprocha ; elle demanda qui étoit celui qui étoit venu la troubler. Annette lui dit que c'étoit monsieur Montoni. Emilie, après elle, ré-

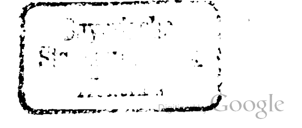
péta le nom plusieurs fois; et quand elle l'oublioit, elle soupiroit soudain, et retomboit dans sa rêverie.

Annette eut peine à la conduire au lit. Emilie, avant d'y entrer, l'examina d'un œil inquiet et égaré. Elle se tourna ensuite toute tremblante vers Annette, qui, alors plus effrayée, s'avança vers la porte pour aller engager une des servantes à passer la nuit avec elle. Emilie, la voyant s'éloigner, la rappela par son nom, et de sa voix si douce et si plaintive, la conjura de ne pas l'abandonner aussi. Depuis la mort de mon père, lui dit-elle, tout le monde m'abandonne.

Votre père, mademoiselle, dit Annette! il étoit mort avant que vous me connussiez.

Il l'étoit! cela est vrai, dit Emilie. Et ses pleurs commencèrent à couler. Elle pleura long-temps en silence; et, devenue un peu plus calme, elle finit par céder au sommeil. Annette avoit eu la discrétion de ne point interrompre ses larmes; et cette bonne fille, aussi affectionnée qu'elle étoit simple, oublia en ce moment toutes les craintes que lui inspiroit cette chambre, et veilla seule près d'Emilie pendant toute la nuit.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



Sept 84



